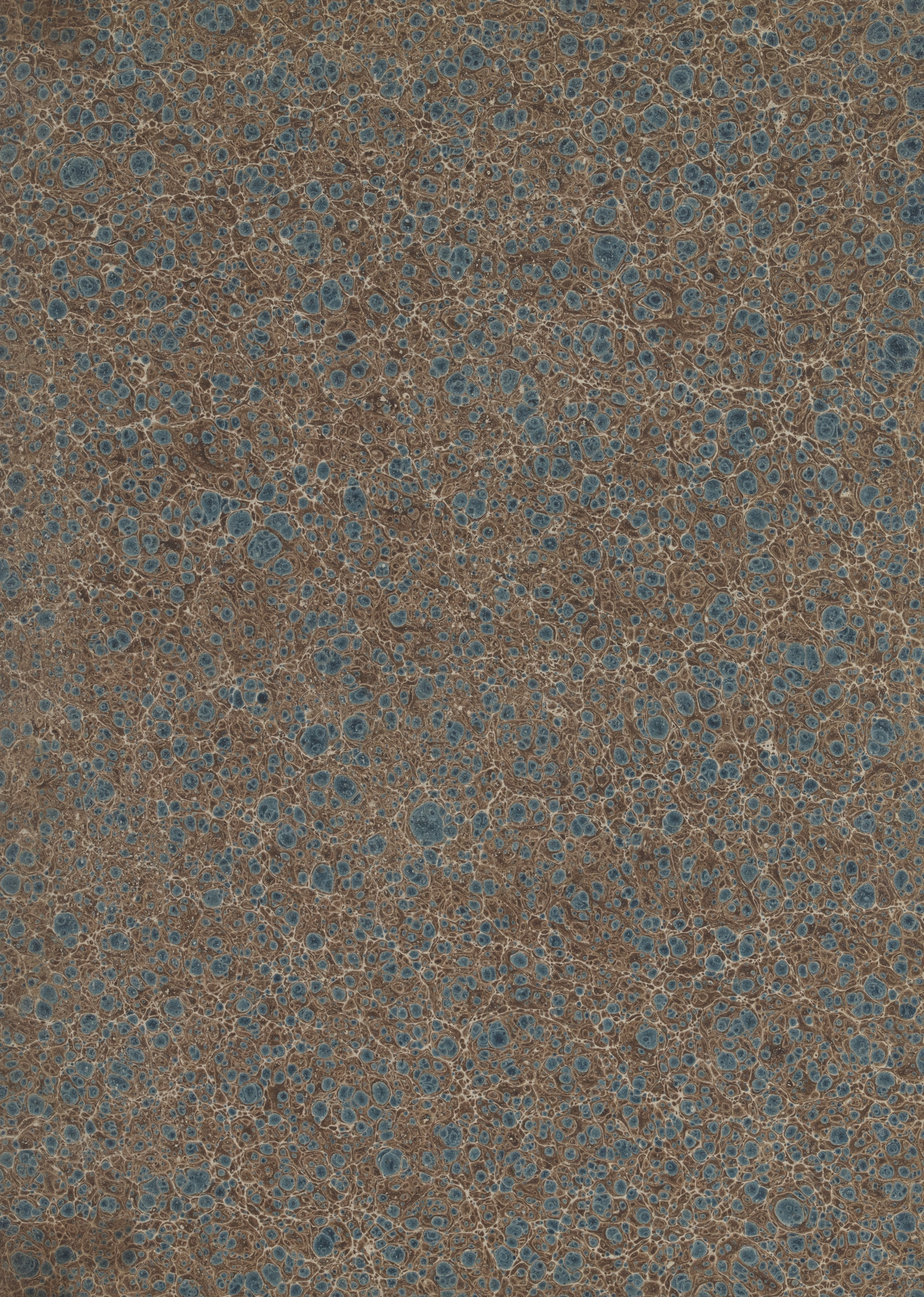
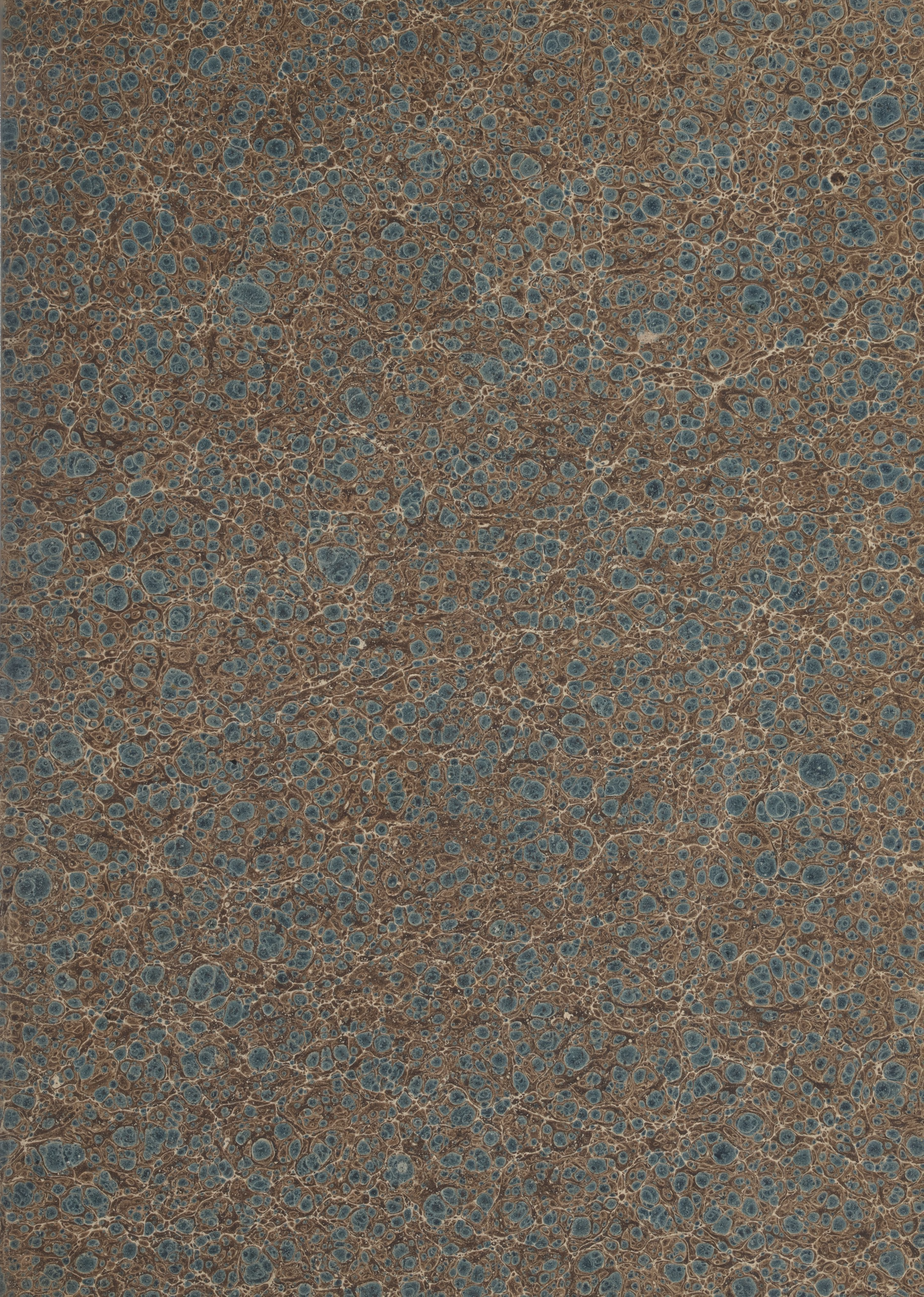
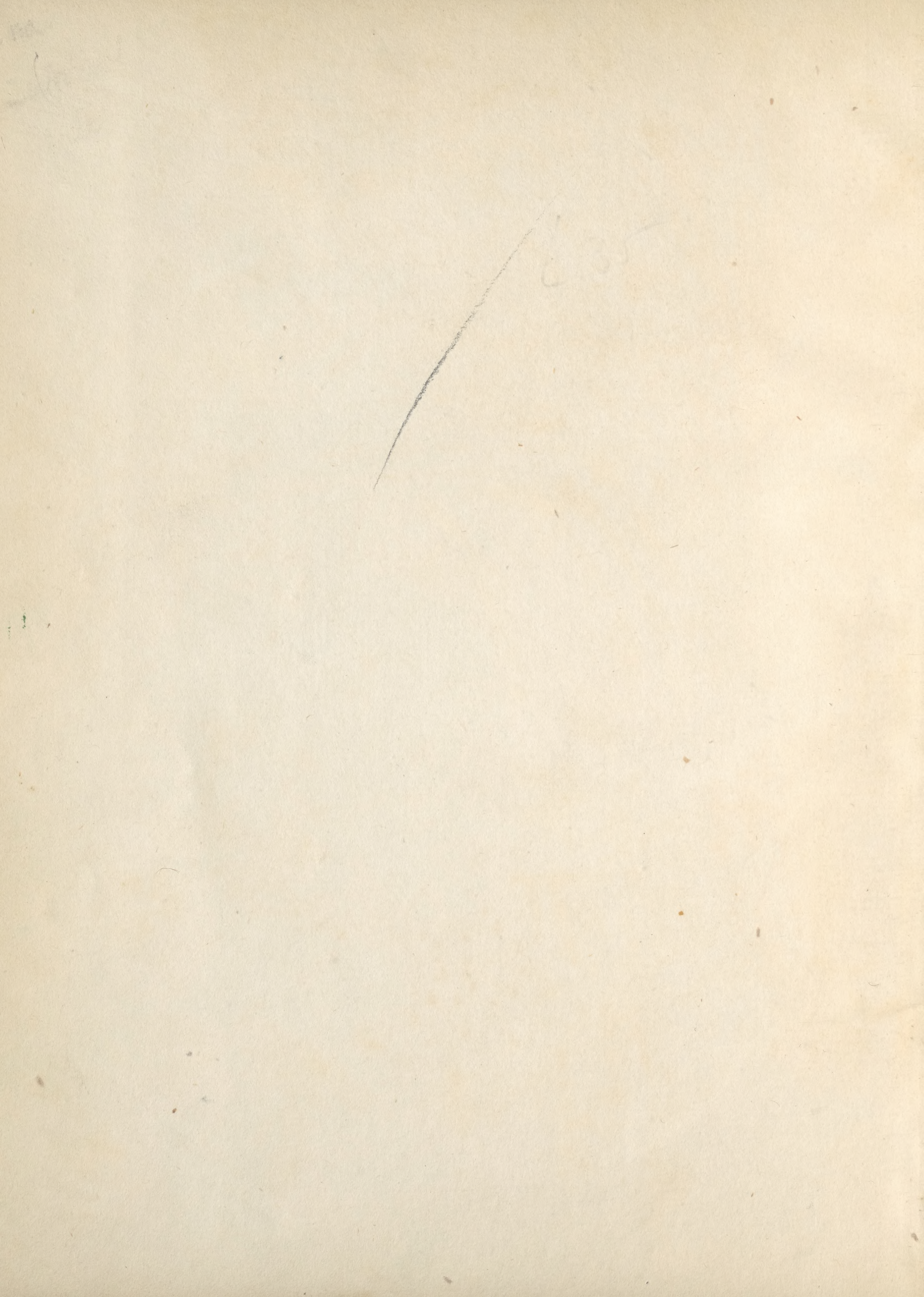
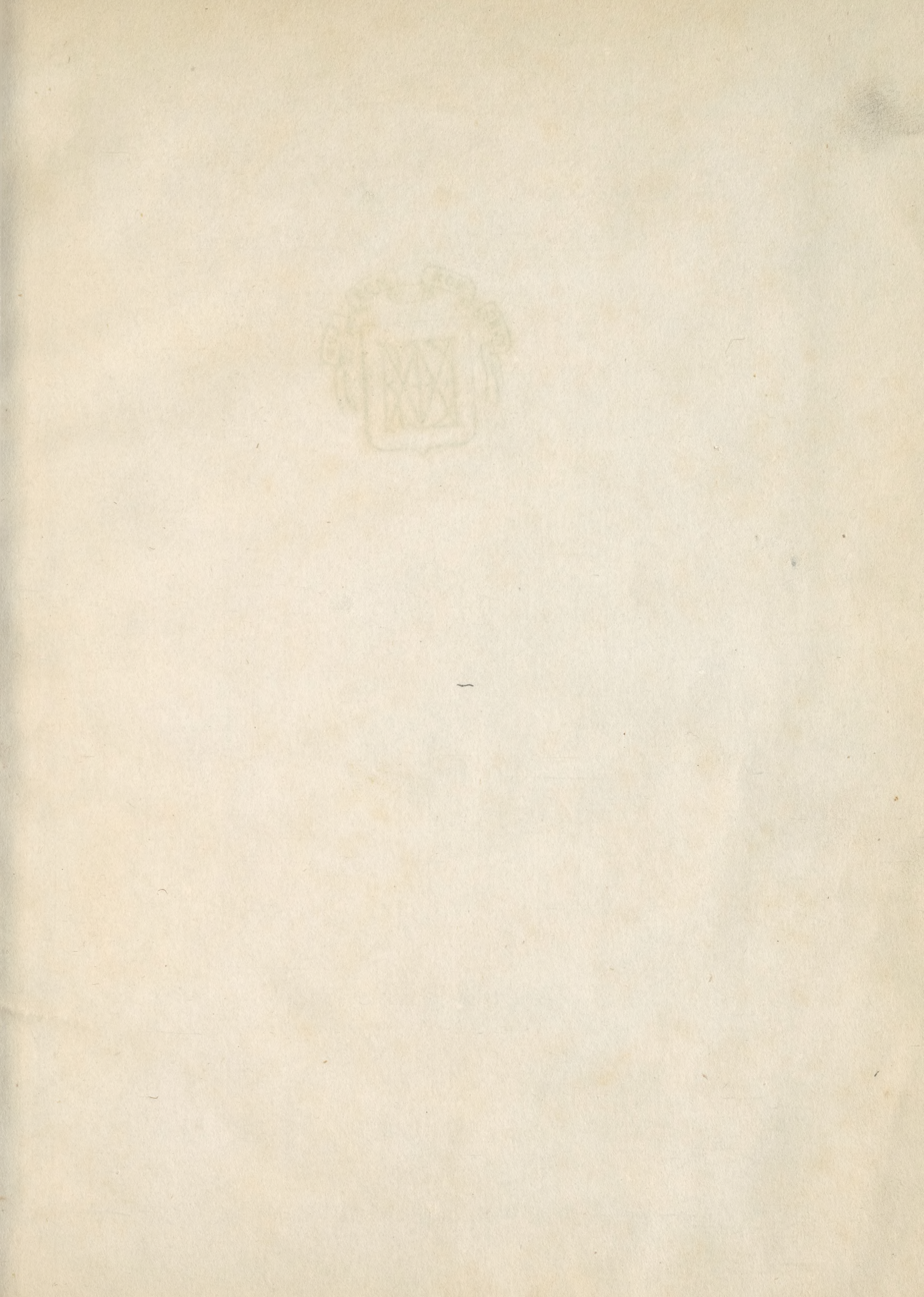



ELLIC
HOWE

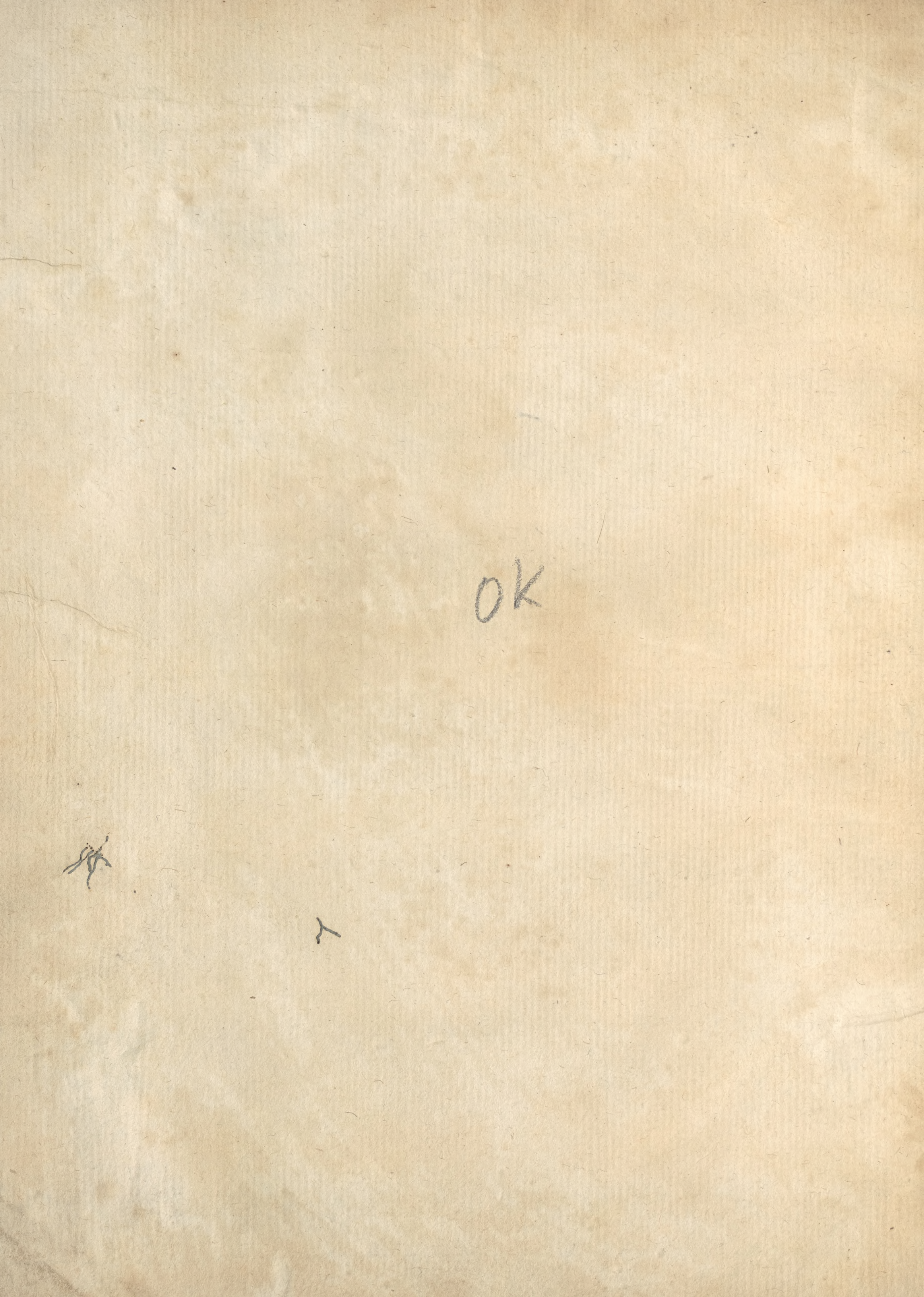


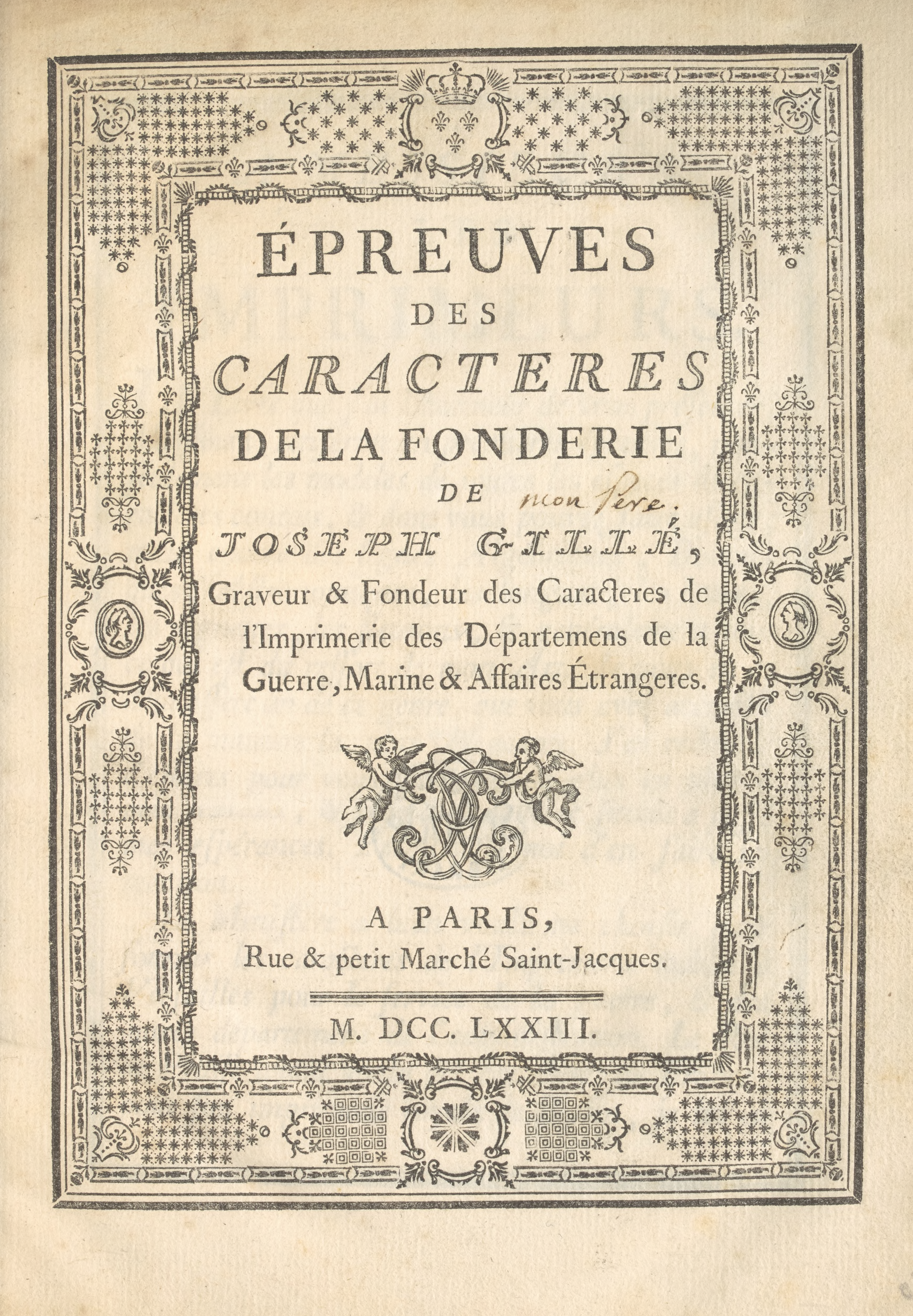





NVNC
NOX
MOX
LVX




OK



ÉPREUVES
DES
CARACTERES
DE LA FONDERIE
DE mon Pere.

JOSEPH GILLÉ,

Graveur & Fondeur des Caracteres de l'Imprimerie des Départemens de la Guerre, Marine & Affaires Étrangeres.

A PARIS,
Rue & petit Marché Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIII.


31075
PRINTING
St Bride
LIBRARY

A MESSIEURS
LES
IMPRIMEURS.

Le Livre que j'ai l'honneur de vous présenter, Messieurs, renferme en premieres épreuves, non-seulement les modeles de toutes les especes de caracteres connus, & dont vous pouvez faire usage; mais encore des signes Algébriques, Botaniques, Astronomiques, les longues, les breves, les vignettes, les fleurons, & genéralement tout ce qui est du ressort de mon Art. Je vous en ai déja offert un de ce genre, que vous avez accueilli de la maniere la plus obligeante. J'ai redoublé d'efforts pour vous intéresser de plus en plus à mes travaux, & j'ose dire, que le succès a passé mes espérances. Permettez-moi d'en faire ici mention.

Le Ministère a bien voulu me choisir pour fournir les caracteres de l'Imprimerie établie à Versailles pour le service de la guerre, & des autres départemens de l'administration. Le Roi de Prusse ayant voulu des caracteres de France, pour son imprimerie royale de Berlin, je les ai

livrés, à la ſatisfaction de ce Prince, amateur & protecteur des beaux Arts.

Un grand nombre d'entre vous, Meſſieurs, me font des demandes fréquentes, & la préférence qu'ils m'accordent, augmente encore le deſir que j'ai de vous contenter, par la correction & la bonté de mes fontes.

J'ai donné à mes caracteres une coupe nette, un alignement exact, une forme gracieuſe & réguliere : beautés dont l'œil eſt avide. J'ai fait la gravure de mes empreintes ou matrices d'une profondeur ſuffiſante pour empêcher que la lettre ne s'empliſſe, & pour qu'elle conſerve plus long-temps un bel œil & une ſorte de pureté. Quoique l'Art de l'Imprimerie ſemble être parvenu aujourd'hui au dernier dégré de perfection, il eſt encore poſſible de l'embellir & de l'enrichir de quelques nouvelles découvertes. C'eſt du moins le but que je me propoſe. Je l'aurai atteint ſi le Public & Meſſieurs les Imprimeurs ſont perſuadés que je ne déſire, par une application conſtante & des recherches continuelles, que de mériter leurs approbations & leurs ſuffrages.



Nº I.

NOMPAREILLE ROMAINE.

Lorsque la vivacité de l'imagination & l'impatience de s'expliquer précipitent la parole, on tombe de néceſſité dans un bredouillement ridicule qui choque & déplaît au dernier point. Le bégayement eſt bien plus difficile à corriger : cependant l'on ne bredouilleroit point, ſi l'on vouloit s'écouter parler. Un homme bégue doit parler peu & poſément, & ſurtout il doit tâcher de commencer ſon diſcours par les ſyllabes qu'il prononce le plus aiſément. Tritotin l'aîné qui bégaye & qui veut toujours parler, fait pitié dans une compagnie, quoiqu'il diſe de bonnes choſes : Philinte qui bredouille & qui ne dit rien qui vaille, ſe fait moquer.

Pour le graſſeyement, il faut convenir qu'il y a bien des hommes & des femmes même, qui l'affectent, & qui croyent donner par là beaucoup de grace à leur diſcours. On le paſſe aux femmes, parce qu'elles ſont depuis ſi long tems en poſſeſſion de la mignardiſe, & de l'afféterie, qu'il y a preſcription. Mais dans un homme, dans un Damon, par exemple, à qui je veux bien donner ce nom, il n'y a rien qui marque une plus grande fatuité. Mettre du rouge, des mouches, & parler gras, c'eſt ſe dégrader de la nobleſſe de ſon ſexe, & faire voir qu'on eſt fâché d'être homme. Il faut donc laiſſer cela à Damon, & à ceux qui, comme lui, ſe font gloire d'empiéter ſur les priviléges des femmes, qui peuvent, ſans choquer la bienſéance naturelle, chercher à plaire aux hommes.

NOMPAREILLE ITALIQUE.

Dufreſne lui-même, ſans le langage des yeux, ne feroit qu'une légere impreſſion. Tout languit dès que les regards ne ſont point animés : l'œil eſt l'ame du diſcours : rien n'eſt moins perſuaſif que celui qui parle ſans l'aide de ce truchement. Le tonnere de la parole d'un Orateur, ne produit qu'un bruit inutile, s'il n'eſt accompagné de l'éclair de ſes regards. Les expreſſions les plus tendres ne font qu'effleurer le cœur, ſi un regard doux & inſinuant ne leur en facilite l'entrée. La compaſſion eſt plus l'ouvrage des larmes que l'on voit couler, que du récit de l'infortune qui les cauſe. Ainſi le regard eſt la vie de la parole. Les autres geſtes non-ſeulement ſont moins neceſſaires, mais il faut même, autant qu'on peut, s'en abſtenir.

Nº II.

MIGNONE ROMAINE.

Le geſte & le mouvement du corps, ou d'une partie du corps dont on accompagne ce que l'on dit à deſſein de l'inſinuer avec plus de force, ſont inutiles. L'œil & la main ſont les aîles de la parole : qui ſait bien ménager l'un & l'autre en parlant, donne à ſon diſcours une grace, une vie qu'il ne peut avoir ſans un tel accompagnement. Il faut donc faire uſage de l'un & de l'autre, mais avec goût & diſcrétion, ſur-tout du mouvement de la main. Le regard trop aſſuré, tient de l'effronterie : mal ménagé, il tient de l'égarement. Geſticuler ſans ceſſe, & à tout propos, ſent le comédien ou le déclamateur. Il faut regarder celui à qui l'on parle, & ménager ſes regards avec prudence, ſuivant la qualité & l'importance de la perſonne.

Voulez-vous réjouir l'envieux, ceſſez d'avoir du mérite, ou ayez-en moins que lui. Griſpe n'a jamais témoigné plus d'amitié à Poſtume que depuis que celui-ci a fait une ſottiſe qui pourra cauſer ſa ruine. Il eſt aiſé de conclure par tout ce que nous venons de dire, que la richeſſe étant l'aliment des paſſions, & celles-ci cauſant le trouble de l'ame, il eſt plus facile au pauvre qu'au riche de ſe procurer le contentement de l'eſprit.

Si un homme raiſonnable ſe trouve dans l'opulence, il n'en abuſe point ; s'il n'a que la ſimple richeſſe, il en uſe avec économie : s'il eſt dans la pauvreté, il eſt encore ſatisfait de ſon état, dont la baſſeſſe n'influe point ſur ſon cœur.

MIGNONE ITALIQUE.

Comme on ne parle que pour ſe faire entendre, il faut toujours ſe ſervir des termes & des expreſſions les plus claires & les plus intelligibles. Point d'ambiguités obſcures, point de ces termes nouveaux & extraordinaires que les Puriſtes affectent, croyant par là ſe donner du relief parmi le beau monde, & paſſer pour capables. Surtout, point de ces termes bas & populaires qui ſentent le ruiſſeau. Il y a un milieu entre le ſtile des halles & celui des ruelles. Quand un homme parle, il ne faut point l'interrompre, fût-il un fat, comme il arrive ſouvent, qui ne débiteroit que des impertinences : mais on peut s'en aller s'il ennuie, ou bien attendre qu'il ait fini ſon diſcours ſi l'on veut y répondre. La converſation eſt pour tout le monde, l'homme d'eſprit & l'idiot ont droit d'y parler chacun à leur tour.

Nº III.

PETIT TEXTE ROMAIN PETIT ŒIL.

QUelle plus grande imprudence que de dire une chose qui, étant divulguée, doit nous faire tort! Celui-là sera cher à Verrès, qui pourra accuser Verrès quand bon lui semblera. N'est-ce pas se rendre esclave d'une personne, que de lui confier un secret de cette nature? Dans quelles appréhensions ne se trouve-t-on pas à chaque instant? De quelles complaisances serviles ne faut-il pas user pour l'engager à nous être fidele? A voir *Lysandre* accabler *Cratés* de caresses, le combler chaque jour de nouveaux présens, le rendre maître chez lui, le mettre de toutes ses parties de plaisirs, lui prêter son argent, son carrosse, sa maison de ville & celle des champs; vous croiriez peut-être qu'il est le plus cher de ses amis; vous n'y êtes pas : il a eu l'imprudence de lui confier un secret, d'où dépend sa ruine & celle de toute sa famille..... Cette personne a dans le fond toute la fidélité & la discrétion possible; c'est le meilleur de mes amis; mille accidens, une maladie, une ivresse, une vue d'intérêt, une intrigue amoureuse, une brouillerie, un refroidissement, ne suffisent-ils pas pour arracher son secret? Pourquoi d'ailleurs voudrois-je exiger d'un autre plus de discrétion que je n'en ai moi-même? Convenons en même tems, que si confier une chose qui doit être tue, est la plus grande de toutes les indiscrétions, divulguer le secret qui nous a été confié, est la plus lâche de toutes les trahisons. Nous n'offensons que nous-mêmes en divulguant notre secret; mais ne brisons-nous pas tous les liens de l'amitié, & ne faisons-nous pas à notre ami le plus sensible & le plus irréparable outrage, en prostituant le dépôt sacré qu'il nous a mis dans le sein?..... Plus on a de confidens, & plus on a de sujets de crainte... Pamphile s'étonne qu'en quelqu'endroit qu'il aille, il trouve les gens informés de l'affront secret qu'il a reçu. Cela me passe, dit-il; je m'y perds... Si une chose confiée à une seule personne est presque toujours divulguée, que sera-ce du secret de Pamphile, dont il a fait confidence à trente de ses amis? Nous a-t-on confié un secret; qu'il n'y ait ni vue d'intérêt, ni considération de fortune, ni complaisance, ni dépit, ni prieres, ni menaces, ni tourmens qui puissent tirer de notre bouche ce que l'on aura confié à notre cœur. La fausse confidence est la voie la plus sûre pour trouver la route du cœur des autres : mais défions-nous de ceux qui viennent nous confier de mystérieuses vétilles. Théodore me tire à quartier : à son air affairé, je m'imagine qu'il n'a rien moins que la disgrace d'un Minstre à m'apprendre. C'est pour me dire à l'oreille, & après avoir regardé si personne ne l'écoute, que la Cour restera à Fontainebleau jusqu'à la S. Martin : que Célimene a perdu deux cens pistoles au jeu; & que Chloé s'est brouillée avec un Sous-Fermier qui l'entretenoit, &c.

L'homme toujours heureux ne prend gueres le goût des bonnes actions, & charmé du présent, il perd aisément l'avenir de vue : mais Dieu miséricordieux lui suscite un malheur qui le réveille, & la disgrace fait sur lui ce que la seule raison n'auroit pas fait.

Le repos du cœur ne consiste pas dans cette paresse létargique, qui le tient dans l'inaction, & le rend insensible à tout. C'est ce qui a trompé Epicure, lorsqu'il s'est imaginé que la souveraine félicité de Dieu consistoit à ne prendre aucun soin de ce qui est hors de lui : mais il a rencontré plus juste à l'égard des hommes, lorsqu'établissant leur béatitude dans la volupté de l'ame, & cette volupté dans la tranquillité parfaite, il réduit ce repos voluptueux à se rendre tellement maître de toutes ses passions, que l'on ne puisse être ébranlé par aucune d'elles. L'on se trompe assez souvent en prenant la lâche indolence pour l'égalité d'ame.

Voulez-vous réjouir l'envieux; cessez d'avoir du mérite, ou ayez-en moins que lui. Crispe n'a jamais témoigné plus d'amitié à Postume *que depuis que celuici a fait une sottise qui pourra causer sa ruine. Il est aisé de conclure par tout ce que nous venons de dire, que la Richesse étant l'aliment des passions, & celles-ci causant le trouble de l'ame, il est plus facile au Pauvre qu'au Riche de se procurer le contentement de l'esprit.*

Nº IV.

AUTRE PETIT TEXTE PETIT ŒIL.

LEs Riches & les personnes élevées sont ordinairement sujets à deux sortes d'envie, également dangereuses & contraires à leur repos. La première est celle que les inférieurs leur portent; la seconde est celle qu'ils portent eux-mêmes à leurs supérieurs ; car il faut être bien élevé pour n'avoir personne au-dessus de soi. L'envie que nous portons à nos semblables, ou à ceux que la Fortune place au-dessus de nous, est un serpent que l'amour-propre fait éclore dans notre cœur ; il le pique, il le ronge & lui donne une torture continuelle. L'envieux se chagrine du bien que l'on fait aux autres, parce qu'il croit le mériter seul, & qu'il le regarde comme un larcin qu'on lui fait. Si l'envie naît de l'amour-propre, quel homme en doit plus avoir que celui qui est riche & puissant? Si l'envie trouble la tranquillité, quel homme encore doit être moins en repos avec lui-même. L'envie est inséparable de l'ambition. Qui est sans ambition, peut être sans envie ; mais il est impossible que celui qui est ambitieux ne soit pas envieux. Comme il désire la chûte de ceux qui lui ferment le chemin aux honneurs, de même il ne peut les voir avancer, qu'il ne s'imagine que chaque pas qu'ils font en avant, lui en fait faire deux en arrière. L'envie est au cœur ce que la rouille est au fer qu'elle ronge & qu'elle réduit à rien. C'est un monstre farouche que l'on ne peut apprivoiser. Le mérite est sur-tout ce qui fait son supplice. A force de douceur on peut humaniser un sauvage, un canibal ; mais à force de vertu, l'on ne fait qu'irriter un envieux. Car quel moyen croyez-vous que l'actif, le vigilant, le laborieux, &c.

Nº V.

PETIT TEXTE ŒIL MOYEN.

LE Pauvre généralement parlant, est moins vindicatif que le riche; & la raison en est claire. La vengeance est fille de l'orgueil, & la richesse en est la mere. Il y a encore une raison d'intérêt, outre celle d'impuissance ; le pauvre sent qu'il a besoin de tout le monde, & qu'un ennemi peut lui faire plus de tort que vingt amis ne peuvent lui rendre de services; & souvent il ne se trompe pas. Le riche au contraire ne craint personne, croit n'avoir besoin de personne, & c'est en quoi il se trompe quelquefois : le pauvre même peut lui donner un sujet de crainte bien fondé. La Fable de l'Aigle & de l'Escarbot, dans La Fontaine, insinue du moins cette vérité. LePauvre en matière d'offense, ne fait souvent qu'un atôme d'une montagne, le Riche au contraire fait presque toujours une montagne d'un atôme. Le Pauvre, après avoir reçu une offense dissimule, & remercie même quelquefois. Le Riche après une ample réparation n'est pas encore appaisé; l'idée que lui en forme son orgueil est immense, il n'est pas étonnant qu'il punisse de la manière la plus injuste, des fautes qui ne mériteroient pas l'attention d'un esprit sensé. Les valets, les parasites, les sicophantes, les flateurs, les flagorneurs qui obsédent les puissans, ne contribuent pas peu à les rendre impatiens & prompts à s'enflâmer; leur lâcheté va jusqu'à applaudir à leur inhumanité. C'est la justice & l'équité même, selon eux, qui les engagent à sacrifier les foibles à leur aveugle ressentiment. Les lions, les ours, les mâtins, sont autant de petits saints, dit La Fontaine : mais l'âne, le malheureux âne est criminel & punissable, parce qu'il est le plus foible.



N° VI.

PETIT TEXTE ROMAIN ORDINAIRE.

CRATIN est donc un poltron en ce que la connoissance du péril l'excite intérieurement à l'éviter. Son jugement & son imagination préoccupés par la crainte, le lui grossissent à mesure qu'il approche, & lui donnent une entière défiance de ses forces. Il ne dit pas que c'est parce qu'il craint, mais il se retranche sur la prudence : il éleve cette vertu, & en fait l'éloge. Une retraite honnête, dit-il, n'est-elle pas quelquefois plus avantageuse qu'une victoire. Si nous avançons, tout est perdu. Quelle témérité d'oser attaquer l'ennemi avec des forces si inégales : c'est chercher à lui donner une victoire complette. .. Il envisage l'armée ennemie : la peur est une ivresse qui double, qui triple les objets, dix mille hommes lui en paroissent trente mille, & nous n'en avons pas quinze, s'écrie-t'il, & encore tous soldats neufs. Il découvre au loin des troupeaux de bœufs & de moutons qui arrivent au camp, son imagination les habille aussi-tôt en hommes de guerre, il distingue la cavalerie d'avec l'infanterie, il voit même flotter les drapeaux; ils approchent, il entend déjà le bruit des tambours & des trompettes; c'est un renfort qui vient à l'ennemi; il faut périr, si on l'attend; sauve qui peut.... Alors sans se soucier, ni de la honte, ni de l'infamie, il prend la fuite, & il est à dix lieues de là qu'il tremble encore.

N° VII.

PETIT TEXTE GROS ŒIL.

UN plaisir épuisé fait naître le désir d'un autre, & celui-là d'un autre, à l'infini. Les attraits de la volupté ne l'endorment pourtant pas; aucontraire ils le rendent plus actif, plus industrieux à trouver de quoi fournir aux passions. Représentez-vous un homme occupé à ramasser du bois de tous côtés & continuellement, pour le jetter au feu. La grande maxime de ce Verrès, est que sans Bacchus & Cerès, les plaisirs languissent & s'envolent. Pour fixer un domicile chez lui à ces grandes Divinités, il en a chassé l'honneur qui est leur ennemi, & l'a remplacé par le dol, la fraude, & la mauvaise foi, qui y ont amené la richesse avec eux. Il s'embarrasse peu comment ni d'où il tienne, pourvu qu'il tienne. Ne vous imaginez pas cependant qu'il s'amuse à idolâtrer son or. Il est avare néanmoins, mais ce n'est que pour ses amis ; à l'égard de sa table & de ses Courtisanes, il est prodigue. Ceux qu'il appelle ses amis peuvent aller prendre leur part, s'ils le souhaitent, de ses débauches. Voilà tout ce qu'ils ont à attendre de lui; il seroit fâché de se priver un jour de ses plaisirs, pour les obliger une année. Rien n'est trop bon, ni trop beau, ni trop cher pour Virron. Un plaisir ne coûte rien, quand il ne coûte que de l'argent N'a-til pas raison ? L'argent ne lui coûte que la peine de le recevoir. Il sçait où il y en a, où il y en aura & comment il faut le tirer. Il a des talens admirables.

PETIT TEXTE GROS ŒIL.

L'homme depuis vingt ans jusqu'à quarante veut être libre & indépendant; il recherche avec ardeur tout ce qui peut lui procurer du plaisir. Comme il est extrêmement prompt & plein de sa propre volonté, & que d'ailleurs ses désirs sont violens & impérieux, les obstacles loin de le rebuter ne servent qu'à l'irriter, & à l'enflammer davantage. Les sens ont sur-tout beaucoup d'empire sur lui : ce qui les frappe agréablement devient l'objet de ses vœux : mais la possession le rend bientôt froid.

Nº VIII.

PETIT TEXTE GROS ŒIL PORTANT SON BLANC.

HERMOGÉNE aime la magnificence, la bonne chere, les divertiſſemens, les ſpectacles; mais il s'en paſſe, ne pouvant mieux faire; la pauvreté le rend économe & rangé malgré lui. Hermogene a reçu de la Nature un cœur ſenſible & pénétrable aux moindres traits de l'Amour; il eſt d'une complexion extrêmement voluptueuſe. Les premiers objets qui ſe préſentent, pour peu qu'ils ayent de charmes, lui font une vive impreſſion; les derniers lui font oublier les premiers; de ſorte que ſon cœur eſt continuellement en proye à de nouveaux déſirs, qui ſe reproduiſent & ſe ſuccédent, en ſe détruiſant les uns les autres. Mais comme la Fortune a donné auſſi peu de faculté à Hermogene, que la Nature lui a libéralement départi de cupidité; la difficulté d'atteindre à la poſſeſſion de ce qu'il déſire, l'effraye, le rebute; & il en reſte là. De retour chez lui, les émotions de ſon cœur ſe calment & font place à la réflexion.

Virron, qui de l'indigence eſt parvenu à la pauvreté, & de celle-ci à la richeſſe & à l'opulence, ne déſire pas impunément. Il eſt ſenſible à tous les plaiſirs; nommez-en quelqu'un qui n'enflâme pas ſa convoitiſe. Il voudroit les goûter, ou plutôt les dévorer tous à la fois. Il ſe trouve au milieu d'eux comme un loup affamé au milieu d'un troupeau. L'un attire par ſa douceur; celui-ci par ſa vivacité, celui-là par ſa délicateſſe; cet autre excite merveilleuſement la ſenſualité. Lequel prendre? Virron devroit avoir un conſeil compoſé de voluptueux, & aller aux opinions pour déterminer ſon choix.... Il ſe plaint que la Nature ne lui ait pas donné des forces proportionnées à ſa brutalité; que n'a-t-il la panſe de de Grandgouſier & la vigueur d'Alcide.

ITALIQUE.

TOUT le point conſiſte donc, ou à ſeconder la ſympathie, ou à vaincre l'averſion qui ſe trouve, ſans que nous puiſſions dire pourquoi, entre nous & certaines perſonnes. C'eſt ce que nous devons ſur-tout obſerver à l'égard de ceux que nous voulons faire ſervir à notre avancement tel qu'il ſoit. Chaque âge a un caractere particulier qui lui eſt propre. On remarque dans le même homme juſqu'à vingt ans, beaucoup de foibleſſe & d'indifférence; juſqu'à quarante, beaucoup de pente aux plaiſirs; juſqu'à ſoixante, un eſprit impérieux & déciſif, & depuis ſoixante, il eſt preſque toujours avare & défiant. Comme le premier âge n'a que peu ou point de part au commerce du monde, nous n'en dirons rien.

La loi mahometane a établi dans le mariage deux choſes également oppoſées à ce qui fait l'eſſence du nôtre. L'une en permettant le divorce, l'autre en ordonnant la pluralité des femmes. Il faut ou que les Turcs ſoient plus moderés & plus patiens que nous, ou que leurs femmes ſoint plus dociles que les nôtres. Si nous ne pouvons vivre en union avec une ſeule femme, que ſeroit-ce ſi la multiplicité nous en étoit permiſe? Si les plus riches d'entre nous ne peuvent quelquefois fournir au luxe & à la dépenſe d'une ſeule femme, &c.

Nº IX.

GAILLARDE.

IL y a trois ſortes de perſonnes ſur qui il ne faut jamais faire tomber nos railleries; ſur les malheureux, parce qu'ils ſont déjà aſſez à plaindre ſans qu'on les inſulte; ſur les méchans, parce qu'ils peuvent ſe venger; & ſur nos proches, parce qu'elle retombe ſur nous. Sur-tout il ne faut jamais ſe jouer à ſon maître; qu'il ſe familiariſe avec nous, à la bonne heure; mais ne nous familiariſons jamais avec lui. Que de favoris ſont tombés de haut, faute de précaution! Georgius étoit bien venu chez un Grand, il avoit ſon oreille & ſa confidence; un bon mot mal placé l'en a fait chaſſer honteuſement & ſans retour. Ce n'eſt pas une moindre imprudence que de faire des railleries que l'on peut rétorquer ſur nous. Démoſthene faiſant des plaiſanteries à ſon ordinaire, ſur un homme qui avoit un nez excédent, celui-ci tira un miroir de ſa poche & fit voir à l'autre qu'il étoit lui-même camard. Socius raillant un de ſes amis ſur la coquetterie de ſa femme, celui-ci le convainquit que la ſienne étoit plus que galante.

Les diſeurs de bons mots ne ſont pas toujours les plus ſages : ce n'eſt pourtant pas qu'on ne puiſſe être ſage & railler finement & avec modération; mais on contracte ſi facilement une mauvaiſe habitude, qu'il vaut mieux s'abſtenir tout-à-fait de railler, que de s'expoſer à pleurer après avoir fait rire les autres. La véritable politeſſe étoit connue autrefois chez les Romains, en partie ſous le nom d'élégance, & en partie ſous le nom d'urbanité. C'eſt peut-être de là que Pétrone a été appellé l'arbitre de l'élégance des plaiſirs de Néron : comme ſi l'on diſoit, l'arbitre de la politeſſe de la Cour de cet Empereur. Quoi qu'il en ſoit, ſi cette politeſſe eſt difficile à connoître, elle l'eſt encore plus à pratiquer exactement. Eraſte, toujours guindé, toujours ſur le cérémonial, toujours ſaupoudré d'anis, croit être poli pour le moins. Eraſte n'eſt pourtant que ce qu'on appelle un Damaret. Rien n'eſt plus ordinaire que de confondre la politeſſe avec une certaine fauſſe galanterie.

ITALIQUE.

Combien de Héros en effet, combien de grands Politiques, de Sages, de Savans ſont perdus dans la plus vile populace? Combien en trouveroit-on parmi ceux qui fouillent la terre, qui auroient toute la capacité néceſſaire pour commander des armées & gouverner des Etats? Combien de docteurs ſublimes, de philoſophes profonds, de poëtes illuſtres, &c. ſont occupés à paître les beſtiaux, à couper des arbres? Combien d'idiots au contraire ſont quelquefois dans l'élévation, à qui de tels emplois conviendroient mieux? Mais, répondra-t-on, pourquoi la Providence permet-elle que tant de rares vertus, que tant de précieux talens ne ſoient d'aucune utilité, ni à ceux qui les poſſedent, ni aux autres? Ne ſeroit-ce pas pour la même raiſon que cette même Providence permet qu'il y ait tant de pierres précieuſes cachées dans les entrailles de la terre.



N° X.

PETIT ROMAIN PETIT ŒIL.

IL ne faut être ni Philoſophe ni Comédien dans ſon accommodement. On ne s'eſt d'abord ſervi du vêtement que pour ſe couvrir & ſe défendre des injures de l'air. On a fait enſuite un ornement de ce qu'on avoit pris pour le beſoin; & le luxe s'étant introduit peu à peu, on en a fait une des principales dépenſes de la vie. Chaque année, chaque ſaiſon & preſque chaque jour produit une nouvelle mode, qui plaît toujours par les graces de la nouveauté & par cette fureur que l'on a de ſe diſtinguer du commun. La mode eſt devenue un tiran, aux loix & aux caprices duquel il faut ſe ſoumettre, ſans s'amuſer à philoſopher ſur ce qu'elle a de bizarre; il faut la prendre ſans précipitation & la quitter ſans lenteur. Lyſandre a inventé une mode ridicule, c'eſt un extravagant. Timon eſt le ſeul qui s'obſtine à ne la pas ſuivre, c'eſt un hypocondre. Il faut cependant qu'un homme ſage, en ſuivant la mode, examine ſon âge & ſa profeſſion, pour ne point ſortir des bornes que la bienſéance lui preſcrit. Cléon s'étonne que tout le monde lui rit au nez, depuis qu'il s'eſt fait habiller à la mode : Comment donc faut-il ſe mettre, dit-il, ſuis-je le ſeul qui porte un petit chapeau? Non . . . mais avez-vous oublié, meſſire Cléon, que vous êtes plus que ſeptuagénaire? Ce n'eſt pas encore tout; faites-vous attention que telle mode qui convient au Cavalier rend le Magiſtrat ridicule, & ainſi du reſte. L'habit eſt en quelque façon l'indice de l'intérieur. Sa ſuperfluité marque l'orgueil ou la profuſion; ſa malpropreté, la pareſſe ou la baſſeſſe d'ame; ſa bizarrerie, un cerveau mal timbré. Avant que de penſer au ſuperflus, la prudence veut que l'on fonde chez ſoi le néceſſaire.

PETIT ROMAIN ITALIQUE

C'eſt vous, Romains, qui me donnez les ordres plutôt que vous ne les recevez de moi; vous hâtez une bataille que j'avois réſolu de différer. Je m'attends donc que vous vous y porterez comme Commandans, & comme en étant les maîtres, ne devant avoir à faire qu'à des gens que vous avez déja battus, & ſur qui vous avez l'avantage du nombre & la vigueur de l'âge. Le plus modérément que vous puiſſiez en uſer, c'eſt de ne les pas mépriſer; mais rien ne vous doit tant hauſſer le courage que la juſtice du parti que vous ſoutenez.



N° XI.

PETIT ROMAIN ORDINAIRE.

SI ceux qui se marient vouloient au moins continuer d'être dissimulés après l'engagement, ils vivroient heureux ; mais l'on ne sçauroit toujours se masquer. Deux personnes s'aiment ordinairement beaucoup quand elles ne sont pas encore ensemble, & recommencent quelquefois à s'aimer quand elles n'y sont plus ; le tems du mariage est une espece d'intermede. Je ne suis pas à beaucoup près si étonné que les hommes se marient ; tout l'avantage est de leur côté ; quelque chose qu'il arrive, ils sont toujours les maîtres ; j'entends ceux qui sont hommes.

Les femmes rejettent sur la ruse dont les hommes se servent pour les tromper, ce qu'elles ne devroient attribuer qu'à leur propre foiblesse. C'est vaine gloire. Elles sçavent qu'il n'y a point de honte à être vaincu par un ennemi plus fort & plus artificieux. Elles trouvent mieux leur compte à nous faire passer pour ce que nous ne sommes pas, qu'à passer elles-mêmes pour ce qu'elles sont

Il faut qu'une femme ait une patience plus qu'humaine, pour souffrir la domination de certains Maris ; mais il faut qu'elle soit moins qu'une Automate lorsqu'après en avoir été heureusement affranchie, elle s'y rengage de nouveau.

N° XII.

PETIT ROMAIN ŒIL MOYEN.

VOilà une partie des inconvéniens auxquels s'exposent ceux & celles qui se marient ; nous en passons bien d'autres sous silence. Voilà quelques esquisses entre mille portraits plus achevés que l'on pourroit faire sur ce sujet. Ce ne sont point des fables controuvées, des jeux d'imagination, des contes faits à plaisir, ce sont des Faits ; c'est ce qui arrive tous les jours, & sous les yeux de tout le monde. Mais il s'en trouve pourtant, me dira-t'on, parmi ceux qui se marient, qui rencontrent très-heureusement. Oui-dà ; entre cinquante Soldats qui montent à la brêche, il s'en trouve aussi quelquefois quatre ou cinq qui ont le bonheur de n'être pas estropiés ou tués. Sur ce pied-là, répondra-t-on, il ne faudroit donc pas se marier ; car tout le monde court le même risque. Mauvaise conséquence. Disons plutôt qu'il faudroit apporter plus de précautions que l'on n'en apporte ordinairement dans une affaire aussi sérieuse, d'où dépend tout le bonheur ou le malheur de la vie.

L'on ne doit se mettre ensemble, je crois, que pour faire réciproquement sa félicité ; quelle peut être la félicité de deux personnes qui se haissent, parce qu'elles reconnoissent qu'elles se sont trompées ?

Nº XIII.

AUTRE PETIT ROMAIN ŒIL MOYEN.

PEndant que César se signale dans les Gaules par d'importantes victoires, s'enrichissant en même temps du butin d'une nation opulente, & que Pompée, qui exerçoit dans Rome un Consulat sans collegue, & une maniere de Dictature, rétablit l'ordre & l'autorité des loix, que les factions & les violences de Clodius sembloient avoir abolies : Crassus qui se flatoit de l'espérance d'effacer l'un & l'autre de ses amis par les grandes choses qu'il alloit faire contre les Parthes, hâtoit autant qu'il pouvoit son départ pour cette expédition; mais il étoit furieusement traversé par un Tribun du Peuple, qui lui opposoit la justice & la religion visiblement blessées, comme il faisoit voir par la guerre que Crassus vouloit entreprendre. A la fin passant par dessus toutes ces difficultés, par le mépris qu'il en fit, il fut obligé néanmoins de différer encore quelque temps de se mettre en chemin pour le Levant. Ce temps-là fut donné à une conférence qu'il eut avec ses amis, sur les confins de l'Italie & des Gaules. Parmi quelques articles, qui furent arrêtés dans cette conférence, César fit convenir les deux autres, qu'après ses cinq années dans les Gaules, il en auroit encore cinq à tenir ce Gouvernement. Le soupçon qu'il prit de la mauvaise foi de Pompée, dans l'exécution de cet article, fut le véritable sujet qui l'obligea de se brouiller avec lui. Je ne dis pas, comme ont fait presque tous les Historiens qui m'ont précédé, que la mort de Julie ait mis les premieres dispositions à la rupture entre le beau-pere & le gendre; voyant que parmi les Grands les plus étroites liaisons de parenté & d'alliance n'ont jamais empêché l'ambition de les désunir, & de les mettre mal ensemble. Il étoit déjà venu à César d'autres sujets de mécontentement du côté de Pompée, mais il les avoit dissimulés; il ne fit paroître aucun ressentiment sur le sujet des Réglemens & des Ordonnances que Pompée avoit faits contre les Magistrats qui se trouveroient avoir abusé de leur autorité dans la fonction de leurs charges.

ITALIQUE.

Lorsque nous attendons un service important de quelqu'un, la prudence veut que nous dissimulions adroitement ses impertinences & ses brusqueries. Soyons assidus auprès de lui, & ne nous rebutons pas d'une lenteur, qu'il n'affecte quelquefois que pour nous éprouver. Cette assiduité doit être fondée sur trois raisons; la premiere, afin de mieux marquer notre zele; l'autre, pour empêcher que nos ennemis ne profitent de notre absence; la derniere, afin d'être toujours à portée de saisir les occasions favorables qui se présentent.

N° XIV.

PETIT ROMAIN GROS ŒIL.

JE contemple ce vaste Univers; j'y vois régner un Ordre invariable, une Harmonie constante. Tout y brille d'une Beauté majestueuse : tout y dévoile une magnificence sans bornes. Le plus petit insecte déploye à l'œil étonné les Trésors d'une Intelligence Suprême, qui, par des moyens aussi simples que sûrs, conduit tout aux fins qu'elle s'est proposée.

En vain le Philosophe impie voudroit me persuader que tant de merveilles ne sont que l'effet du Hazard; les Systêmes hardis de son imagination téméraire ne peuvent me soustraire à la connoissance d'un Dieu Créateur, dont la Sagesse éclate dans tous les Ouvrages de ses mains.

Or, cette Sagesse me découvre une vérité incontestable, que l'Auteur de la Nature n'a rien pû créer que pour lui. Un Être aussi parfait pouvoit-il agir pour une fin qui ne fût pas digne de ce qu'il est ? Et quelle fin plus digne d'un Dieu, que lui-même ? Dieu est donc la fin derniere de tout : nous ne pouvons donc lui refuser le rapport de toutes nos actions, sans la plus grande injustice : il n'y a donc rien qui ne doive se porter vers lui, comme vers son Centre. Et en effet, ces Vastes Corps qui roulent au-dessus de nos têtes, & dont nous admirons l'Éclat, l'Équilibre, & les Mouvements si réguliers; les Éléments si féconds en prodiges, les Pluies, les Neiges, les Grêles, les Tonnerres; tout a reçu de la main du Créateur une force, une action puissante pour la Manifestation de sa gloire. Les Arbres & les Plantes, les Métaux & les Animaux publient à leur maniere ses Grandeurs & sa Bonté, annoncent qu'ils n'ont été tirés du Néant que pour révéler à des Créatures plus heureuses, l'infinité de ses perfections.

PETIT ROMAIN ITALIQUE GROS ŒIL.

TOute la Nature conspire sans cesse au maintien de l'Ordre, que Dieu y a premierement établi : tout suit des Loix vraies, justes, immuables. Or, Dieu n'est qu'Ordre, Vérité, Justice, Immutabilité : ainsi tout dans l'Univers est emporté nécessairement vers son Auteur. Si cette Vérité ne souffre aucun doute à l'égard de la Nature corporelle ; si des êtres inanimés ou vivans, mais auxquels une intelligence réflechie a été refusée, n'ont pû sortir des mains de Dieu, sans une impulsion invincible vers lui-même : que dirons-nous de l'Homme, que le Créateur a formé à son image, & à qui il n'a donné un Cœur & un Esprit, que pour le connoître & l'aimer.

PETIT ROMAIN PORTANT SON BLANC.

IL n'eſt point facile de donner des idées claires & préciſes ſur l'Origine & les Progrès de l'*Imprimerie*. Tant d'Auteurs ont écrit ſur cette matiere, & les ſentimens ſont ſi partagés, qu'après avoir lu avec beaucoup d'attention, les Ouvrages des uns & des autres, on ne ſçait quel parti prendre. L'invention de l'*Imprimerie* en caracteres de fonte mobiles, ne paroît devoir être conteſtée à Mayence; mais eſt-ce à cette Ville, ou à Harlem, ou à Strasbourg qu'il faut attribuer & les planches de bois, & les caracteres ſculptés en métail, s'il y en a jamais eu? C'eſt, encore une fois, ce qu'il eſt très-difficile de réſoudre.

Dans cette poſition, j'ai cru que ce que j'avois de mieux à faire, étoit de m'arrêter au dernier Ouvrage compoſé ſur cette matière; je veux dire aux *Origines Typographicæ* de M. Méerman, Sçavant ſi diſtingué par ſes lumieres & les recherches qu'il a faites ſur l'Origine de l'*Imprimerie*. Mais M. Méerman Hollandois, eſt comme de droit, favorable à Harlem, & ſon Ouvrage remplit deux Volumes qu'il s'agiſſoit d'analyſer, d'abréger & de préſenter ſous une forme analogue à la nature de mon livre: or où trouver une analyſe, un abrégé mieux fait que dans le Journal des Savans? Je me ſuis donc déterminé à donner l'extrait des Origines typographicæ préſenté par les auteurs de ce Journal, & je crois par ce moyen avoir contenté les lecteurs.

ITALIQUE DE MÊME.

L'Art Typographique, pour arriver à ſa perfection, a paſſé par trois degrés différens. Les Lettres mobiles & ſculptées en bois dans les commencemens, furent ſujettes à pluſieurs inconvéniens, auxquels on eut bien de la peine à remédier. Leur matière, trop fragile pour réſiſter à l'action de la Preſſe, étoit d'ailleurs ſuſceptible de toutes les impreſſions de l'air. Quelques caractères étoient trop déliés pour pouvoir être gravés ſéparément, il fallut en réunir pluſieurs ſur le même morceau de bois. Des Types néceſſairement inégaux, quoique ſerrés avec des vis dans des chaſſis de fer, ſe dérangeoient aiſément. On s'aviſa de les percer par le haut, & de les enfiler dans la compoſition. Mais il devoit arriver ſouvent que le fil rompît; & dailleurs pour corriger il falloit deſſerrer la forme, retirer la ligne où ſe trouvoit la faute, déſenfiler les lettres, & les renfiler, au riſque de commettre d'autres fautes, opération longue & difficile.

N° XVI.

PETIT ROMAIN SERRÉ.

LE cœur de l'homme ne veut dépendre que de lui-même; l'on ne peut le contraindre dans ſes affections. C'eſt aſſez qu'il y ait une loi qui commande d'aimer pour qu'il haiſſe. Si l'on vouloit faire d'heureux mariages, il faudroit commander aux Epoux de ſe hair à la mort, ils s'aimeroient à la fureur. La loi qui ſoumet la femme au mari, ne ſeroit-elle pas la même que celle qui aſſujettit le foible au fort : Les hommes ont toute l'autorité dans le mariage; nous l'avons déja dit; mais ils ont auſſi tout le deshonneur; voilà ce que nous n'avons pas dit. Il y a cependant des femmes qui s'élancent de la ſphére commune, & qui commandant au lieu d'obéir, deviennent par leur fermeté ce que leurs maris n'ont pas le courage d'être; elles jouiſſent des priviléges que donne la loi du plus fort. Il faut qu'un homme n'ait qu'une certaine portée d'eſprit, pour être propre au mariage; il y a tant de petiteſſe, tant de biſarrerie, tant d'ignorance, tant de baſſeſſe dans la plupart des femmes, que l'idée ſeule de reſter avec elles toute la vie, devroit en dégouter les génies ſupérieurs.

Une ſageſſe humaine avoit établi le divorce chez les Romains, afin de prévenir les inconvéniens qui naiſſent de la mauvaiſe humeur des femmes, & par là rende ce ſexe naturellement altier, plus ſouple & plus complaiſant. Je ne vois pas en quoi conſiſtoit cet avantage, puiſque les femmes avoient également la liberté de quitter un mari dont elles n'étoient point ſatisfaites. Témoin cette Dame Romaine dont parle Juvenal, qui en avoit changé huit fois en cinq ans.

PETIT ROMAIN ITALIQUE.

La loi Mahométane à établi dans le mariage deux choſes également oppoſées à ce qui fait l'eſſence du nôtre. L'une en permettant le divorce, l'autre en ordonnant la pluralité des femmes. Il faut ou que les Turcs ſoient plus moderés & plus patiens que nous, ou que leurs femmes ſoient plus dociles que les nôtres. Si nous ne pouvons vivre en union avec une ſeule femme; que ſeroit-ce ſi la multiplicité nous en étoit permiſe? Si les plus riches d'entre nous ne peuvent quelquefois fournir au luxe & à la dépenſe d'une ſeule femme; que ſeroit-ce s'ils en avoient des troupeaux? Il faudroit donc néceſſairement leur retrancher la magnificence des habits, & mille autres ſuperfluités dont elles ſont en poſſeſſion depuis ſi long-temps, que la preſcription leur en a acquis le droit inconteſtable. Un tel projet peut-il, je ne dis pas s'exécuter, mais ſeulement ſe propoſer? Il n'y a qu'à comparer la maniere dont vivent nos femmes, avec celles dont les Turcs gouvernent les leurs.

Nº XVII.

PHILOSOPHIE ROMAINE.

ON perd ſa fortune par ſes enfans, lorſque l'on ſouffre que leur ambitieuſe prodigalité diſſipe ce qu'une ſage économie avoit amaſſé ; comme Pandolphe qui vit en petit Bourgeois, pour donner le moyen à ſon fils d'entretenir un équipage, une Maitreſſe, de jouer gros jeu, & d'avoir toujours les premieres Loges à l'Opéra & à la Comédie. Enfin, une femme nous abîme & nous ruine ſans reſſource, lorſque nous fomentons ſon orgueil, en fourniſſant à ſon luxe & à ſa vanité ; comme Nicoſtrate, que l'on prend pour le Laquais de ſa femme, lorſqu'il oſe paroître avec elle ; qui n'eſt jamais vêtu que de gros drap, pour lui procurer le plaiſir innocent de porter de riches étoffes & des pierreries ; d'avoir bonne table, de jouer, d'aller aux Spectacles, & d'entretenir un Avanturier qui a meilleure mine que lui, qui eſt mieux vêtu, & dont elle fait ſon Chevalier d'honneur. Cette ſottiſe eſt ſur-tout familiere aux petits Bourgeois & aux Artiſans.

Les uns & les autres ſe ruinent, s'habillent mal, vivent de peu, pour donner à leurs femmes des robes, & des parures plus brillantes que n'en portoient les Reines au commencement du ſiécle paſſé. S'ils croyent par-là s'en faire aimer, je les avertis qu'ils ſont bien loin du compte. &c.

PHILOSOPHIE ITALIQUE.

TOut le monde convient, répondra-t-on, que l'amour débauché conduit à de grandes extrémités ; mais un amour ſage & raiſonnable, une inclination réglée n'expoſe pour l'ordinaire à aucun inconvénient. Quel eſt-il cet amour raiſonnable ? Eſt-ce celui qui ſe propoſe un but légitime ? Je n'en connois point d'autre. Quoi de plus légitime que le mariage ! Que l'on ne s'y trompe pas, combien y en a-t-il, qui, conduits par cet amour raiſonnable, ont fait autoriſer par les Loix de l'Egliſe & de l'Etat, la plus grande ſottiſe qu'ils ayent faite en leur vie ? Le mariage n'eſt la plûpart du tems, qu'un pretexte ſpécieux, un voile honnête dont on prétend couvrir ſa honte, & un déſordre, quoiqu'autoriſé par l'Egliſe & l'Etat ; mais ni l'un ni l'auttre ne garantiſſent des ſuites toujours fâcheuſes.

N° XVIII.

PHILOSOPHIE GROS ŒIL.

LA ſageſſe humaine ſembleroit demander que ceux qui ſont ſpirituels & capables, euſſent des occupations proportionnées à leurs talens, pendant que ceux qui n'ont aucune ouverture pour les grandes choſes, ſeroient employés à pourvoir à la ſubſiſtance de ceux qui les gouverneroient. Mais une ſageſſe plus étendue que la philoſophie humaine ordonne tout le contraire : elle met quelquefois l'homme d'eſprit à la cuiſine, & le cuiſinier au cabinet ; pour de bonnes raiſons ſans doute, qui ne nous ſeront connues que quand elle voudra bien nous en faire confidence.

Rien ne paroiſſoit plus petit, plus étroit, plus borné, moins capable enfin de former & d'exécuter une grande entrepriſe que le génie de Procule, avant qu'il fût en place. Rien n'eſt plus grand, plus étendu, plus propre à tracer le plan d'un projet hardi, & à l'exécuter heureuſement que ce même homme depuis ſon élévation : tout lui paroiſſoit aiſé & facile à entreprendre.

N° XIX.

PHILOSOPHIE APPROCHÉE.

QUoiqu'il y ait pluſieurs Etats bien policés, qui permettent aux hommes la multiplicité des femmes, il n'y en a jamais eu qui aient accordé aux femmes la pluralité des maris ; & l'on ne peut rien imaginer de plus impertinent, de plus inſolent que cette communauté de biens, de femmes & d'enfans que Platon avoit établie dans ſa République imaginaire. Quand tous les hommes ſeroient autant de Platons, je ne ſais ſi elle pourroit ſubſiſter. La ſource de la plûpart des diviſions qui troublent les mariages, vient de ce qu'une femme eſt impérieuſe, emportée, joueuſe, aimant la magnificence des habits, prodigue, avare, prude ou peu curieuſe de ſon honneur ; ſouvent auſſi de ce qu'un mari eſt jaloux mal à propos, yvrogne, brutal, chicaneur, &c. Si l'on examine toutes les guerres inteſtines qui diviſent les familles, on trouvera qu'elles ſont occaſionnées par l'un de ces méchans caractéres. Il eſt difficile de ne pas tomber dans l'un de ces facheux inconvéniens.

N° XX.

CICÉRO PETIT ŒIL.

LA nature fait ordinairement jouer des ressorts secrets, qui nous poussent & nous inclinent toujours vers la profession qui nous est la plus convenable; cela est vrai dans le général, le contraire arrive quelquefois dans le particulier. Geronte a deux fils. Il a souhaité que l'un fût d'Église & l'autre d'Épée; conformément aux desirs de leur pere, ils ont embrassé l'un & l'autre deux professions si contraires avec une parfaite soumission : cependant ils paroissent travestis dans leur état. Le Militaire a la douceur, la modestie & la modération de l'Ecclésiastique, & celui-ci a les manières libres, la fierté & l'audace guerriere de l'homme d'Epée; ensorte qu'ils font un contraste tout-à-fait ridicule.

Rabelais, qui est si original dans ses comparaisons, dit que la fortune est un arbre qui produit toutes sortes de lames & d'ustensiles; & que l'espace de terre qui l'environne, pousse des manches de toute façon. Lorsque les fruits de l'arbre sont en maturité, ils tombent; & il arrive assez bisarrement que la lame d'une épée rencontre le manche d'une étrille, & que celle-ci s'enfile d'elle-même dans la garde d'une épée. Ne voudroit-il pas dire par-là qu'il y en a beaucoup qui sont Palfreniers qui mériteroient d'être grands Seigneurs, & qu'il y en a plusieurs parmi ceux-ci, qui seroient plus propres à manier l'étrille que l'épée?

ITALIQUE.

Lorsque nous attendons un service important de quelqu'un, la prudence veut que nous dissimulions adroitement ses impertinences & ses brusqueries. Soyons assidus auprès de lui, & ne nous rebutons pas d'une lenteur, qu'il n'affecte quelquefois que pour nous éprouver. Cette assiduité doit être fondée sur trois raisons. La premiere, afin de mieux marquer notre zéle; l'autre, pour empêcher que nos ennemis ne profitent de notre absence; la derniére, afin d'être toujours à portée de saisir les occasions favorables qui se présentent.

N° XXI.

CICERO ROMAIN

ORDINAIRE.

GAgner la bienveillance de ceux qui peuvent être utiles, c'eſt le principal & preſque l'unique but que l'on ſe propoſe dans le Commerce du monde. Il n'y a qu'une conduite prudente, & une parfaite connoiſſance des eſprits qui puiſſent procurer cet avantage. A regarder les hommes en général, ils ſe reſſemblent à peu près; dans le particulier, il y a preſqu'autant de caractéres différens, qu'il y a d'hommes. C'eſt cette diſſonance d'humeurs & d'inclinations qu'il faut s'appliquer à connoître en eux, afin de ſçavoir par où les prendre. L'eſprit peu ſage ſe fait ſouvent des ennemis de ſes meilleurs amis; le prudent au contraire ſçait même ſe faire des amis de ſes plus grands ennemis. Tout le point conſiſte donc, ou à ſeconder la ſimpathie, ou à vaincre l'averſion qui ſe trouve, ſans que nous puiſſions dire pourquoi, entre nous & certaines perſonnes. C'eſt ce que nous devons ſur-tout obſerver à l'égard de ceux que nous voulons faire ſervir à notre avancement, tel qu'il ſoit. Chaque âge a un caractére particulier qui lui eſt propre. On remarque dans le même homme juſqu'à vingt ans, beaucoup de foibleſſe & d'indifférence; juſqu'à quarante, beaucoup de pente aux plaiſirs; juſqu'à ſoixante, un eſprit impérieux & déciſif; & depuis ſoixante, il eſt preſque toujours avare & défiant. Comme le premier âge n'a que peu ou point de part au Commerce du monde, nous n'en dirons rien qu'au commencement.



N° XXII.

CICERO ŒIL MOYEN.

UN des plus grands avantages que l'on puiſſe retirer de l'adverſité, c'eſt qu'elle nous fait connoître que nous ne ſommes rien; & que nous avions grand tort de croire que ceux en qui nous mettions notre confiance, fuſſent quelque choſe. Comme l'intérêt eſt le motif ordinaire qui fait agir les hommes, ils ſe montrent auſſi froids, lorſque la fortune tourne le dos, qu'ils ſe montrent ardens, lorſqu'elle rit. Tels ont été, tels ſeront toujours les hommes. Brutus appelle aujourd'hui Céſar ſon pere, & demain il ſe met à la tête de ſoixante Meurtriers pour le poignarder. L'Homme ne fut jamais juſte; ou il blame avec excès, ou il loue ſans raiſon; il éleve juſqu'au Ciel des ſujets indignes, & foule aux pieds ceux qui ont le plus de mérite; par la même raiſon, que la fortune favoriſe les indignes, & qu'elle opprime les vertueux. C'eſt nous tromper nous-mêmes groſſierement, que de nous imaginer que ceux qui rient avec nous dans la proſpérité, voudront bien pleurer avec nous dans l'adverſité. Ils ſe recherchoient en nous; nous leur étions utiles; nous ſommes tombés, loin d'en témoigner leur douleur, ils ne ſongent qu'à plaire à ceux qui nous ont ſupplantés, & qui ſe ſont élevés ſur nos ruines. Tous les fronts ſe rident à l'aſpect d'un homme qui vient d'être renverſé; on déſavoue tout le bien que l'on en avoit dit, & l'on ſe fait une mauvaiſe honte de ne pas ſe joindre à ceux qui l'oppriment. Tandis qu'Epicatme a été le diſtributeur des graces & le canal par où elles paſſoient, on a pu le conſidérer comme une eſpece de Divinité dont l'Autel étoit ſans ceſſe environné d'une foule d'adorateurs, qui, l'encenſoir à la main, lui offroient les parfums les plus exquis.



Nº XXIII

AUTRE CICERO ŒIL MOYEN.

LE Pauvre en matiere d'offenſe ne fait ſouvent qu'un atôme d'une montagne ; le Riche au contraire fait preſque toujours une montagne d'un atôme. Le Pauvre, après avoir reçu une offenſe, diſſimule, & remercie même quelquefois : le Riche après une ample réparation n'eſt pas encore appaiſé ; il meſure le devoir du Pauvre à l'idée que lui en forme ſon orgueil ; & comme cet orgueil eſt immenſe , il n'eſt pas étonnant qu'il puniſſe de la maniere plus injuſte des fautes qui ne mériteroient pas l'attention d'un eſprit ſenſé. Les Valets, les Paraſites, les Sicophantes, les Flatteurs, les Flagorneurs qui obſedent les Puiſſans, ne contribuent pas peu à les rendre impatiens & prompts à s'enflâmer ; leur lâcheté va juſqu'à applaudir à leur inhumanité. C'eſt la juſtice & l'équité même, ſelon eux, qui engagent à ſacrifier les foibles à leur aveugle reſſentiment. Les Lions , les Ours, les Mâtins , ſont autant de petits Saints, dit *La Fontaine*, mais l'Ane, le malheureux Ane eſt criminel & puniſſable, parce qu'il eſt le plus foible.

Calliſtene n'a rien ; mais il jouit en repos de ce *Rien*. Il eſt mal habillé , mais il ne craint pas que des Rodeurs de nuit l'aſſomment pour lui arracher ſa fortune ; il eſt mal logé, mais il n'appréhende point que les voleurs cherchent à s'introduire chez lui ; il a pourtant une porte & un volet ; mais c'eſt pour ſe garantir du froid & du chaud. Il mange dans de la vaiſſelle de terre, mais il n'a point peur que la fraude y ait caché le poiſon ſous l'appas. Il couche durement, mais tranquillement, il ne craint pas qu'on l'égorge pendant ſon ſommeil, il pourroit dormir dans la rue. Il a peu d'amis, il a encore moins d'ennemis.

Il y a certains Peuples qui ſe haiſſent mortellement, & qui, ſans aucune communication, négocient de la meilleure Loi du monde. L'un de ces Peuples charge ſon vaiſſeau &c.

Nº XXIV.

CICERO GROS ŒIL.

CESAR, après avoir donné les ordres néceſſaires à la conſervation des poſtes les plus importans d'Italie, alla à Rome, que ſes ennemis lui avoient abandonnée, & où il n'étoit reſté qu'un peuple ſans défenſe & tout effrayé. Céſar n'eut donc, entrant dans cette Ville, qu'à travailler à en diſſiper la conſternation; ce qu'il fit par un procédé doux & careſſant, propre à relever les courages abattus, & par des eſpérances qu'il donna de rétablir toutes choſes dans un meilleur état qu'on ne les avoit vues depuis long-temps; il mit chacun dans la joie, juſqu'à ſes propres ennemis.

Parmi beaucoup de marques éclatantes qu'il donna pour lors de ſa modération, il fut forcé à une action de violence. Ce fut le Tribun Metellus qui l'y obligea, par le refus qu'il lui fit d'ouvrir la chambre du tréſor, alléguant pour raiſon les ſermens faits par les anciens Romains, de n'employer l'argent qui ſeroit mis dans cette chambre, qu'aux guerres contre les Gaulois. Céſar, ſans s'arrêter à ce ſcrupule, fit briſer les portes, & répondit au Tribun, « Que ſes victoires avoient mis les Gaulois » dans un état à ne jamais donner d'alarme à Rome ».

ITALIQUE.

Curion reprenant le chemin de ſon gouvernement, voulut faire deſcente ſur la rade, où étoient les tombeaux des Scipions, pere & oncle d'Annibal. Les Africains qui ſe douterent qu'entêté du petit avantage qu'il venoit de remporter ſur eux, il pourroit bien être tenté de cette vaine curioſité de voir ces monumens, ne firent rien pour l'en détourner. Il prit donc terre en ce lieu, où après quelque ſéjour, ſon armée fut ſaiſie d'une étrange maladie.

Nº XXV.

CICERO APPROCHÉ,

LE méchant Juge affecte de ſe montrer ſévère à l'excès, afin d'imprimer par-là plus de terreur, & d'amener plus aiſément à la compoſition, qui eſt le but de ſa rigueur politique, ceux qu'il refuſe d'écouter. La ſévérité outrée dans le Magiſtrat, marque qu'il eſt ſuſceptible de corruption, parce que toute rigueur exceſſive tient de la cruauté, vient de foibleſſe & de lâcheté, & que tout lâche ſe laiſſe facilement corrompre. L'homme de Cour eſt civil, honnête, doux, affable, inſinuant, poli, avide de gloire, d'honneur, ſpirituel, ſubtil, adroit, & quelquefois ruſé & fourbe. Il affecte ordinairement un extérieur propre & magnifique, parce qu'il ſçait que les dehors impoſent beaucoup dans un pays où le plus ſouvent l'on ne s'attache qu'à l'écorce. Il peut être intérieurement avare; il diſſimule adroitement les injures, & fait taire ſon reſſentiment quand il ne peut ſe venger à coup ſûr. Argante, né généreux & bienfaiſant, eſt devenu dur & avare par contagion depuis qu'il a été initié aux myſteres de la finance. On prend le génie de ceux avec qui l'on a habitude de vivre. Le Financier eſt pour l'ordinaire un homme impitoyable, inſenſible au mérite, ingénieux à tirer parti de tout. L'argent eſt comme la force mouvante & l'ame qui le fait agir; bas & rampant dans l'adverſité, d'une fierté inſupportable dans l'opulence. Il peut avoir de la bonne foi, quand elle ne porte point de préjudice à ſes intérêts. Un bon Négociant doit être ſans fierté, d'un abord facile, plein de bonne foi, de patience & de modération; bon, économe, d'un cœur ouvert, & moins ambitieux qu'intéreſſé.



N° XXVI.

CICERO ROMAIN GOUT D'HOLLANDE.

LA haine des perſonnes en faveur a de dangereuſes ſuites ; leur vengeance eſt terrible, & leur rupture ſans réconciliation. Ils ſe fient encore moins à ceux qu'ils ont offenſés, qu'à ceux dont ils ont reçu quelque injure. Si ces perſonnes en viennent à quelque ſorte de raccommodement, ce n'eſt que pour tendre un piege adroit à leur ennemi crédule, & pour trouver plus aiſément l'occaſion de le ſupplanter ; & c'eſt en quoi conſiſte une partie de cette vertu ſinguliere que l'on appelle la politique. Les emplois donnent encore des caracteres particuliers à ceux qui en ſont revêtus. Autre eſt, par exemple, le caractere d'un Eccléſiaſtique vertueux, & celui d'un vicieux. L'homme d'Egliſe vertueux eſt modeſte, humble, charitable, doux, humain ; le vicieux eſt ordinairement hypocrite, & qui dit hypocrite, dit le plus méchant & le plus dangereux de tous les hommes. Clitandre, ou l'homme d'épée, ſe conduit par des principes d'honneur ; il eſt ouvert, franc, libéral, fidele, amateur de la gloire, ennemi de toutes baſſeſſes, prompt à s'enflammer, facile à ſe réconcilier, ami généreux, ennemi ſans fourberie. Thraſon, au contraire, qui dans cette profeſſion prend la route du vice, eſt envieux, brutal, vain, fourbe, querelleur, impitoyable ; avec cela, timide, lâche avec ceux qui ont de la bravoure & de l'honneur. Ariſte dans la Magiſtrature eſt donc ſans foibleſſe, pitoyable ſans lâcheté, déſintéreſſé, droit, inébranlable dans ſon devoir, impénétrable aux atteintes de l'or, inſenſible à l'amorce des plaiſirs, plein de bonne foi, de candeur, de probité, effectif dans ſes paroles, toujours en garde contre la prévention qui eſt le poiſon du jugement, écoutant avec une égale patience.

Monſieur, le commencement de votre derniere Lettre m'a extrêmement affligé ; mais le milieu & la fin m'ont fait paſſer de la triſteſſe à une joie qui m'a penſé faire mourir.

Nº XXVII.

SAINT AGUSTIN PETIT ŒIL.

LES traverſes nous rendent plus tempérés, plus prudens, plus aviſés, plus dociles, plus humains, plus compatiſſans aux peines des autres hommes.

Quelle différence doit-on mettre entre un vieux Soldat qui s'eſt mille fois couvert de pouſſiere, de ſang, de feu, & un Soldat de milice qui quitte ſon village en pleurant?... La même qui ſe trouve entre la capacité d'un Pilote, qui a été battu de grandes tempêtes, & un autre Pilote qui a toujours eu le vent en poupe.

La Providence n'a pas voulu que la proſpérité accompagnât toujours la vertu; mais elle l'a expoſée au contraire à mille dangers; parce qu'autrement on ne l'eût pas aimée pour elle-même, mais pour l'utilité que l'on en auroit retirée. Ce n'eſt pas que tous ceux qui ſouffrent ayent de la vertu, & que tous ceux que l'on voit dans la proſpérité n'en ayent point. Le vertueux & le vicieux peuvent être également dans la peine; avec cette différence, que celui-ci ſe l'attire preſque toujours, au lieu que l'envie la ſuſcite à l'autre.

ITALIQUE.

Quoique la Fortune ne ſoit pas la compagne inſéparable de la vertu, elle n'eſt cependant pas incompatible avec elle; au contraire, comme dit le Prince des Poëtes François: Je ſçais quel eſt le prix d'une honnête abondance que ſuit la joie & l'innocence; & qu'un Philoſophe étayé d'un peu de richeſſe & d'aiſance dans le chemin deſapience, marche plus ferme demoitié.

Nº XXVIII.

SAINT AUGUSTIN ROMAIN.

LA CIRCONSPECTION dans les paroles, eſt extrêmement néceſſaire, en ce qui regarde ceux que l'autorité éleve au-deſſus de nous. C'eſt dans l'Épée principalement que l'on doit obſerver préciſément & à la lettre, la regle monacale : *Semper benedicere de Domino noſtro.* Car il ne faut qu'un mot échappé indiſcrétement, pour renverſer la fortune la mieux diſpoſée. Nous n'avons que trop d'exemples de la vérité de cette maxime. Un homme d'Épée ne doit point négliger les exercices propres à lui rendre le corps agile, ſouple, adroit, comme la Salle & le Manege. Ces exercices ſont le noviciat du Militaire. Il doit après cela s'appliquer à acquérir la connoiſſance de quatre choſes préliminaires, qui dans la ſuite aideront beaucoup à ſon avancement; la Géographie, l'Hiſtoire, les Mathématiques dont les Fortifications ſont la partie principale, & les Langues voiſines, ſur-tout l'Allemagne. La Géographie eſt la bouſſole de l'Hiſtoire, & l'on ne ſçauroit prendre aucun goût à l'une, ſi l'on n'a aucune connoiſſance de l'autre. La meilleure méthode pour bien apprendre la Géographie eſt de commencer par l'Hydrographie.

Il eſt certain que dans l'Hiſtoire, un homme d'Epée peut prendre les ſentimens propres à ſoutenir ſon caractère avec honneur. Il y trouvera des modèles par les grands hommes, dont elle a immortaliſé le nom & les actions. C'eſt là que nourriſſant ſon &c

N° XXIX.

SAINT-AUGUSTIN ŒIL MOYEN.

MARCUS Curius Dentatus, après plusieurs Victoires qu'il avoit remportées, dit dans une harangue qu'il prononça publiquement : J'ai tant conquis de pays, qu'ils devroient être autant de déserts, si je n'avois pas assez vaincu d'hommes pour les peupler. J'ai tant pris d'hommes, qu'ils seroient tous contraints de mourir de faim, si je n'avois pas assez gagné de terres pour les nourrir.

Un Capitaine Espagnol s'étant mis en campagne, & voyant que ses Soldats étoient intimidés par le grand nombre de leurs ennemis, il leur dit pour les rassurer : courage, mes amis, n'ayez point de peur, car si le ciel tomboit, je me fais fort de le soutenir de mon bras. Un autre avoit coutume de dire, quand il se voyoit dans un miroir étant armé : qu'il avoit peur de lui-même.

ITALIQUE.

Les hommes ont moins d'amitié que d'amour pour les femmes : ils recherchent leur contentement avec elles, après quoi ils reviennent avec leurs amis, n'ayant pas trouvé dans celles-ci toute la solidité qu'ils rencontrent dans ceux-là, conduite que les femmes ne pourroient tenir avec le même fondement : elles se trouvent toujours mieux au contraire avec les hommes, tant pour l'agréable que pour l'utile.

N° XXX.

S. AUGUSTIN PORTANT SON BLANC.

TOut vrai philoſophe eſt convaincu qu'il n'arrive rien que par les décrets de la Providence qui, par les voies que bon lui ſemble, conduit les hommes au but qu'elle s'eſt propoſée. Or qu'y a-t-il de plus raiſonnable & de plus conforme à la ſageſſe, que de ſouffrir de bon gré ce qu'on ne peut éviter de ſouffrir ? Si l'on gagnoit du moins quelque choſe à ſe plaindre, à murmurer, à s'emporter, il y auroit de l'excuſe; mais par-là l'on ne fait ſouvent que hâter ſa ruine. Il ne faut cependant pas que cette patience empêche un homme de chercher les moyens de ſe délivrer du malheur qui l'accable; n'en déplaiſe au plus ſage des anciens philoſophes, qui refuſa de ſe ſauver de la priſon où ſes ennemis l'avoient fait renfermer ; ce n'eſt point agir en homme ſenſé que de vouloir périr quand on peut ſe ſauver.

ITALIQUE.

Lorſque les honneurs, les dignités, les richeſſes, les plaiſirs ſont évanouis, ils ſont à l'égard de celui qui les poſſédoit, comme s'ils n'euſſent jamais exiſté pour lui ; ainſi celui qui meurt pauvre, a fait un ſonge fâcheux ; celui qui meurt dans l'opulence, en a fait un beau ; ils ſont alors auſſi avancés l'un que l'autre.

Nº XXXI.

S. AUGUSTIN GROS ŒIL.

UN homme ſage ne doit s'appuyer que ſur ſoi-même; c'eſt-à-dire ſur ſa propre vertu ; ſans jamais faire aucun fond ſur des amis ou infideles, ou qui peuvent le devenir. Celui qui n'agit qu'avec de droites intentions, ne craint ni les menées des envieux, ni la fraude de ſes faux amis. Si les méchans l'opriment, & qu'ils ſoient ou trop puiſſans, ou en trop grand nombre, pour qu'il puiſſe parer leurs coups, il s'enveloppe dans ſa propre innocence, & périt généreuſement.

L'on ne peut donc connoître un homme; il ne peut ſe connoître lui-même, qu'il n'ait été éprouvé par l'adverſité. Quelque beau que paroiſſe un vaſe à l'extérieur, quelqu'entier qu'il ſe montre à notre vue, l'on ne peut quelquefois ſavoir s'il eſt félé qu'en le frappant : de même l'on ne peut être convaincu de la baſſeſſe d'ame ou de la force d'eſprit d'un homme que par la maniere dont il ſupporte les adverſités.

ITALIQUE.

Ceux qui ne ſont point dans l'affliction, doivent agir comme s'ils l'attendoient. La fortune ſe plaît à tromper ceux qui ont trop de confiance. Un de ſes plaiſirs eſt de les ſurprendre quand ils dorment, & de les voir étonnés à leur réveil d'avoir été ſi long-tems abuſés par un menſonge habillé de toutes les couleurs de la vérité.

Nº XXXII.

GROS TEXTE ROMAIN.

COmme donc la fortune ſe plaît à tromper, trompons-la elle-même, en ne faiſant aucun fond ſur ſes careſſes. La fortune eſt une femme coquette & perfide, qui ſe fait un plaiſir cruel de trahir ceux qui croient avoir fixé ſon inconſtance; c'eſt une beauté altiere, inſolente & capricieuſe, qui mépriſe ceux qui l'idolâtrent par de lâches ſoumiſſions, qui obéit avec une crainte ſervile avec ceux qui la traitent avec hauteur. Il y a fort peu d'hommes qui ne reſſentent quelqu'affliction, ou qui puiſſent s'en dire exempts, au moins pour l'avenir. L'on remarque certains perſonnages, qui ſemblent n'être expoſés aux attaques, que pour acquérir une nouvelle gloire par les avantages qu'ils en reçoivent; & d'autres que toute leur induſtrie, &c.

ITALIQUE.

Un jeune homme qui entre dans les Troupes, & qui voudra s'avancer, ne fera pas un pas ſans ouvrir les yeux pour s'inſtruire. Il étudiera ſoigneuſement, non pas pour les critiquer, comme il eſt aſſez ordinaire, mais pour en faire ſon profit, les démarches des Chefs; il en pénétrera, s'il ſe peut, les raiſons; il réfléchira ſur les avantages & les inconvéniens qui en arrivent.

Nº XXXIII.

GROS ROMAIN

PETIT ŒIL.

LA haine des perſonnes en faveur, a de dangereuſes ſuites : leur vengeance eſt terrible, & leur rupture ſans réconciliation. Ils ſe fient encore moins à ceux qu'ils ont offenſés, qu'à ceux dont ils ont reçu quelque injure. Si ces perſonnes en viennent à quelque ſorte de racommodement, ce n'eſt que pour tendre un piége adroit à leur ennemi crédule, & pour trouver plus aiſément l'occaſion de le ſupplanter : & c'eſt en quoi conſiſte une partie de cette vertu ſinguliere que l'on appelle la politique. Les emplois donnent encore des caracteres particuliers à ceux qui en ſont revêtus. Autre eſt, par exemple, le caractere d'un Eccléſiaſtique vertueux, & celui d'un vicieux.

ABCDEFGHIJKLMNOPQR
STUVXYZÆÇÉÈÊWŒ.



Nº XXXIV.

GROS ROMAIN

ORDINAIRE.

L'Affabilité qui conſtitue l'eſſence de la civilité, eſt un accueil humain, avec lequel nous recevons avec prudence & diſtinction ceux qui nous abordent : il n'y a point d'hommes plus ridicules & plus impertinens que ceux qui proſtituent leurs civilités au premier faquin qui ſe préſente. Philinte rencontre un Domeſtique dans l'anti-chambre, il l'accable de tant de complimens & d'honnétetés, que ce qu'il dit enſuite au Maître, n'eſt preſque qu'une répétition de ce qu'il a dit au Valet. Il parle à la Bourgeoiſe comme à la Dame de qualité, & diſtile ſon eau-roſe à tout venant.... Dans toutes les vertus, les extrémités ſont vicieuſes : du manque d'affabilité, naît une ruſticité farouche : de ſon excès, une profuſion inconſidérée de pluſieurs ſoumiſſions. &c.

ABCDEFGHIJKLMNOPQRS
TUVXYZÉÈÊÇÆŒW.

GROS ROMAIN MOYEN.

LA mauvaiſe fortune fait connoître la rareté des amis. Un homme en faveur, qui croyoit compter au beſoin ſur un peuple d'amis, pria ſon Maître de faire ſemblant de le diſgracier pour un peu de tems, afin qu'il pût s'aſſurer ſi trop de confiance ne l'abuſoit point. Qu'arriva-t'il? Ceux qu'il croyoit ſes meilleurs amis ſe montrerent ſes plus ardens perſécuteurs; & ceux dont il s'imaginoit devoir être opprimé, parurent au contraire ſes meilleurs amis. Ce qui prouve que l'on ne doit pas trop ſe fier à ceux qui paroiſſent nous aimer, ni trop s'élever contre ceux qui ſemblent nous haïr. La bonne fortune fait les flatteurs, l'adverſité les découvre. Il n'y a rien qui puiſſe nous mieux réconcilier avec de certaines gens, qui ne nous évitent quand nous ſommes en place, que parce qu'ils s'imaginent que nous les dédaignons, qu'un peu d'adverſité. Un homme en place ne doit compter pour amis, que ceux qui, &c.

A B C D E F G H I J K L M O O P Q
R S T V U X Y Z Æ Œ Ç É È Ê W

AUTRE GROS ROMAIN.

UNe des parties principales de l'affabilité, eſt d'écouter avec bonté ceux qui ont beſoin de nous, & de leur répondre avec douceur. Comme l'harmonie réſulte de l'union judicieuſe du ton grave & du ton aigu, de même il faut dans l'accueil un mélange diſcret de douceur & de fierté pour ne point choquer nos égaux, & ne pas nous avilir auprès de nos inférieurs. Le compliment fait partie de l'affabilité. Dans la bouche d'un fourbe, le compliment eſt un piege couvert de fleurs, tendu aux perſonnes crédules, ou qui s'aiment trop. Dans la bouche d'un homme ſincere, c'eſt une expreſſion ſuccinte de l'eſtime & de l'affabilité. &c.

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R
S T U V X Y Z É È Ê Ç Æ Œ W.

Du manque d'affabilité, naît une ruſticité farouche : de ſon excès, une profuſion inconſidérée de pluſieurs ſoumiſſions mal placées, ſouvent importunes, toujours baſſes &c

N° XXXVII.

GROS ROMAIN GROS ŒIL.

LEs grandes qualités de Dorante n'étoient connues que de peu de perſonnes, encore y remarquoit-on une certaine ambiguité, qui donnoit de l'incertitude même aux connoiſſeurs ; de ſorte qu'ils n'auroient oſé décider ſi Dorante étoit moins vicieux que vertueux, & s'il n'avoit pas plutôt les apparences de la vertu que la vertu même : c'étoit, ſelon eux, un homme problématique. L'adverſité a decidé : elle a déchiré le voile qui enveloppoit ſes vertus ; elle a diſſipé le faux jour qui les obſcurciſſoit ; & en les expoſant aux yeux de tout le monde, elle a fait voir, dans la perſonne de Dorante, un homme plus élevé dans l'abbaiſſement, qu'il ne l'avoit été dans l'élévation même. Dorante étoit comme un diamant brute, qui ne peut recevoir ſon éclat qu'en paſſant par les mains de l'Ouvrier. Les traverſes nous rendent plus tempérés, plus prudens, plus aviſés, plus dociles, plus humains, plus compatiſſans aux peines des autres.

Nº XXXVIII.

GROS ROMAIN APPROCHÉ.

QUelle plus grande injuſtice ! quelle plus grande cruauté, que de traiter une fille comme une criminelle, en ne lui laiſſant pas au moins le choix de ſon ſupplice ! C'eſt ce qui arrive cependant tous les jours. Deux hommes également mauvais recherchoient Emilie. L'un lui étoit odieux : l'autre lui plaiſoit. Elle a été livrée à celui qu'elle haiſſoit, elle a langui quelque tems avec lui, & eſt morte enfin. Elle n'eût pas eu ſans doute un meilleur ſort avec celui qu'elle aimoit ; mais elle auroit eu du moins la conſolation de mourir à ſon goût. Elle ne l'aime pas, diſent les parens en parlant d'une fille qu'ils marient contre ſon gré, mais elle l'aimera. Quelle téméraire préſomption ! comme ſi l'on ne voyoit pas tous les jours ceux qui s'aiment en s'épouſant, ſe hair, &c.



Nº XXXIX.

GROS ROMAIN
portant ſon blanc.

L'Abſence, l'éloignement, les voyages ſont des remedes preſqu'infaillibles. Comment s'abſenter, comment s'éloigner, dira-t-on, comment ſe ſéparer d'un objet qui charme ? ſi vous pouvez gagner huit jours, vous pouſſerez bien juſqu'à quinze, avec un peu d'effort; & de quinze jours, en redoublant l'effort, on peut bien aller juſqu'à un mois. celui qui peut ſupporter volontairement l'abſence de ſa Maîtreſſe pendant un mois, peut certainement gagner ſur lui de ne la plus revoir; ſur-tout s'il en a de juſtes ſujets de mécontentement.

L'Amour eſt un enfant extrêmement délicat, à qui il faut peu de nourriture; il ne ſe repaît la plupart du tems que d'eſpérance, de vent & de chimeres. Un aliment ſolide & réel l'étouffe & le tue entierement.

GROS ROMAIN
portant ſon blanc, dernier gravé.

LA ſentence étoit prononcée contre les coupables, il n'y manquoit plus que l'exécution : mais avant que d'en venir là, Dieu voulut les couvrir tous deux plus décemment qu'ils n'avoient eu le loiſir de le faire eux-mêmes : il leur fit donc des tuniques de peaux, apparemment de quelques Animaux qu'il avoit ordonné à Adam de tuer, & les en revêtit, comme pour les faire ſouvenir, à la vue de ces dépouilles d'animaux morts, qu'ils portoient ſur leur corps, qu'ils n'avoient de ce côté-là qu'un ſort pareil à attendre.

Dieu dit alors : Le voilà cet Adam, qui a prétendu devenir ſemblable à nous : le voilà qui connoît maintenant le bien & le mal : il ne lui reſte plus que d'aſpirer au don de l'immortalité.

N° XL.

GROS ROMAIN ITALIQUE.

LEs ſciences, comme les armes, ont leurs héros & leurs fanfarons. La docilité, la prudence, la modération, caractériſent le vrai mérite, quelque part où il ſe trouve.

Il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, de donner une exacte définition de tous les caracteres; la nature en ayant imprimé un particulier à chaque homme, qui ſe retrouve rarement dans un autre; on n'en peut donc avoir que des notions générales, qui ſuffiſent à la vérité pour le Commerce du monde. Le point eſſentiel eſt de connoître la vertu ou le vice dominant de chacun de ceux que l'on pratique.

La décence & l'affabilité ſont les premieres qualités prévenantes que doit avoir celui qui entre dans le Commerce du monde; c'eſt ce qui ſaute d'abord aux yeux; le bon ou le mauvais ſuccès d'une démarche, ne dépend pour l'odinaire que de ce point ſeul.

ABCDEFGHIJ KLMNOPQRS

PETIT PARANGON ROMAIN.

LES emplois donnent des caracteres particuliers à ceux qui en sont revêtus. Autre est, par exemple, le caractere d'un Ecclésiastique vertueux, & celui d'un vicieux. L'homme d'Eglise vertueux est modeste, humble, charitable, doux, humain : le vicieux est ordinairement hipocrite; & qui dit hipocrite dit le plus méchant & le plus dangéreux de tous les hommes. L'homme d'épée, se conduit par des principes d'honneurs : il est ouvert, franc, libéral, fidéle, amateur de la gloire, ennemi de toute bassesse, prompt à s'enflâmer, facile à se réconcilier, ami généreux, ennemi sans fourberie. Celui au contraire qui dans cette profession prend la route du vice, est envieux, brutal, vain, fourbe, querelleur, impitoyable; avec cela timide, &c.



N°. XLI.

PETIT PARANGON ROMAIN.

UN jeune homme infatué d'amour, s'imagine que ſon bonheur futur dépend de la poſſeſſion d'une Demoiſelle d'une certaine taille, & avec des traits arrangés d'une certaine maniere. Quand il a le malheur de ne pas trouver cette figure, dans la proximité, auſſi charmante qu'il ſe l'étoit dépeinte dans l'éloignement, quel chagrin pour lui de ſe trouver lié à une femme qui ne peut lui procurer de ſatisfaction! L'on ſait ce qu'il arrive alors. Lits & tables à part. Séparation de corps & de biens. Procès honteux.



Nº XLII.

PETIT PARANGON GROS ŒIL.

LA mauvaiſe fortune fait connoître la rareté des amis. Un homme en faveur, qui croyoit pouvoir compter au beſoin ſur un peuple d'amis, pria ſon maître de faire ſemblant de le diſgracier pour un peu de tems, afin qu'il pût s'aſſurer ſi trop de confiance ne l'abuſeroit point. Qu'arriva-t-il? Ceux qu'il croyoit ſes meilleurs amis ſe montrerent ſes plus ardens perſécuteurs; & ceux dont il s'imaginoit devoir être opprimé, parurent au contraire ſes meilleurs amis. Ce qui prouve que l'on ne doit pas trop ſe fier à ceux qui paroiſſent nous aimer, ni trop s'élever contre ceux qui ſemblent nous haïr. La bonne fortune fait les flateurs; l'adverſité les découvre.



Nº XLIII.

PETIT PARANGON ITALIQUE.

ORonte, vieux, caſſé, valétudinaire, infirme, s'ennuie de ſe voir toujours ſeul, à la merci de deux enfans déja grands qui le tourmentent; d'une ſervante, & d'un valet; il trouve toujours quelque choſe d'égaré, de perdu. Cela mérite attention. Pour remédier à de ſi fâcheux inconvéniens, Oronte a pris le parti de ſe remarier; & à qui? à Célamiſe, femme adroite, & entendue.... Bon, Oronte va faire juſtement comme le Jardinier de la Fontaine, qui fit entrer une meute de chiens dans ſes vergers pour détruire un malheureux lapin, qui auroit moins fait de dégât en dix ans, que les chiens n'en firent en un jour.



Nº XLIV.

GROS PARANGON ROMAIN.

SI avec les qualités du tempérammment nous y joignons les différences que l'âge y apporte, nous y trouverons en partie le caractere de l'homme. Comme l'état influe aussi beaucoup sur le cœur, il faut encore examiner quel il est. Le Noble, par exemple, est ordinairement généreux, ambitieux, & naît avec une certaine fierté qui lui fait dédaigner non-seulement ce qu'on appelle roture, mais encore une noblesse qui aura moins d'ancienneté ou de titres que la sienne.

GROS PARANGON GR. ŒIL.

L'Oisiveté est la mere de l'Amour. Il faut étouffer la mere, si l'on ne veut pas que son fruit vienne en maturité. Pour cela il faudroit donner à son esprit quelques occupations sérieuses & réglées qui l'employassent utilement. L'esprit est un feu qui veut toujours être en action. Si vous ne prenez soin de lui donner des occupations qui tendent à la vertu, il en cherchera qui le conduisent au vice. Appliquons-nous à la lecture de certains Ouvrages, qui, en nous amusant agréablement, puissent nous inspirer l'amour de la vertu.

GROS PARANGON ITALIQUE.

LA richesse du Marchand est celle de la Monarchie; plus le Commerce fleurit dans un Etat, & plus ce même Etat est riche, puissant & invincible. Le Roi de Perse a érigé une Charge sous le titre de Directeur Général du Commerce, avec la qualité de Conseiller d'Etat, ayant séance dans le Conseil, & que l'on peut appeller le Ministre du Négoce. On choisit, pour remplir cette place, un homme qui, après avoir passé par tous les degrés & honneurs que peut donner le Commerce, s'est acquis des lumiéres & une

Nº. XLVII.

PALESTINE.

Clitandre ou l'homme d'épée, ſe conduit par des principes d'honneur ; il eſt ouvert, franc, libéral, fidelle, amateur de la gloire, ennemi de toutes baſſeſſe, promptà s'enflâmer, facile à ſe réconcilier, ami généreux. Traſon au còntraire qui, dans cette profeſſion, prend la route du vice, eſt envieux, &c. *mm*



Nº. XLVIII.

PETIT CANON.

Ariſte, dans laMagiſtra-
ture, eſt doux ſans foibleſ-
ſe, pitoyable ſans lâche-
té, déſintéreſſé, droit, iné-
branlable dans ſon devoir,
impénétrable aux attein-
tes de l'or, inſenſible à l'a-
morce des plaiſir, plein de
bonne foi, de candeur de
probité; effectif, dans ſes
paroles, toujours en garde
contre la prévention. *mſm*

N°. XLIX.

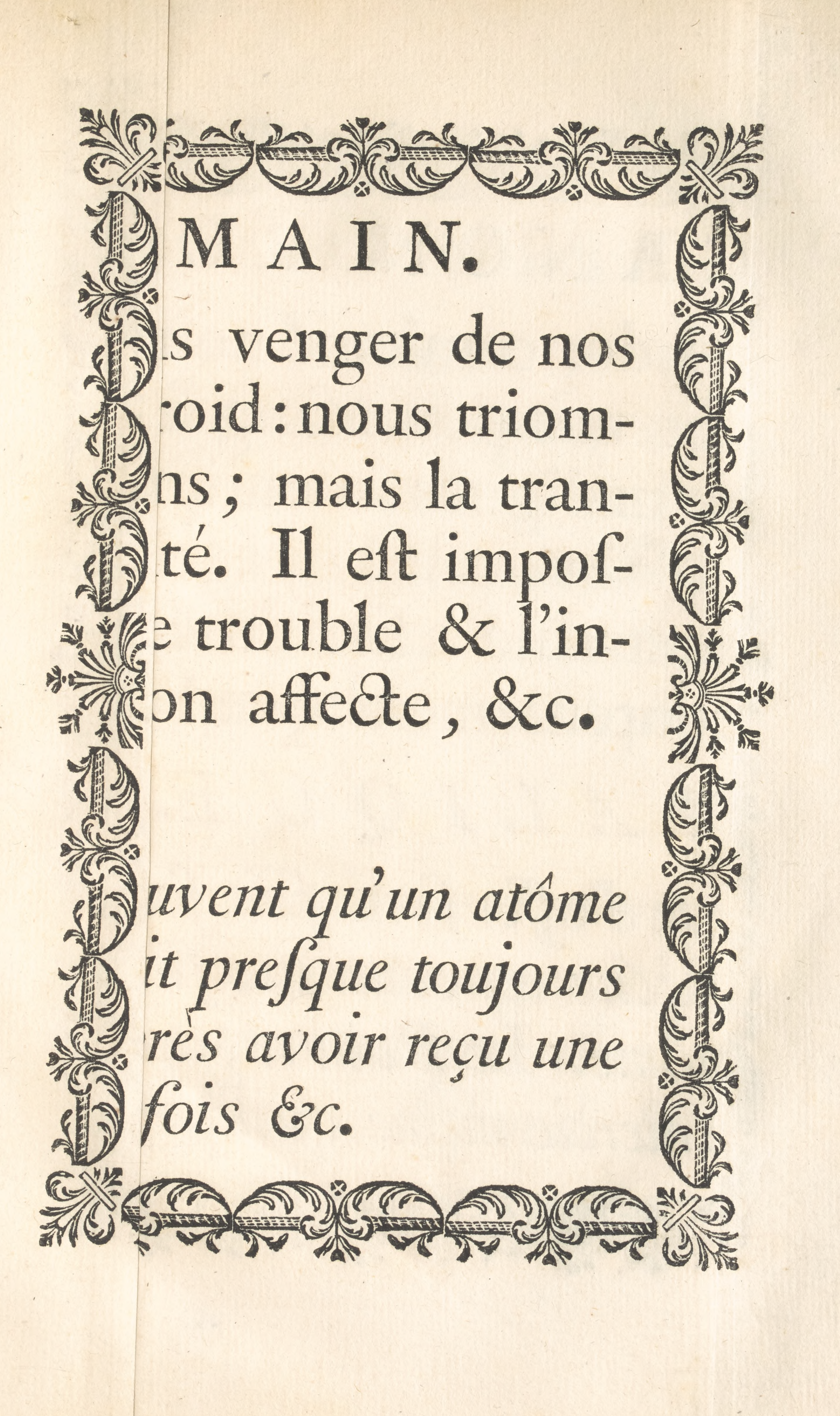
TRISMÉGISTE
ROMAIN.

CE fut la ſuite des grandes choſes achevées par Marius & Sylla. Le ſort des Provinces domptées paſſa dans leur Capitale elle fut contrainte d'obéir aux Vainqueurs du Septentrion & l'Orient. Cette néceſſité de ſervir s'établit avec d'autant plus de force par les heureux ſuccès des &c.

TRISMÉGISTE

ITALIQUE.

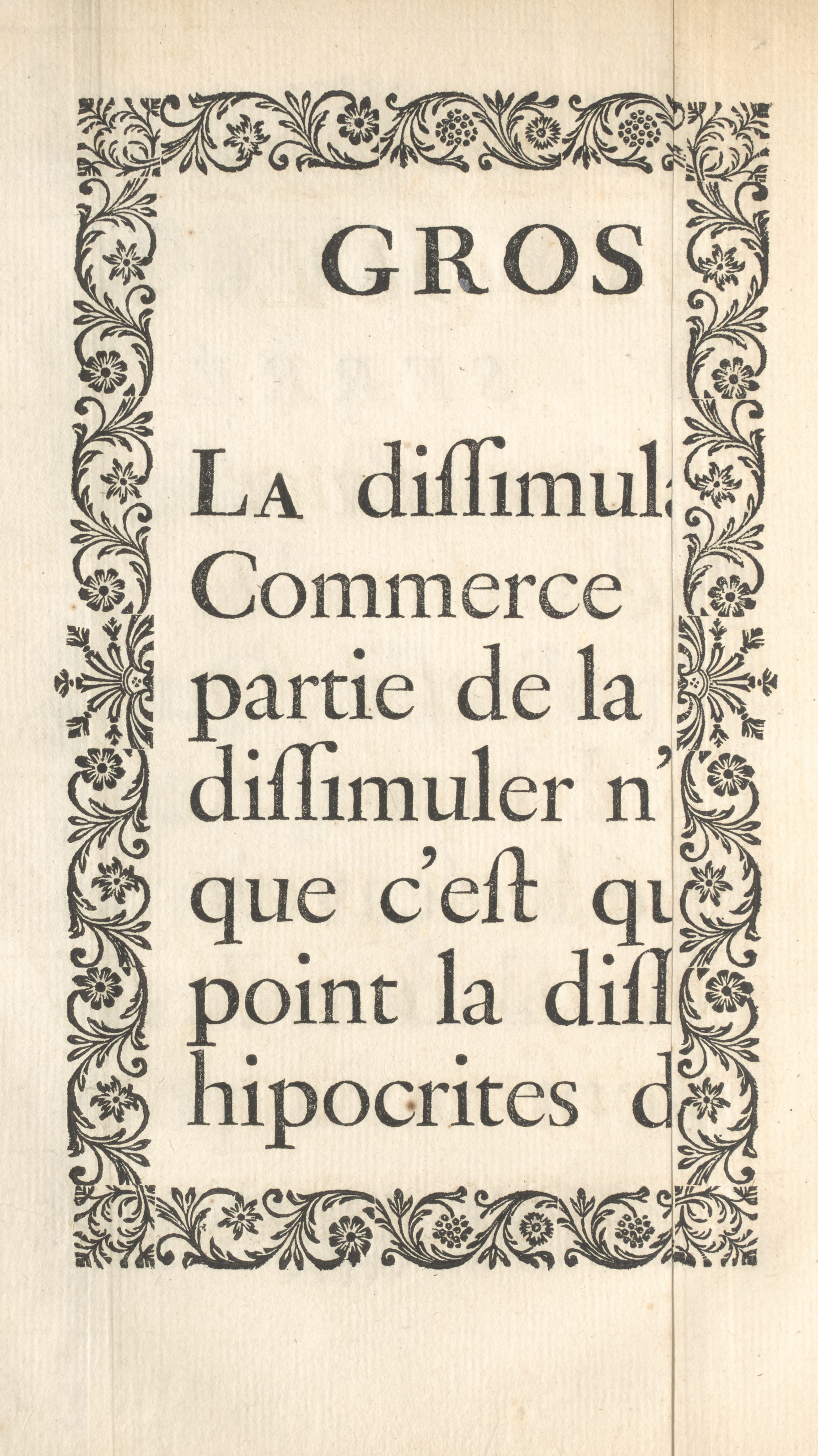
LES liaiſons que ces deux grands Romains prirent entre-eux, augmenterent encore leur autorité, & leur différend même ſervant de prétexte à leur ambition, ne fut pas moins utile à cette ambition que la puiſſance. Mais parce qu'il faut que ce ſoit le genie des hommes qui faſſe &c.



MAIN.

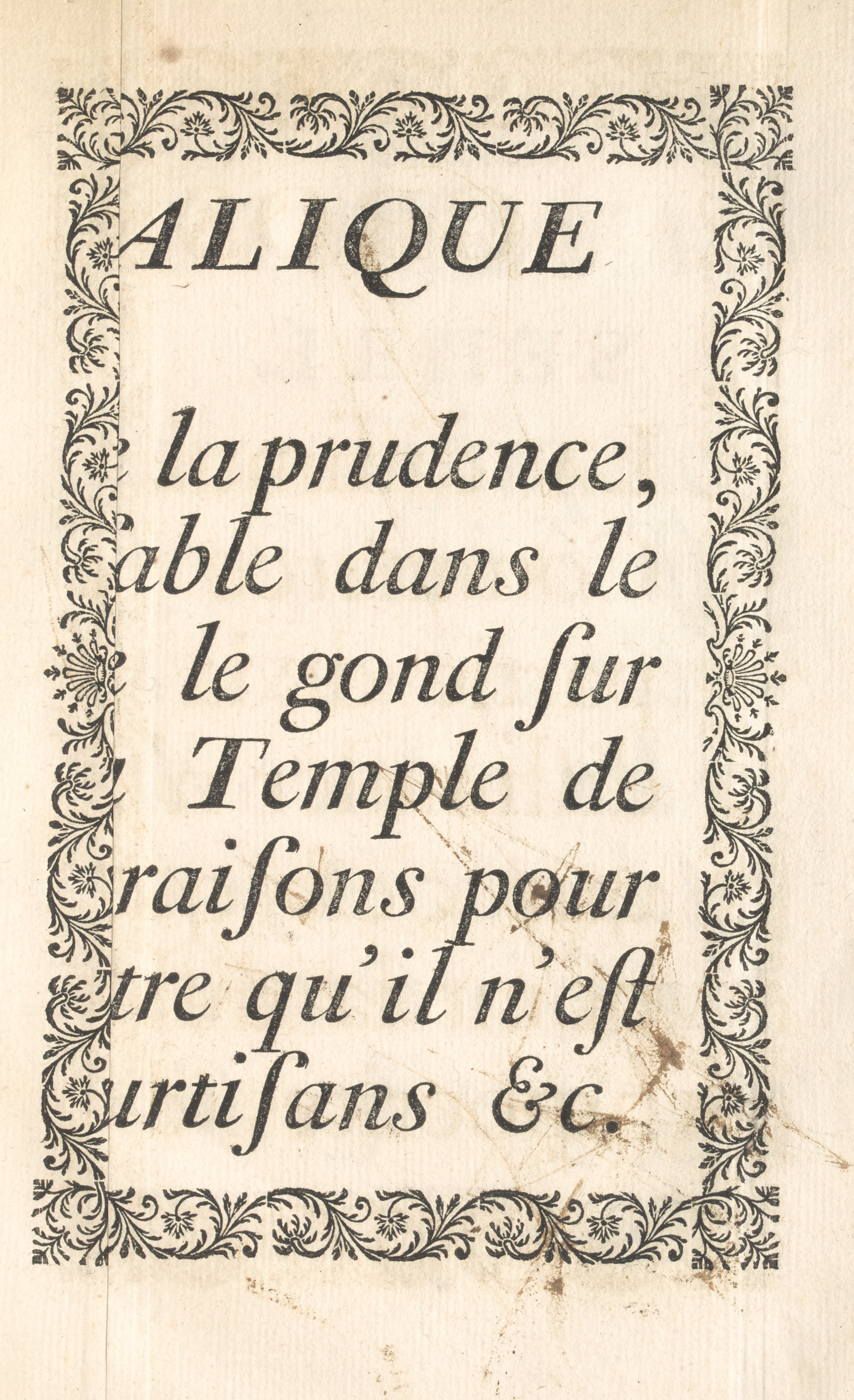
s venger de nos
roid: nous triom-
ns; mais la tran-
té. Il est impos-
e trouble & l'in-
on affecte, &c.

uvent qu'un atôme
it presque toujours
rès avoir reçu une
fois &c.



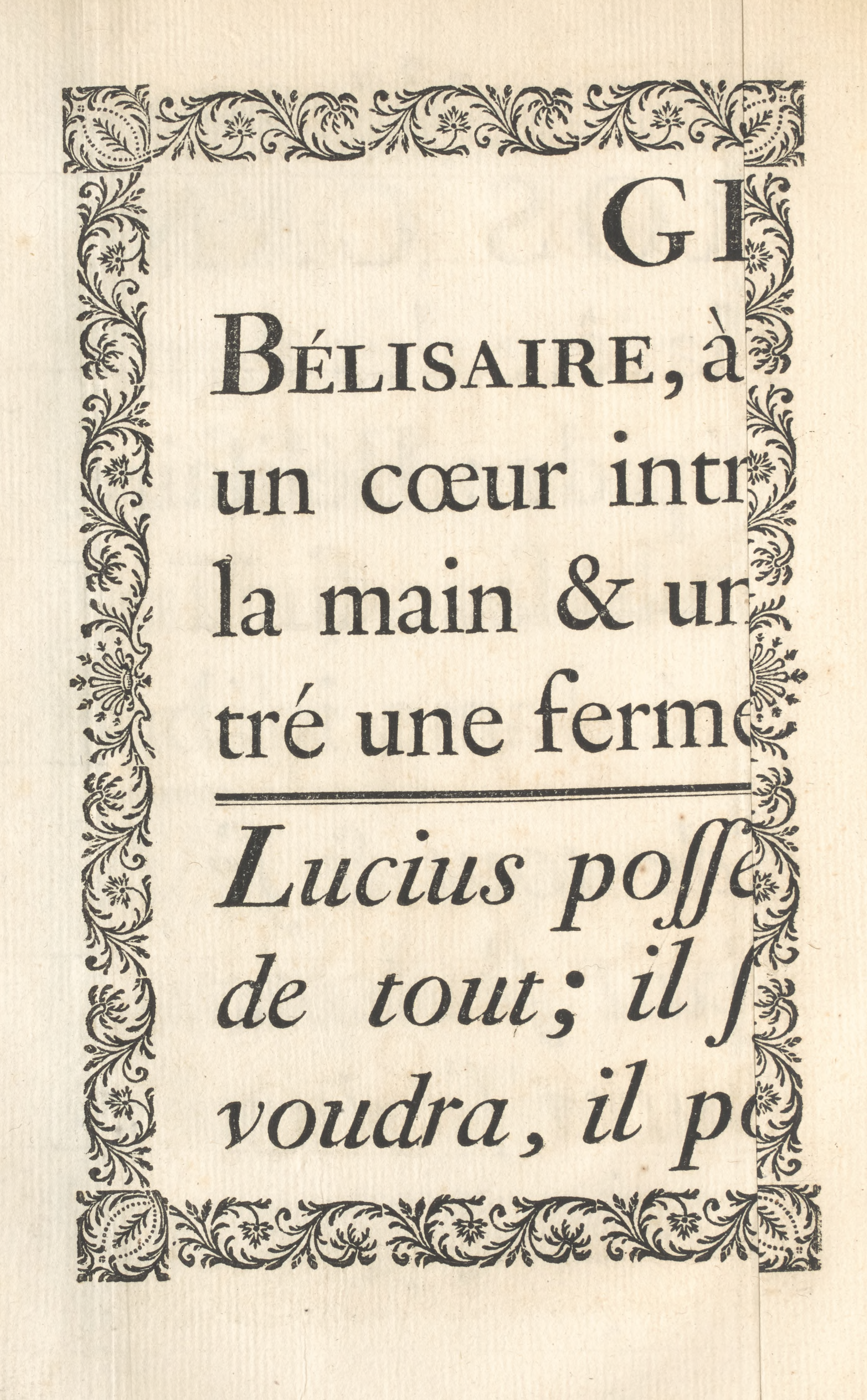
GROS

LA diſſimula
Commerce
partie de la
diſſimuler n'
que c'eſt qu
point la diſſ
hipocrites d



ALIQUE

la prudence,
able dans le
le gond ſur
Temple de
raiſons pour
tre qu'il n'eſt
rtiſans &c.



GI

BÉLISAIRE, à
un cœur intr
la main & ur
tré une ferme

Lucius posse
de tout; il s
voudra, il p



S ROMAIN.

n dans le

onde eſt

t même

ſſe. quoi

oint &c.



GROS

LA di

vient c

eſt ind

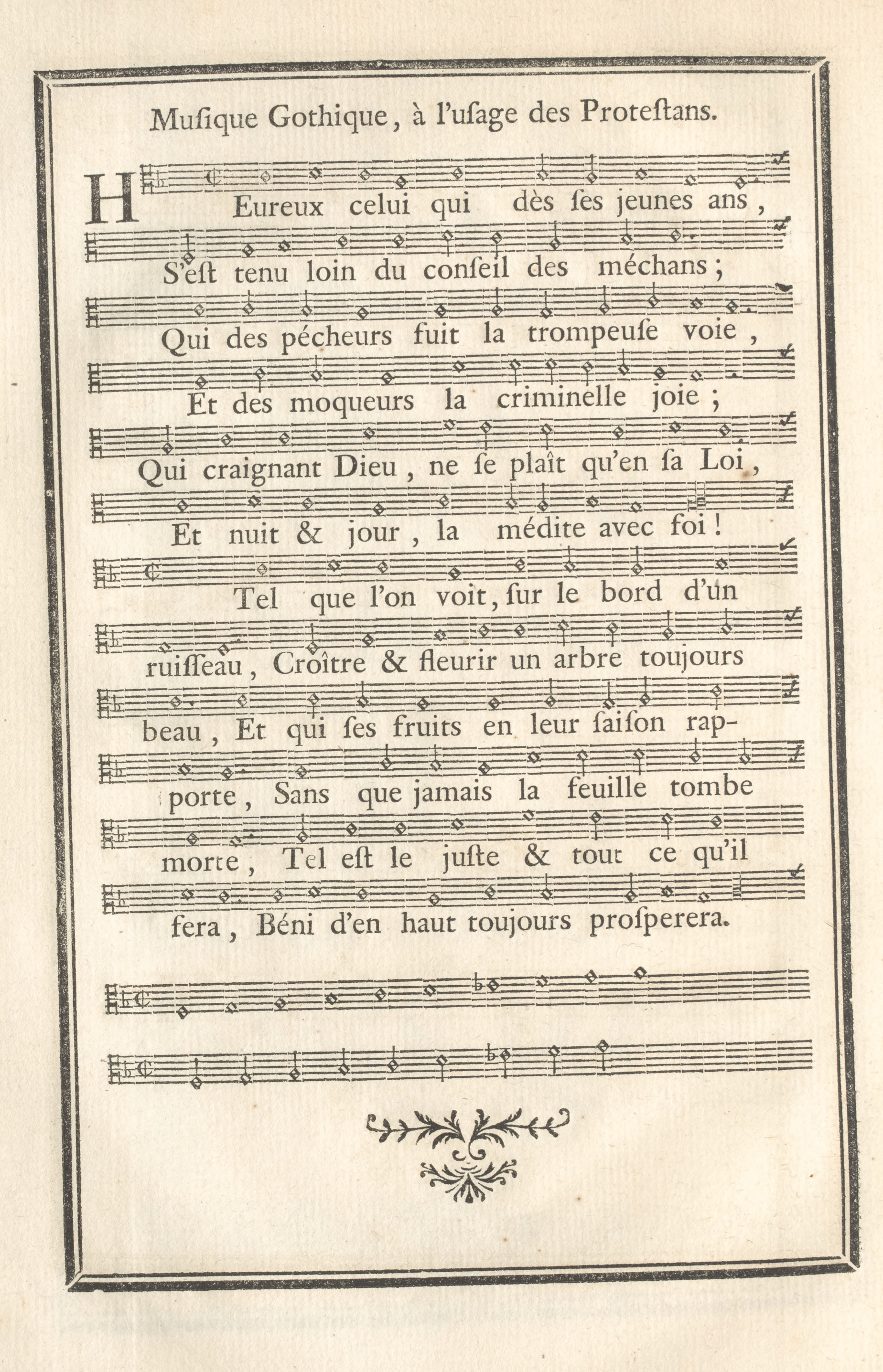
les gra

EPREUVE

De Finaciere au corps de Parangon.

Tout le monde court à la mort avec précipitation, les Grands comme les Petits, les Riches comme les Pauvres, les Rois comme les Bergers, & la rapide révolution des siécles entraîne avec eux des millions d'hommes. Nos Peres sont morts, nous mourrons comme eux. Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissans que nous, & néanmoins c'est l'intéret seul qui produit notre amitié. Nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire mais pour celui que nous en voulons recevoir.




Musique Gothique, à l'usage des Protestans.
HEureux celui qui dès ses jeunes ans,
S'est tenu loin du conseil des méchans;
Qui des pécheurs fuit la trompeuse voie,
Et des moqueurs la criminelle joie;
Qui craignant Dieu, ne se plaît qu'en sa Loi,
Et nuit & jour, la médite avec foi!
Tel que l'on voit, sur le bord d'un
ruisseau, Croître & fleurir un arbre toujours
beau, Et qui ses fruits en leur saison rap-
porte, Sans que jamais la feuille tombe
morte, Tel est le juste & tout ce qu'il
fera, Béni d'en haut toujours prosperera.


NOTE DE QUATRE POINTS DE NOMPAREILLE.
AD fa-ci-en- dam mi-ſe-ri-cor- diam
cum pa-tri-bus no- ſtris, & memo-ra- ri
teſtamenti ſu- i ſan- cti, quod ju-ra-
vit ad A- braham. ℣. Ju-ra-vit
Do-mi-nus Da-vid ve- ri-ta- tem,
& non fru- ſtra- bi-tur e-
* Adum

SIGNES DE PHARMACIE.

SIGNES DU ZODIAQUE.

♈ ♉ ♊ ♋ ♌ ♍ ♎ ♏ ♐ ♑ ♒ ♓ ☿ ♀ ♂

SIGNES DE L'ALMANACH DU BERGER.

SIGNES D'ALGEBRE.

− = × + > × ∻ ∷ √ √‾‾



GROSSES DE FONTE ROMAINES.

A B C

D E F

GROSSES DE FONTE ITALIQUES.

A B C

D E F

MOYENNES DE FONTE.

ABCD

EÉÊF

GHIK

LMNO

PQRS

MOYENNES DE FONTE ITALIQUES.

A B C

D E F

G H I J

K L M

N O P

DEUX POINTS DE PETIT CANON.

A B C D E
É È Ê F G
H I J K L M
N O P Q R
S T U V W
X Y Z Æ

DEUX POINTS DE PETIT CANON ITALIQUE

A B C D

E É Ê F G

H I J K L

M N O P

Q R S T U

X Y Z Æ

Deux points de gros Parangon.

A B C D E F
G H I J K L
M N O P Q R
S T U V W X
Y Z Æ Œ Ç
Ê È É - ' ; .




Deux points de gros Parangon Italique.

A B C D E
F G H I J K
L M N O P
Q R S T U V
W X Y Z Æ
Œ Ç É È Ê



Deux pionts de petit Parangon Romain & Italique.

A B C D E F G
H I J K L M N
O P Q R S T U
V W X Y Z Æ Œ.

A B C D E F G
H I J K L M N
O P Q R S T U
V W X Y Z Æ -' ,

Deux points de gros Romain, romain & italique.

A B C D E F G H
I J K L M N O P
Q R S T U V W X
Y Z Æ Œ É È Ê
Ç - ' , ; : .

A B C D E F G
H I J K L M N O
P Q R S T U V X
Y Z W Æ Œ É È
Ê Ç - ' ; : .

Deux points de Saint Augustin, romain & italique.

ABCDEFGHIJ
KLMNOPQRS
TUVWXYZÆŒ
ÉÊÈÇ-',;:.

ABCDEFGHI
JKLMNOPQR
STUVWXYZÇ
ÆŒÉÈÊ-',;:.



Deux points de Cicero, romain & italique.

ABCDEFGHIJKL
MNOPQRSTUVW
XYZÆŒÇÉÈÊ-',;:.

ABCDEFGHIJKL
MNOPQRSTUVW
XYZÆŒÉÈÊÇ',;:

Deux points de Philosophie, romain & italique.

ABCDEFGHIJKL
MNOPQRSTUVWX
YZÆŒÇÉÈÊ-',;:.

ABCDEFGHIJKL
MNOPQRSTUVW
XYZÆŒÇÉÈÊ-';:.

Deux points de Petit Romain, romain & italique.

A B C D E F G H I J K L M
N O P Q R S T U V W X Y
Z Æ Œ Ç É È Ê -’ , ; : .

A B C D E F G H I J K L
M N O P Q R S T V U W
X Y Z Æ Œ É È Ê -’ , ; : .

Deux points de petit Texte, romain & italique.

A B C D E F G H I J K L M N O
P Q R S T U V W X Y Z Æ Œ Ç
É È Ê -’ , ; .

A B C D E F G H I J K L M N
O P Q R S T U V W X Y Z Æ
Æ Œ Ç É È Ê -’ , ; : .



GROSSES DE FONTE ROMAINES.

A B C

D E F

GROSSES DE FONTE ITALIQUES.

A B C

D E F

MOYENNES DE FONTE.

A B C D

E Ê É F

G H I K

L M N O

P Q R S

MOYENNES DE FONTE ITALIQUES.

ABDI
EFHJ
KLM’-
NOPS
RTX.,

DEUX POINTS DE PETIT CANON.

A B C D E

É È Ê F G

H I J K L M

N O P Q R

S T U V W

X Y Z Æ

DEUX POINTS DE PETIT CANON ITALIQUE

A B C D

E É Ê F G

H I J K L

M N O P

Q R S T U

X Z Æ Y

Deux points de gros Parangon

ABCDEFG
HJIKLMN
OPQRSTV
UXYZÆÇ
ŒWÉÈÊ-',.



Deux points de gros Parangon Italique.

A B C D E

F G H I J K

L M N O P

Q R S T U V

X Y Z Æ W

Œ Ê É È - , . ' : ;







Deux points de petit Parangon, Romain & Italique.

ABCDEFGH
JIKLMNOP
QRSTUVXY
ZÆŒWÉÈ',.

ABCDEFHG
IJKLMNOP
QRSTUVX
YZÆWÊÈÉ-

Deux points de gros Romain, romain & italique.

ABCDEFGH
IJKLMNOP
QRSTUVWXY
ZÆŒÇÉÈÊ-',;:.

ABCDEFGHI
JKLMNOPQ
RSTUVWXY
ZÆŒÇÉÈÊ-',;:.





Deux points de Saint Augustin, romain & italique.

ABCDEFGHIJ
KLMNOPQRS
TUVWXYZÆŒ
ÇÉÊÈ-',;:.

ABCDEFGHI
JKLMNOPQR
STUVWXYZÇ
ÆŒÉÈÊ-',;:.



Deux points de Cicero, romain & italique.

A B C D E F G H I J K L
M N O P Q R S T U V W
X Y Z Æ Œ Ç É È Ê - ' , ; : .

A B C D E F G H I J K L
M N O P Q R S T U V W
X Y Z Æ Œ Ç É È Ê ' , ; : .

Deux points de Philosophie, romain & italique.

A B C D E F G H I J K L
M N O P Q R S T U V W X
Y Z Æ Œ Ç É È Ê - ' , ; : .

A B C D E F G H I J K L
M N O P Q R S T U V W
X Y Z Æ Œ Ç É È Ê - ' ; : .

Deux points de Petit Romain, romain & italique.

A B C D E F G H I J K L M N

O P Q R S T U V W X Y Z Æ

Œ Ç É È Ê - ' , ; : .

A B C D E F G H I J K L M

N O P Q R S T U V W X Y

Z Æ Œ É È Ê - ' , ; : .

Deux points de petit Texte, romain & italique.

A B C D E F G H I J K L M N O

P Q R S T U V W X Y Z Æ Œ Ç

É È Ê - ' , ; .

A B C D E F G H I J K L M N

O P Q R S T U V W X Y Z Æ

Œ Ç É È Ê - ' , ; : .



Deux points de Saint Augustin ornés.

A B C D E F G
H I J K L M N O
P Q R S T U V
W X Y Z Æ Œ Ç
É È Ê - ' , .

Deux points de Cicero romain & italique ornés.

A B C D E F G H I
K L M N O P Q R S
T U V W X Y Z Æ
Œ Ç É È E - ' , .

A B C D E F G H I
J K L M N O P Q
R S T U V W X Y
Z Æ Œ Ç É - ' ,

Deux points de philosophie romain & italique ornés.

A B C D E F G H I J K
L M N O P Q R S T U
V W X Y Z Æ Œ Ç É È
Ê -- ’ , .

A B C D E F G H I J K
L M N O P Q R S T U V
W X Y Z Æ Œ Ç É È Ê . ’ ,

Deux points de petit Romain ornés.

A B C D E F G H I J K L M
N O P Q R S T U V W X Y
Z Æ Œ Ç É -- ’ , .

A B C D E F G H I J K L
M N O P Q R S T U V W
X Y Z Æ Œ Ç É È Ê . , --

Deux points de petit Texte romain & italique ornés.

ABCDEFGHIJKLM
NOPQRSTUVWXYZ
ÆŒÇÉÈÊ-',.

ABCDEFGHIJKLMN
OPQRSTUVWXYZÆ
ŒÇÉÈÊ

Deux points de Nompareille ombrés.

ABCDEFGHIJKLMNOPRQSTU
VWXYZÆŒÇÉÈÊ--',;:.

ABCDEFGHIJKLMNOPQR
STUVWXYZÆŒÇÉÈÊ--',;:.

Deux points de Gaillarde romaine & italique.

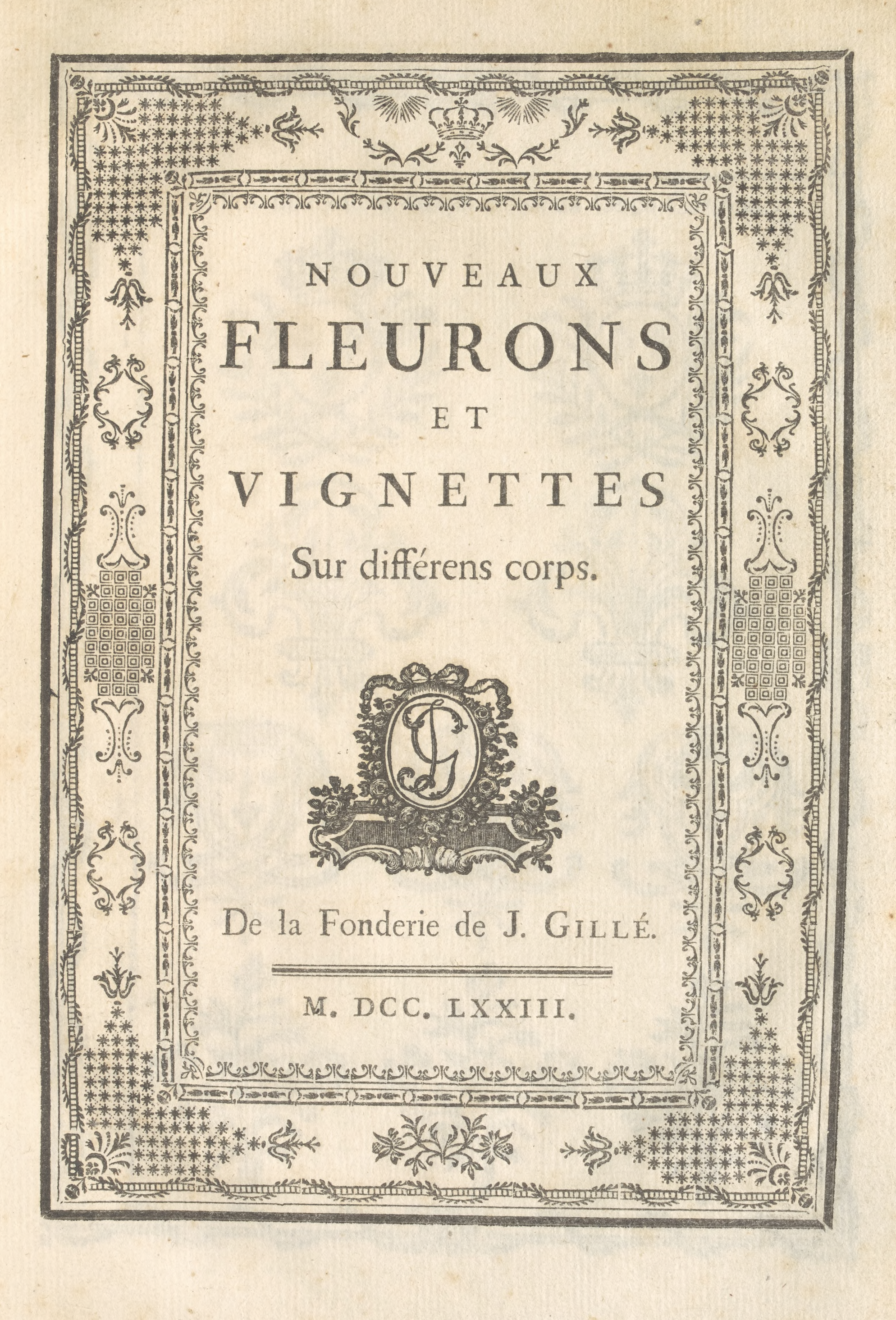
ABCDEFGHIJKLMNOPQ
ABCDEFGHIJKLMNOP

Deux points de Mignone romaine & italique.

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUV
ABCDEFGHIJKLMNOPQRST

Deux points de Nompareille romaine & italique.

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVXY
ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVX



NOUVEAUX

FLEURONS

ET

VIGNETTES

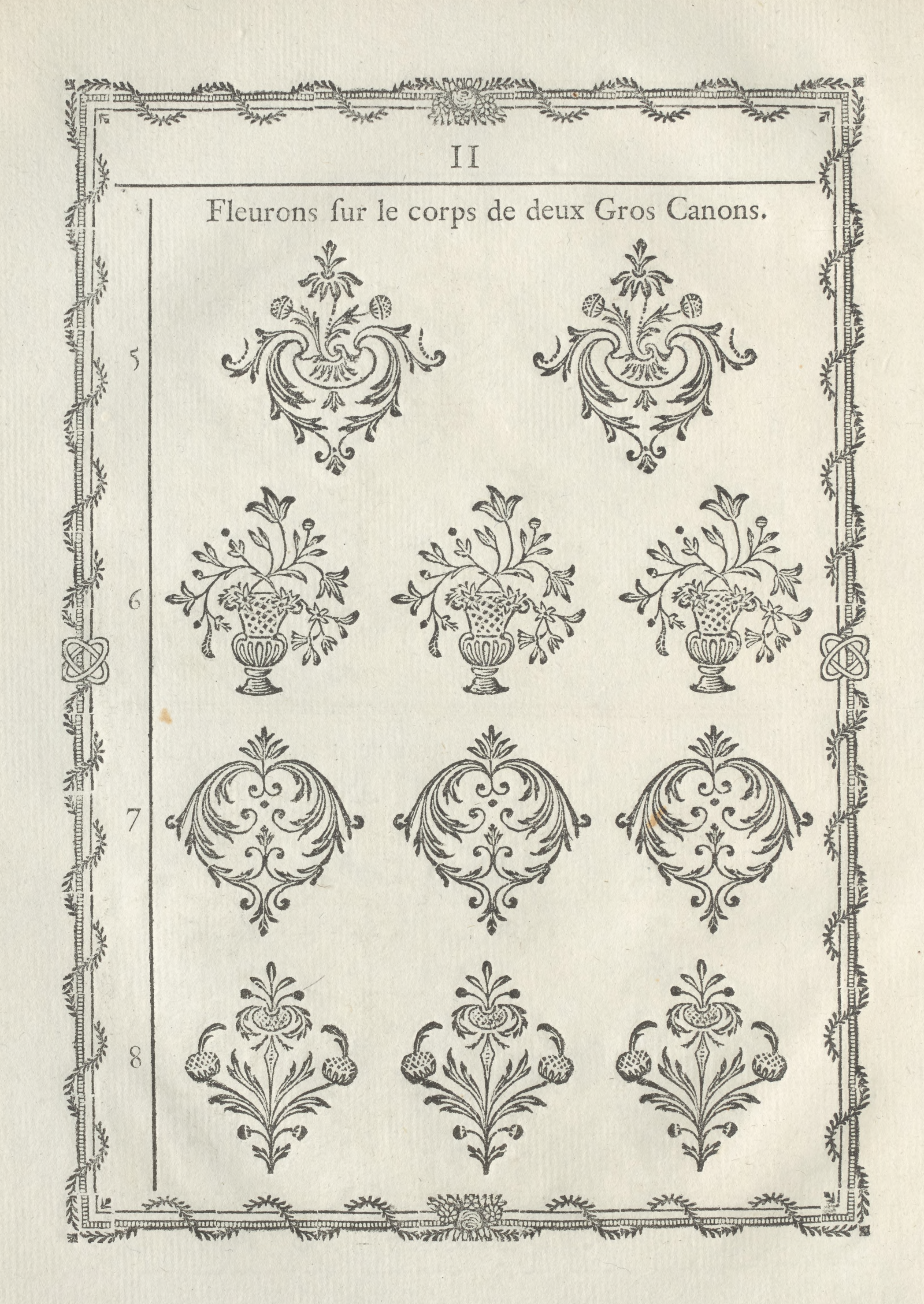
Sur différens corps.

De la Fonderie de J. GILLÉ.

M. DCC. LXXIII.


I
Fleurons ſur le corps de deux Gros Canons.
1
2
3
4

Fleurons ſur le corps de deux Gros Canons.

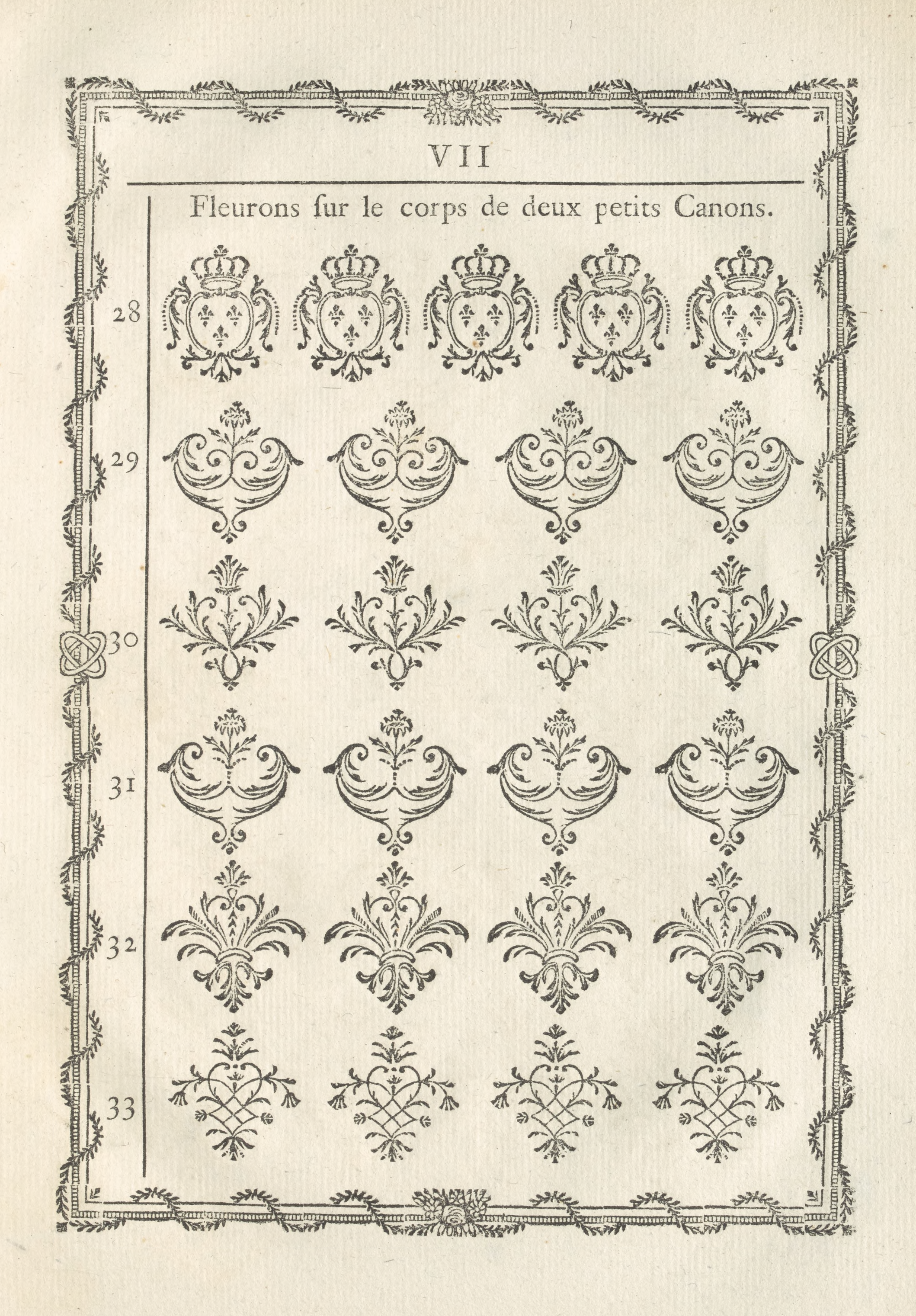


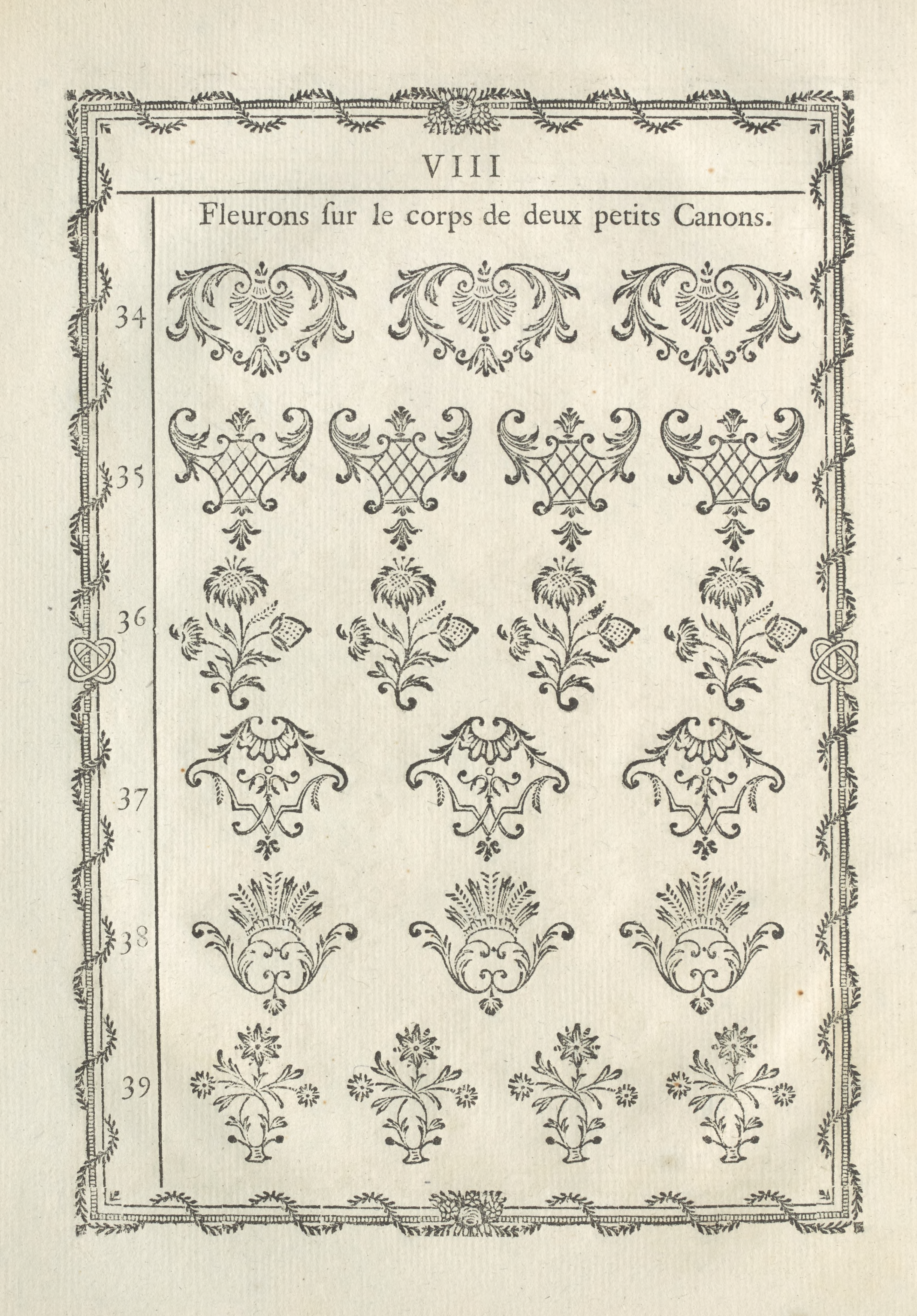

III
Fleurons ſur le corps de deux Gros Canons.
9
10
Fleurons ſur le corps de quatre petits Parangons.
11
12

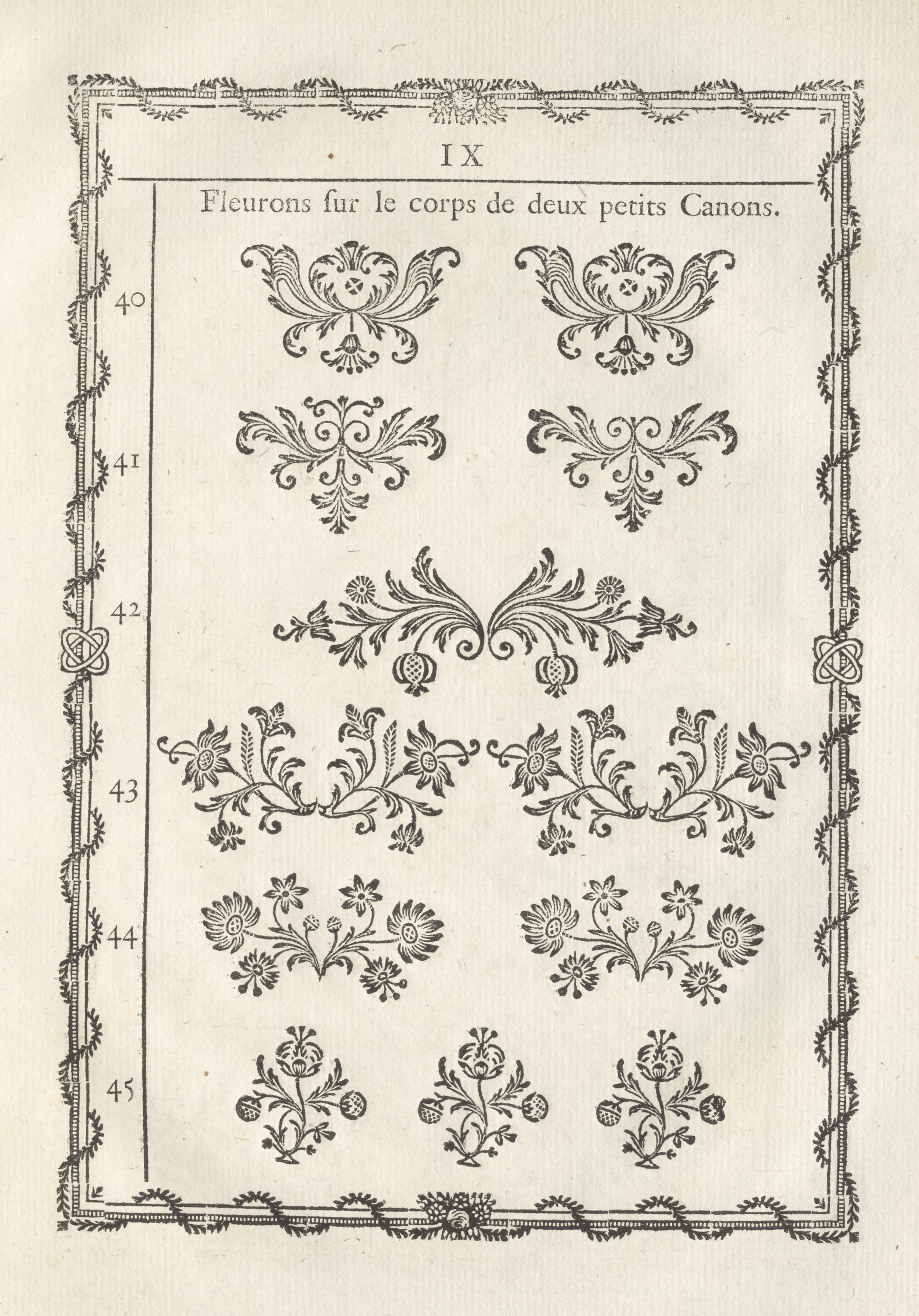

IV
Fleurons ſur le corps de quatre petits Parangons.
13
14
15
16
17


V
Fleurons ſur le corps de quatre petits Parangons.
18
19
20
21
22

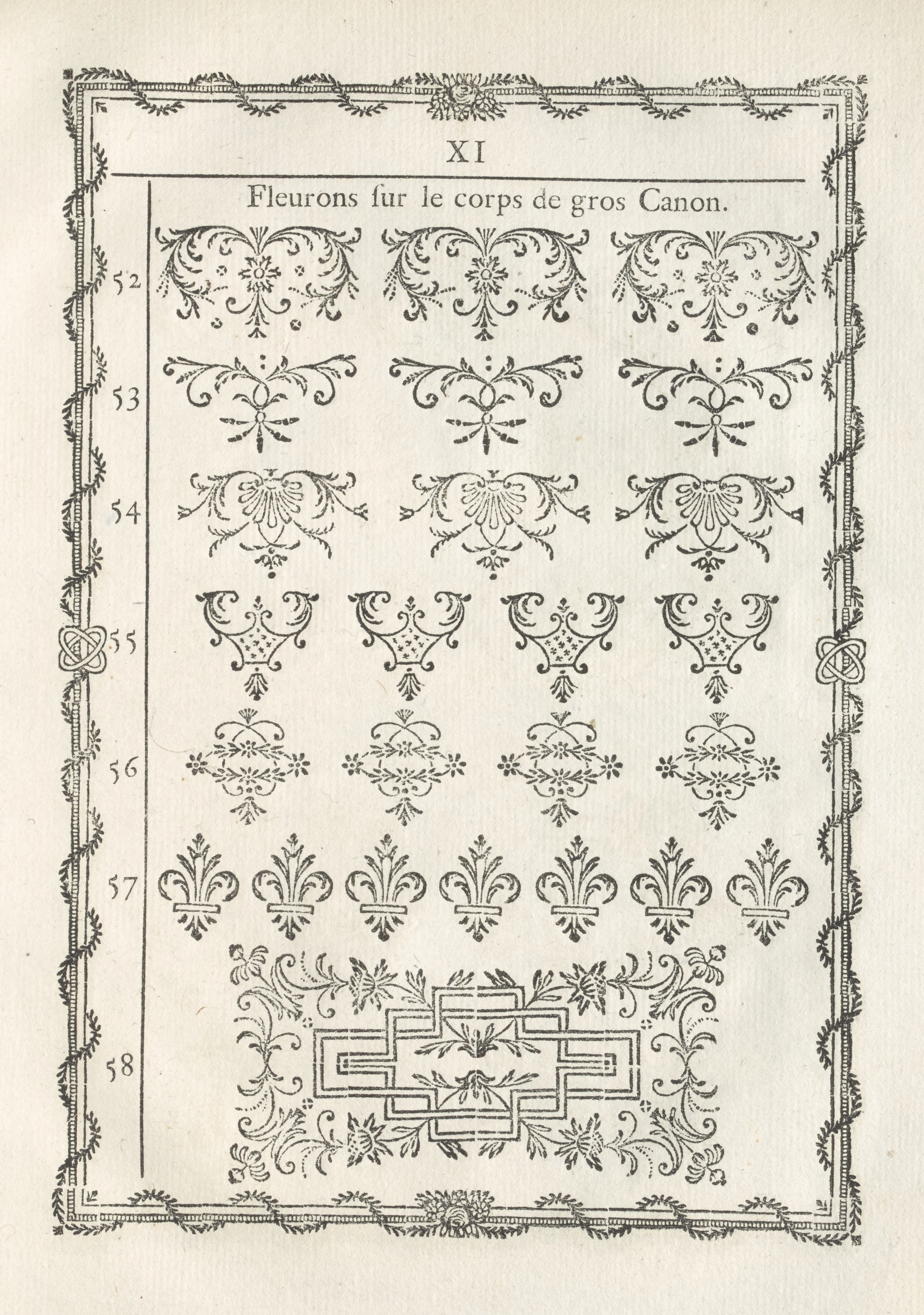

VI
Fleurons ſur le corps de quatre petits Parangons.
23
24
25
26
27

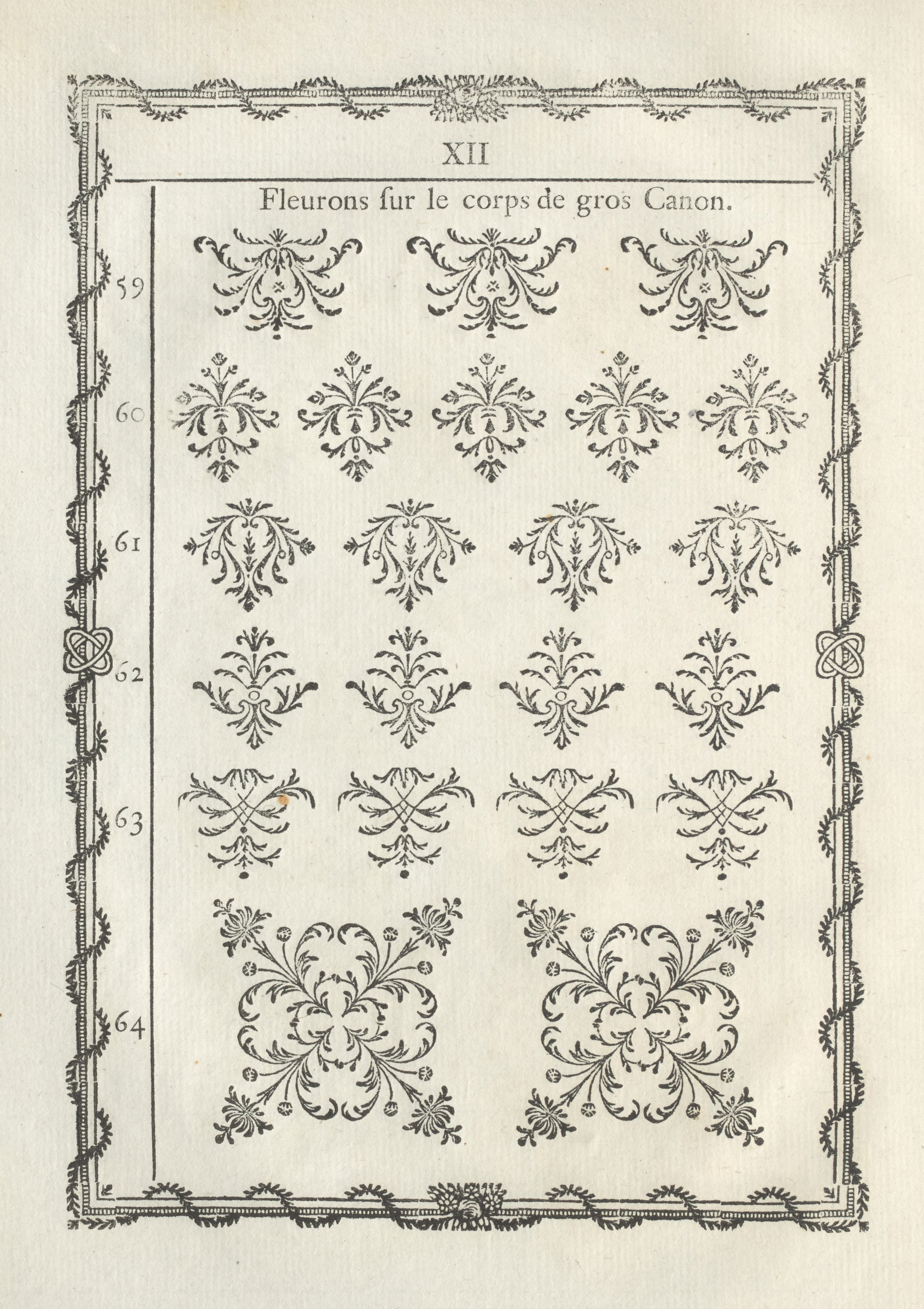

VII
Fleurons ſur le corps de deux petits Canons.
28
29
30
31
32
33


VIII
Fleurons ſur le corps de deux petits Canons.
34
35
36
37
38
39


IX
Fleurons ſur le corps de deux petits Canons.
40
41
42
43
44
45


X
Fleurons ſur le corps de deux petits Canons.
46
47
48
49
50
51

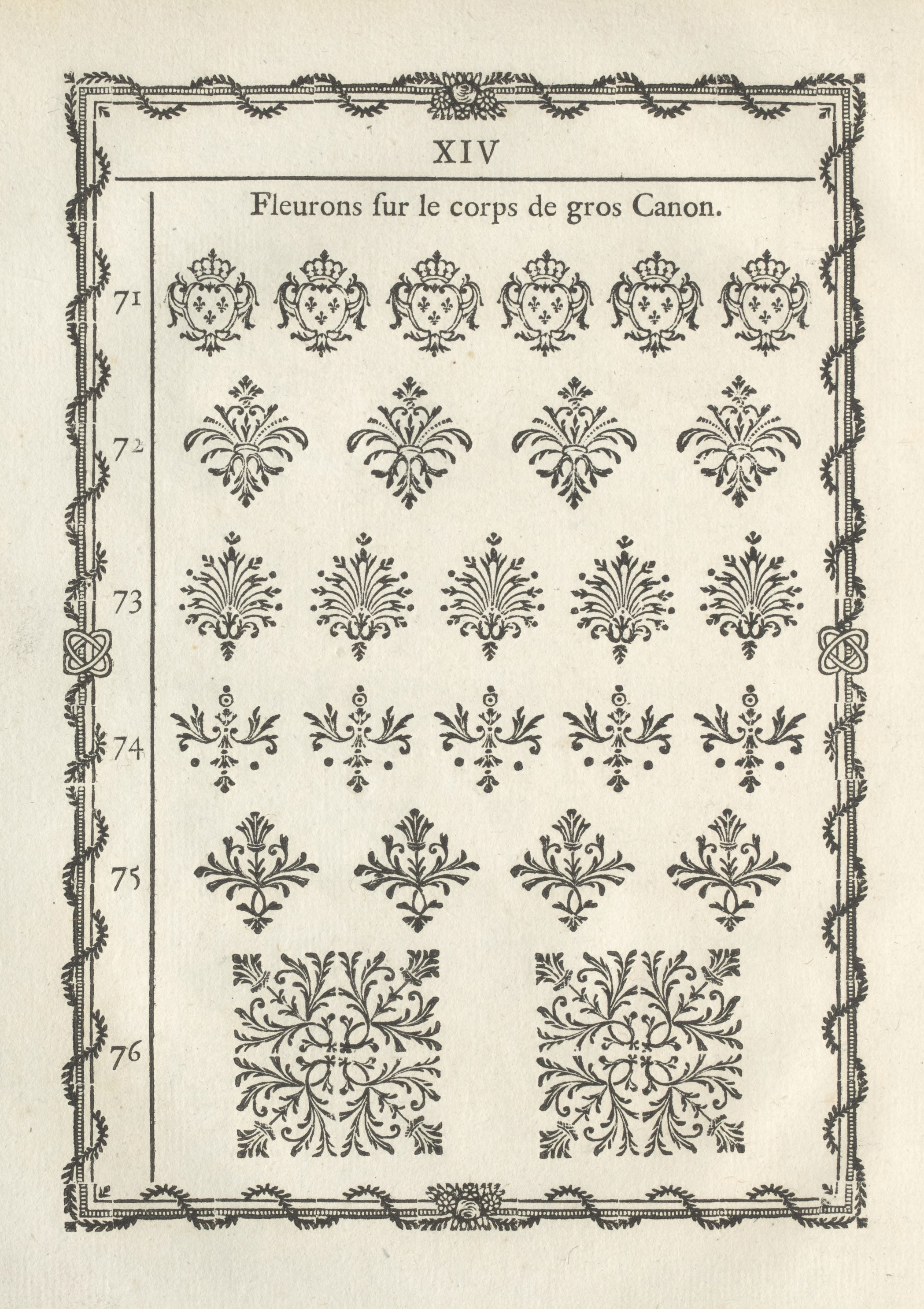

XI
Fleurons ſur le corps de gros Canon.
52
53
54
55
56
57
58


XII
Fleurons sur le corps de gros Canon.
59
60
61
62
63
64

XIII

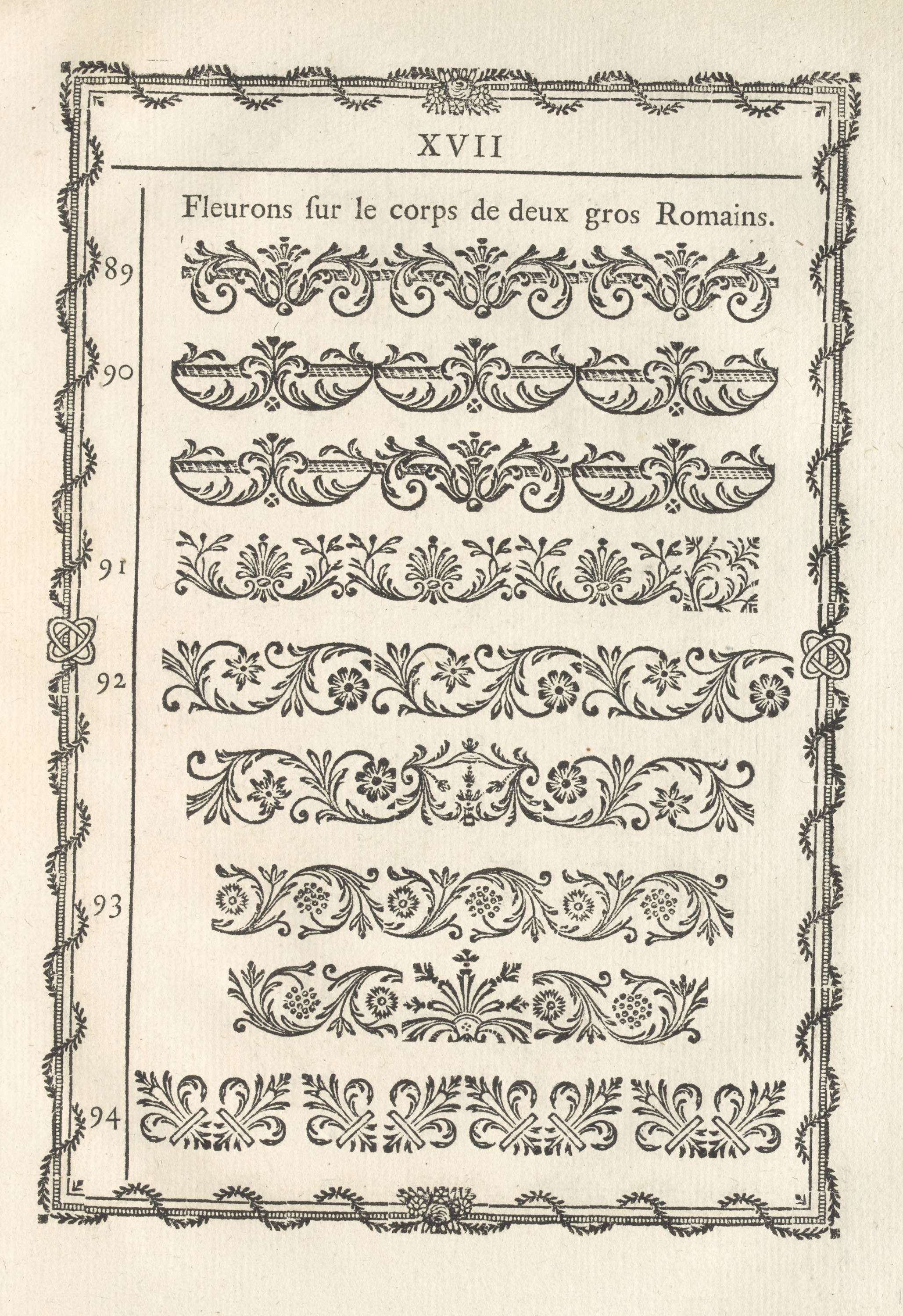
Fleurons ſur le corps de gros Canon.




XIV
Fleurons fur le corps de gros Canon.
71
72
73
74
75
76

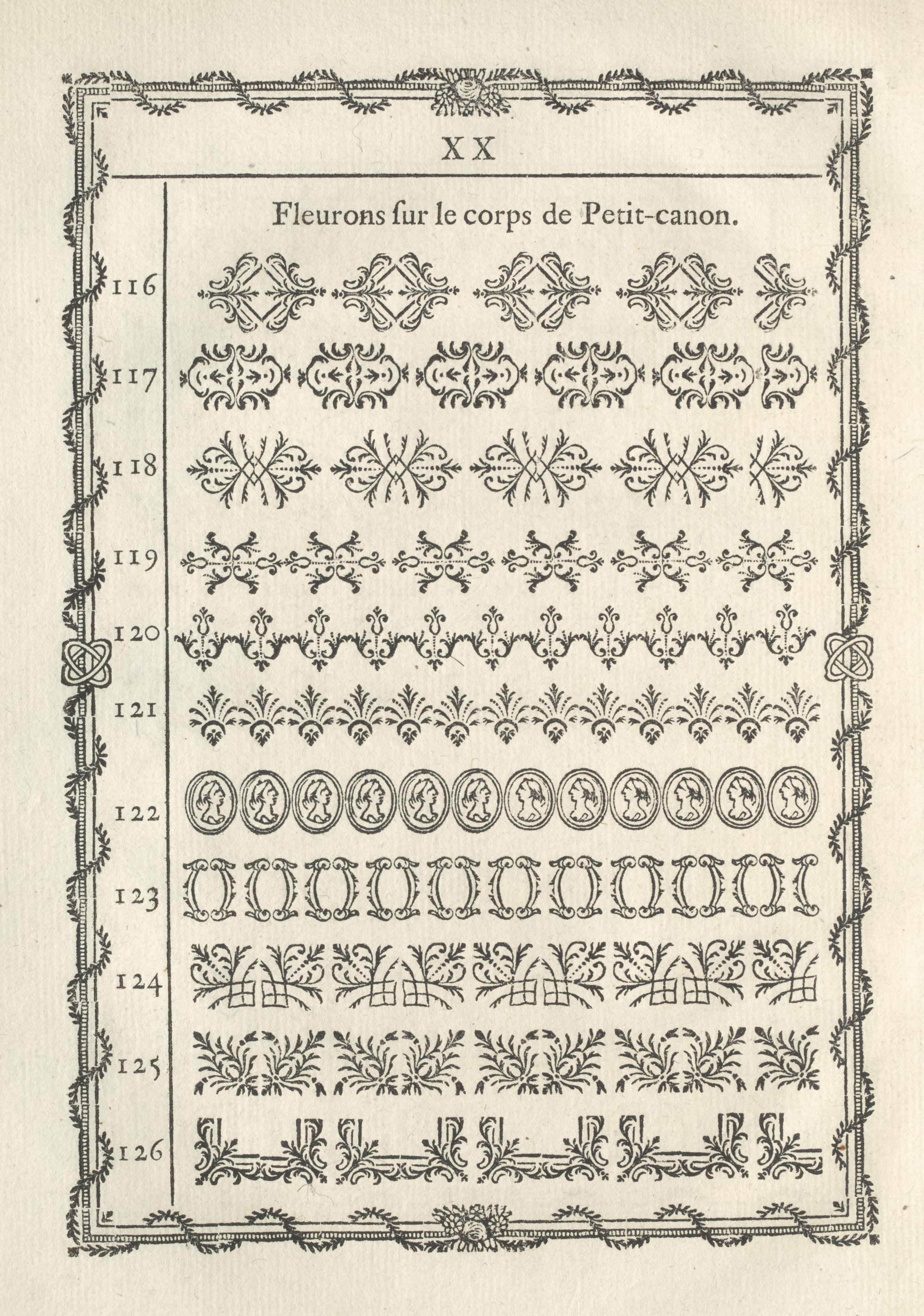

XV
Fleurons ſur le corps de gros Canon.
77
78
79
80
81
82
83

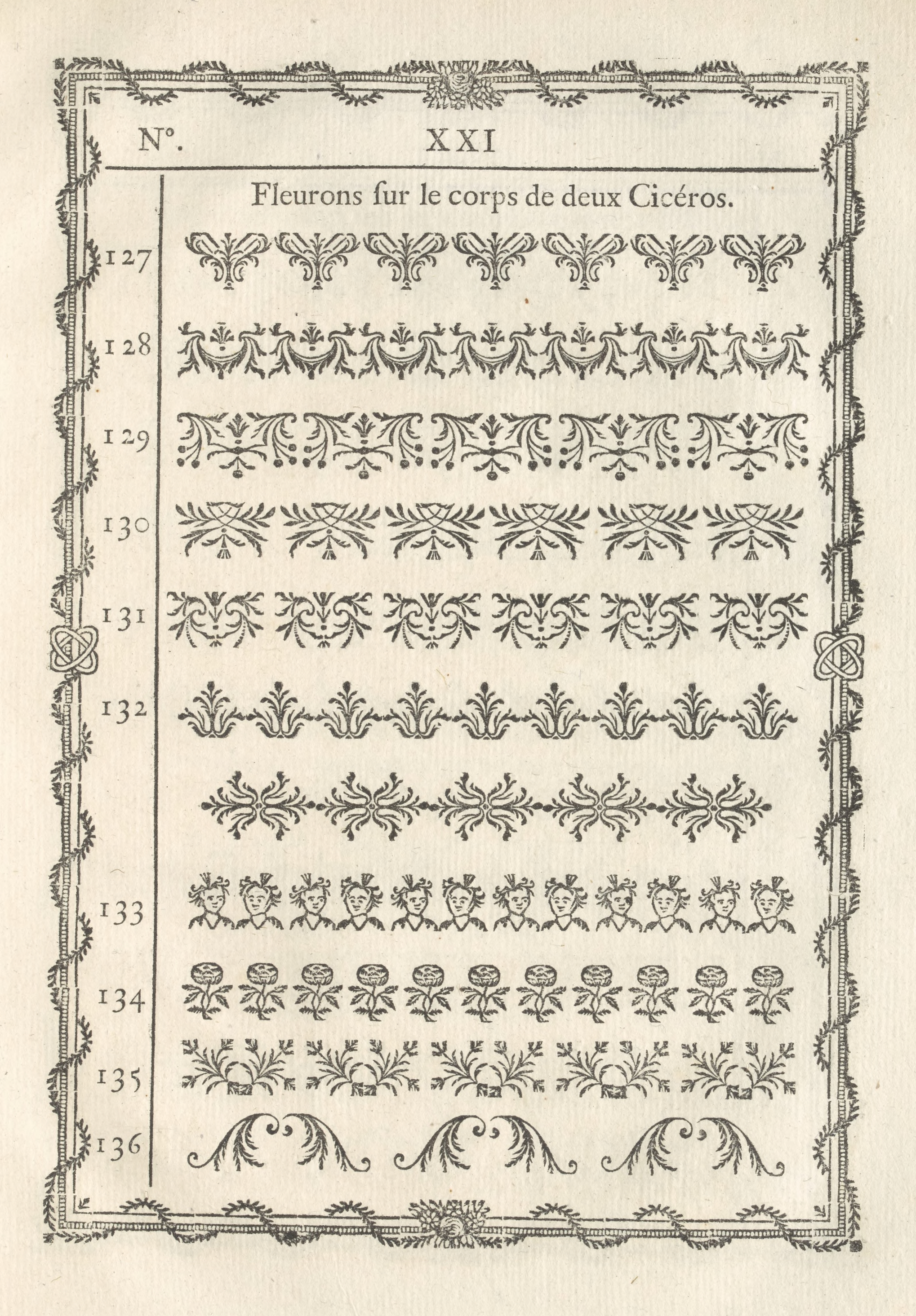

XVI
Fleurons ſur le corps de gros Canon.
84
85
86
87
88


XVII
Fleurons sur le corps de deux gros Romains.
89
90
91
92
93
94


XVIII
Fleurons ſur le corps de deux gros Romains.
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104


XIX
Fleurons ſur le corps de Petit-canon.
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115


XX
Fleurons ſur le corps de Petit-canon.
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126



N°. XXI

Fleurons ſur le corps de deux Cicéros.

127

128

129

130

131

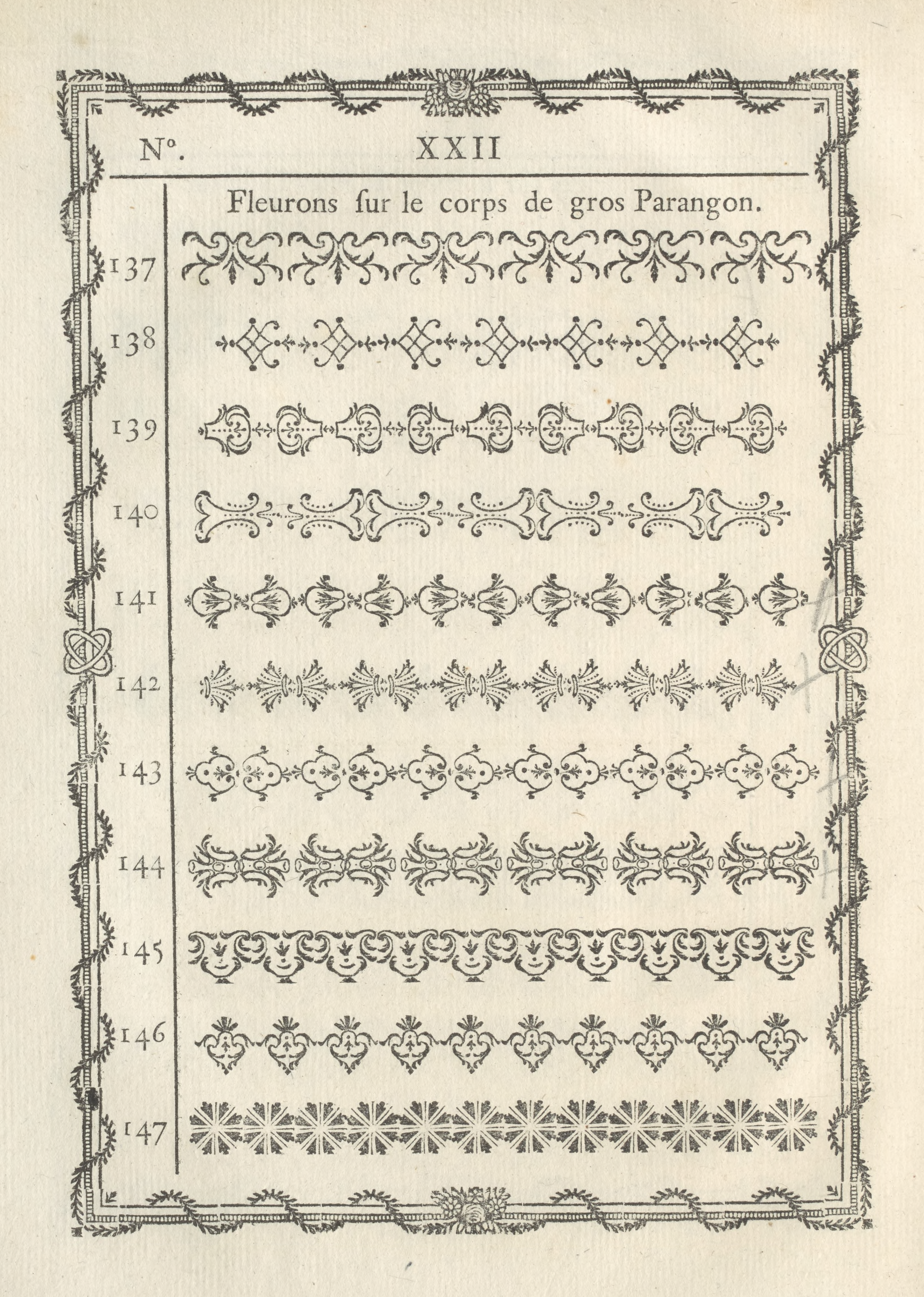
132

133

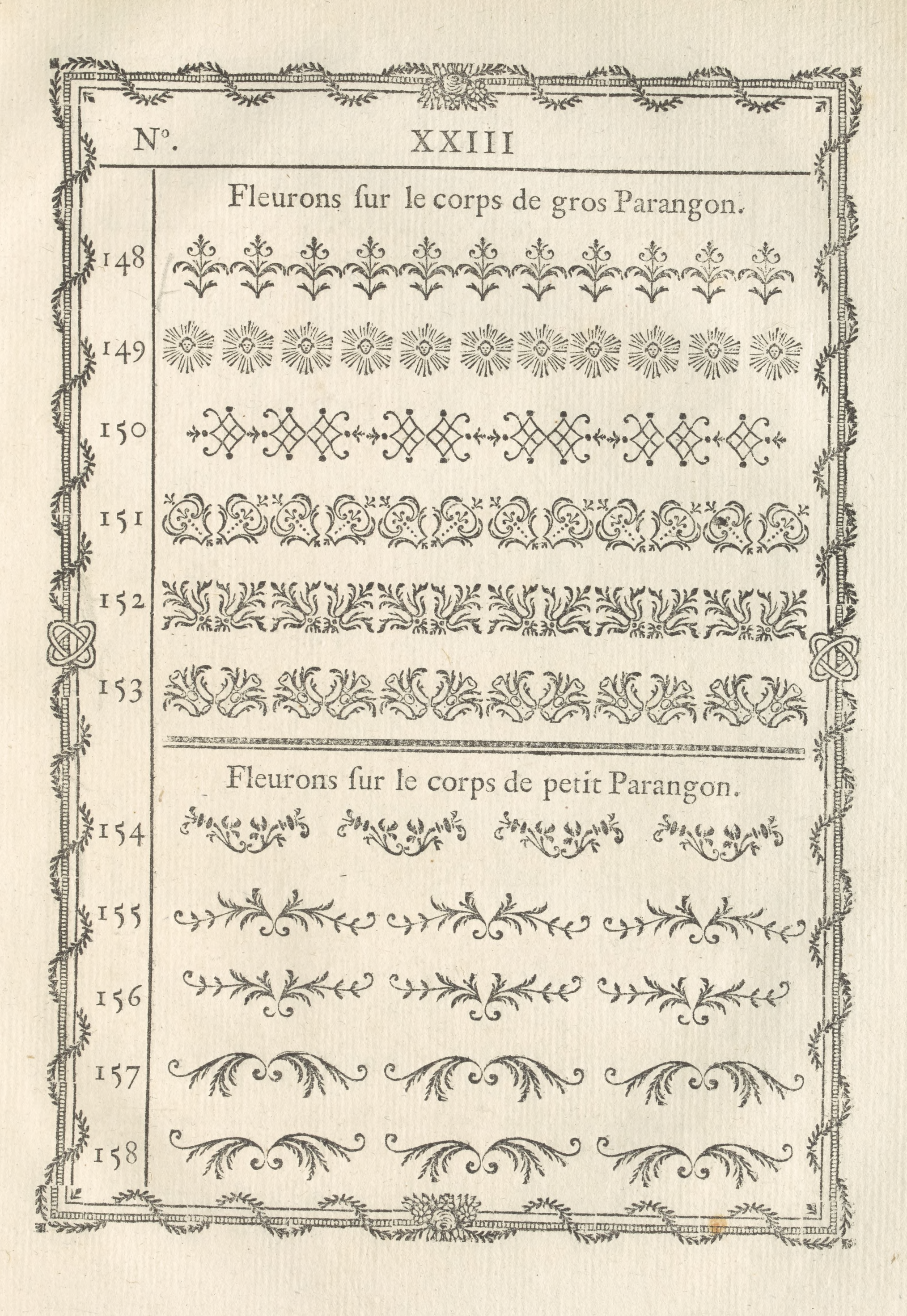
134

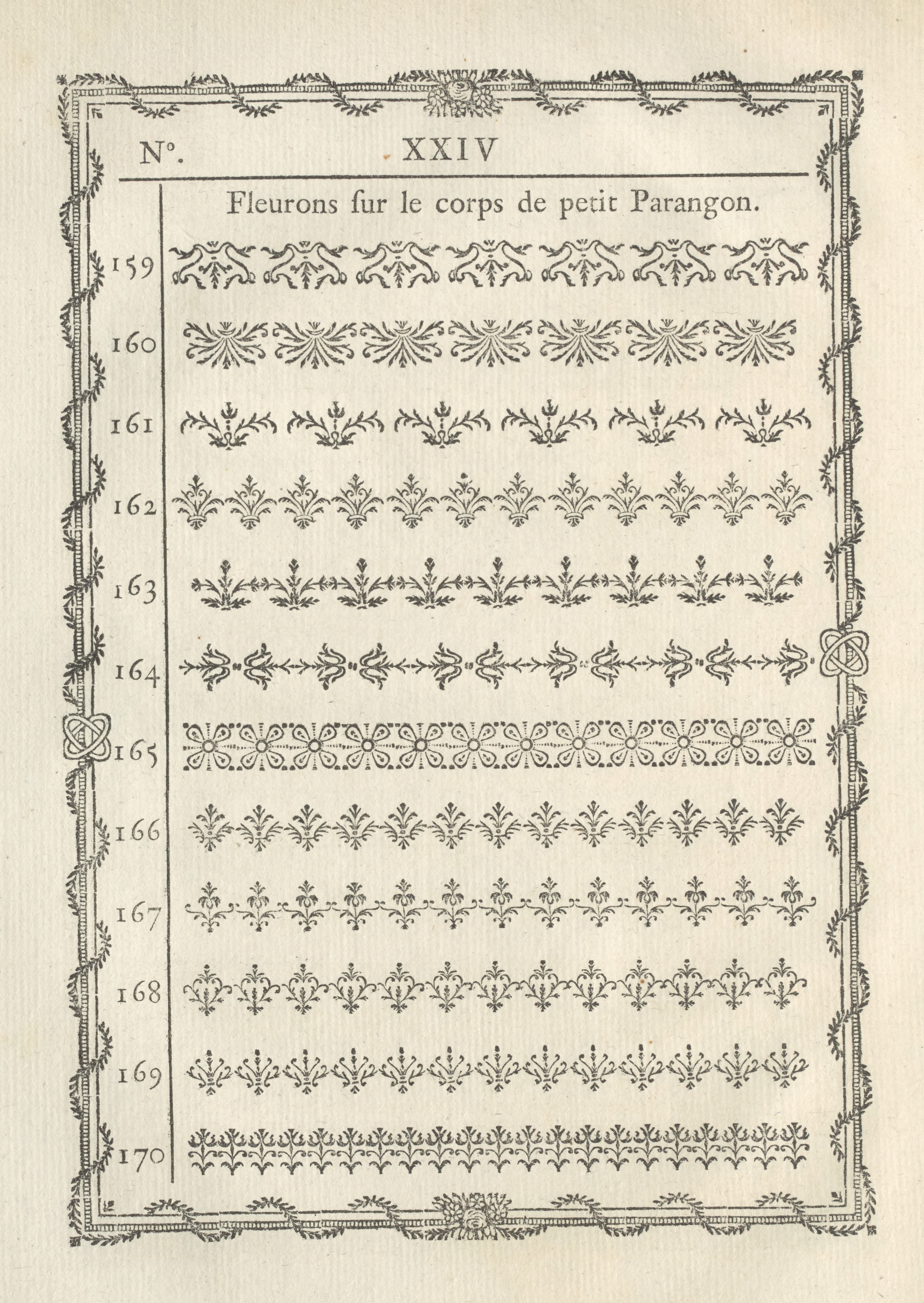
135

136

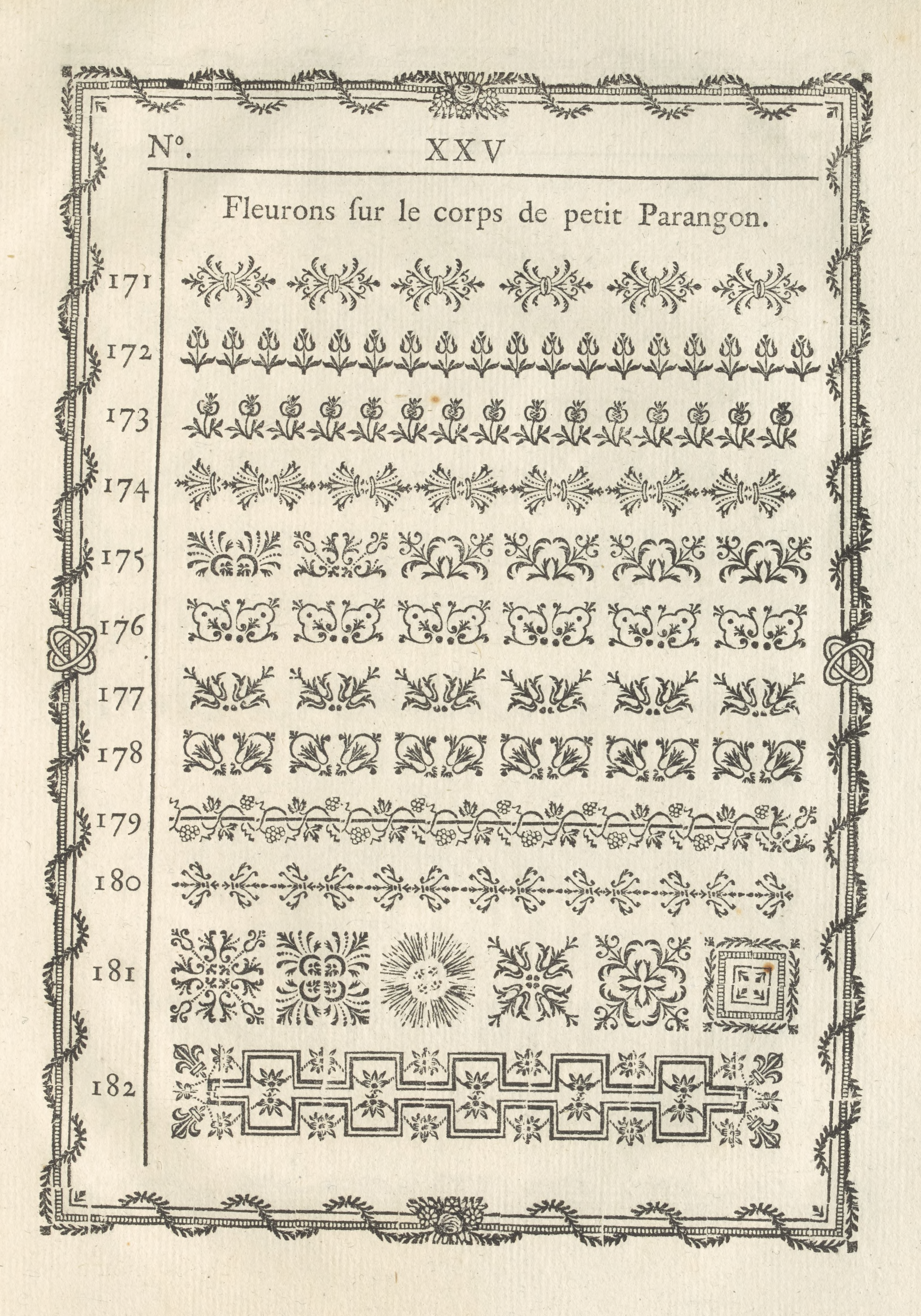


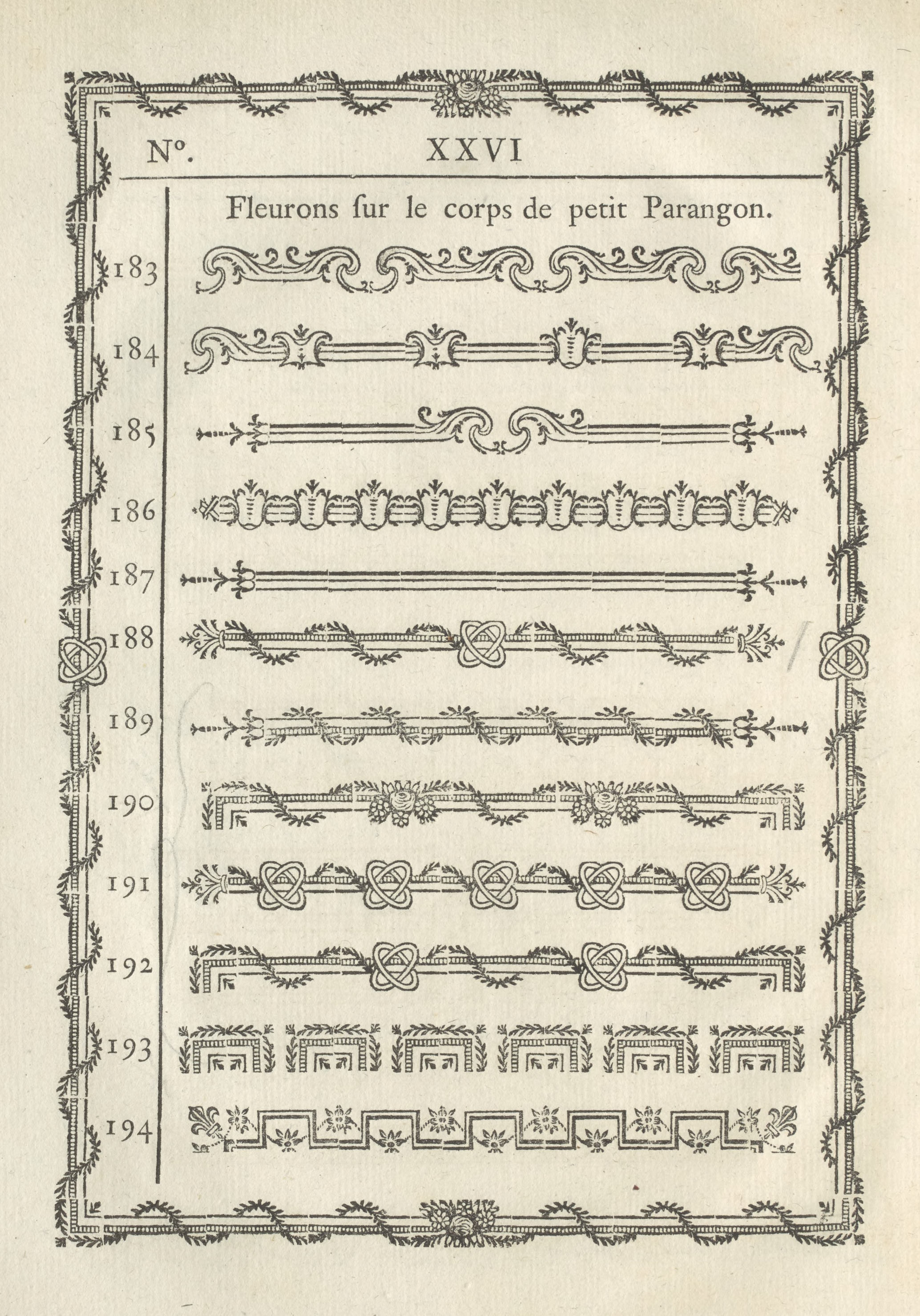
N°. XXII
Fleurons sur le corps de gros Parangon.
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147


N°. XXIII
Fleurons ſur le corps de gros Parangon.
148
149
150
151
152
153
Fleurons ſur le corps de petit Parangon.
154
155
156
157
158

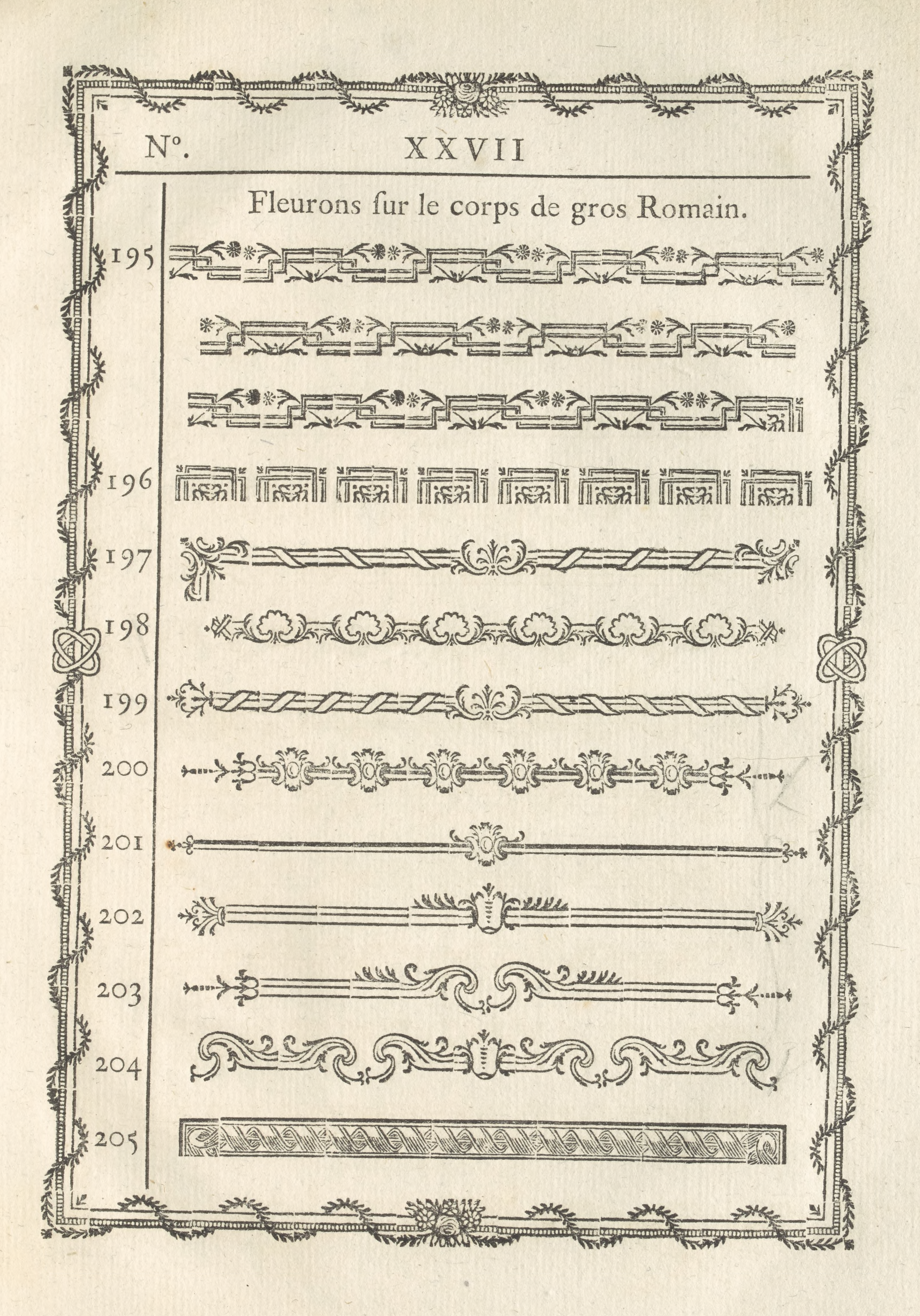


Nº. XXIV
Fleurons ſur le corps de petit Parangon.
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170


N°. XXV
Fleurons sur le corps de petit Parangon.
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182



N°. XXVI
Fleurons ſur le corps de petit Parangon.
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194


N°. XXVII
Fleurons sur le corps de gros Romain.
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205

N°. XXVIII

Fleurons ſur le corps de gros Romain.

206

207

208

209

210

211

212

213

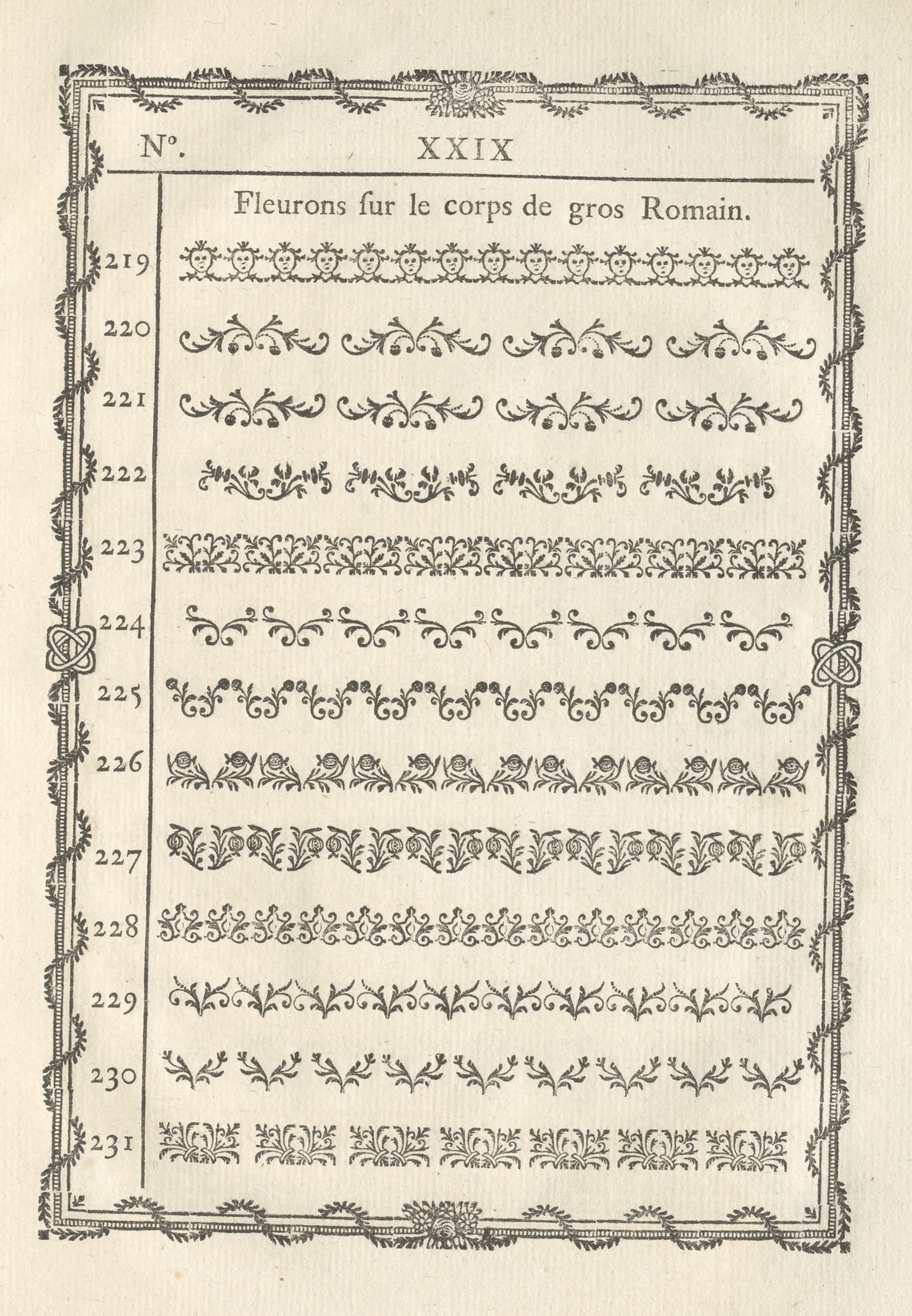
214

215

216

217

218


N°. XXIX
Fleurons sur le corps de gros Romain.
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231

N°. XXX

Fleurons sur le corps de gros Romain.

232

233

234

235

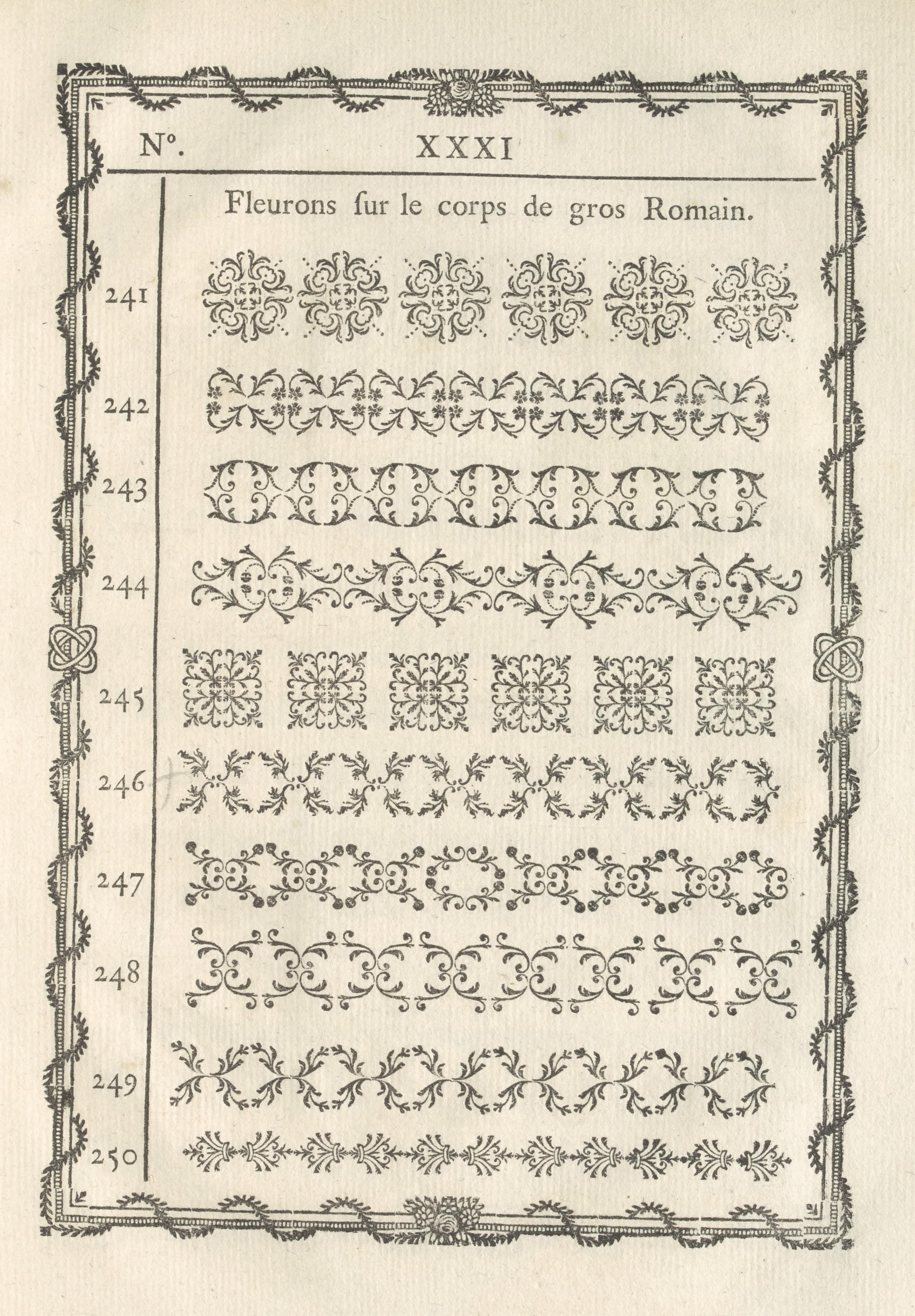
236

237

238

239

240


N°. XXXI
Fleurons ſur le corps de gros Romain.
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250

N°. XXXII

Fleurons ſur le corps de Saint-Auguſtin.

251

252

253

254

255

256

257

258

259

260

261

262

263

264

265

N°. XXXIII

Fleurons sur le corps de Saint-Augustin.

266

267

268

269

270

271

272

273

274

275

276

277

278

279

280

N°. XXXIV

Fleurons sur le corps de Saint Augustin.

281

282

283

284

285

286

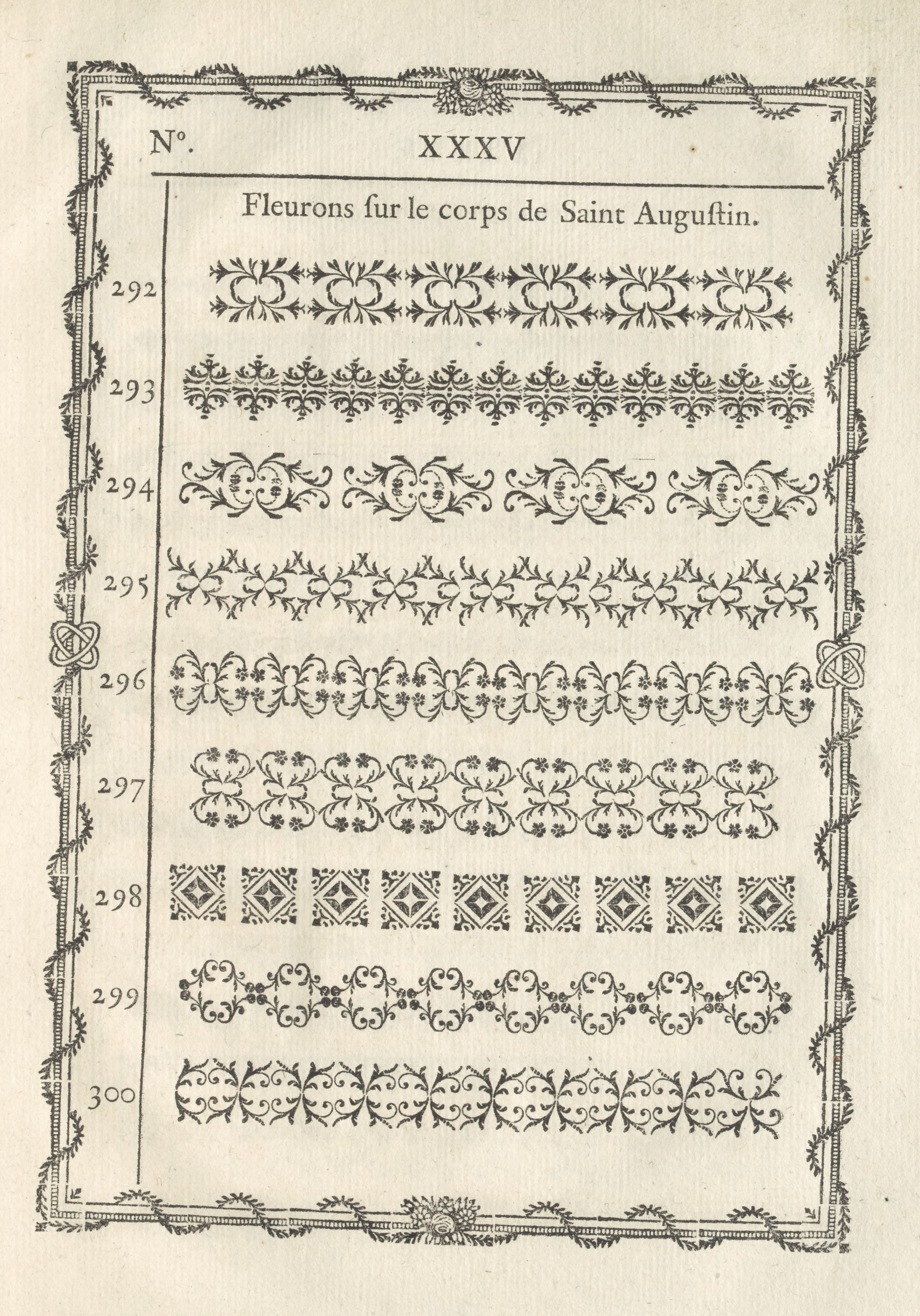
287

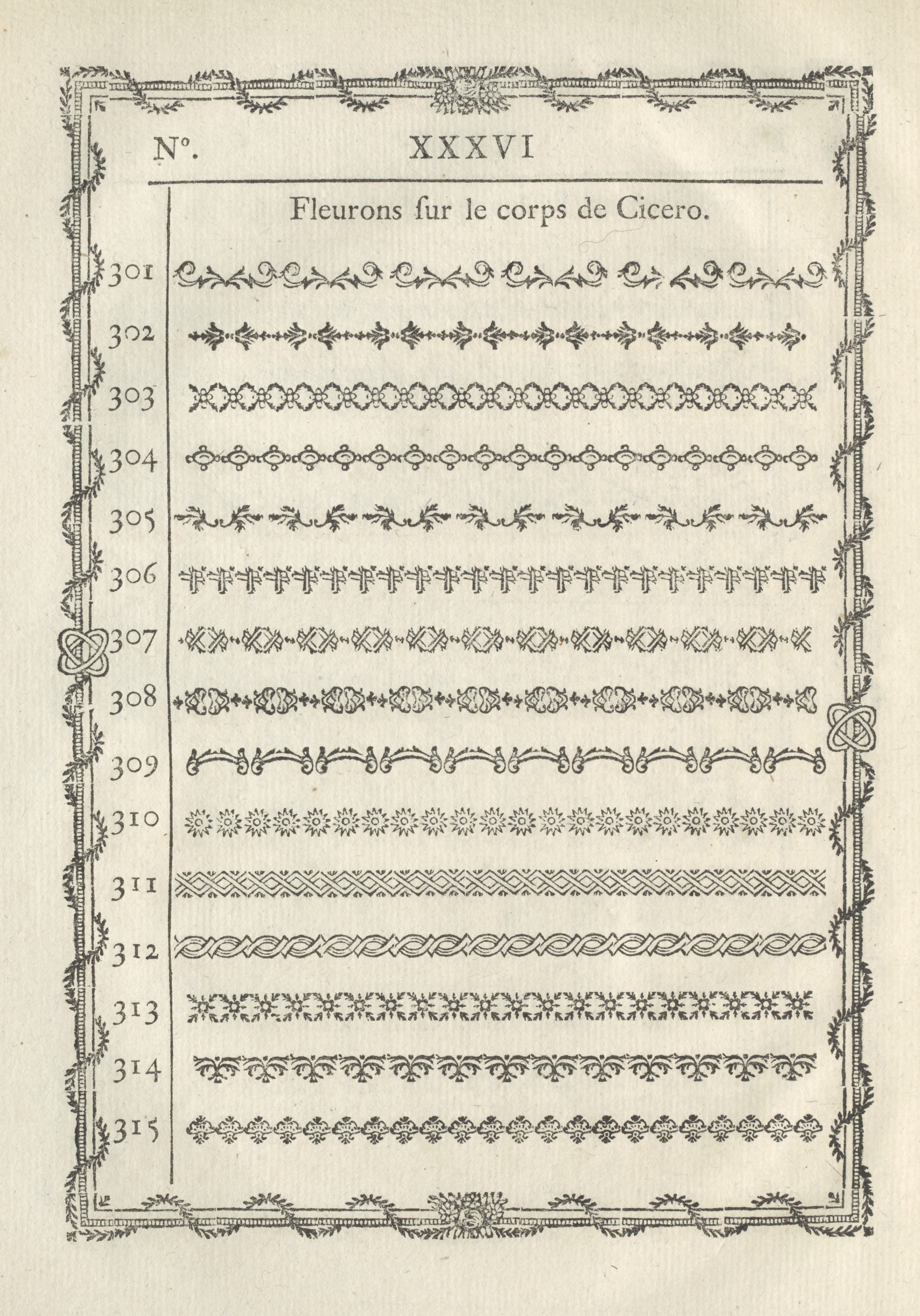
288

289

290

291


N°. XXXV
Fleurons ſur le corps de Saint Auguſtin.
292
293
294
295
296
297
298
299
300



N°. XXXVI

Fleurons sur le corps de Cicero.

301

302

303

304

305

306

307

308

309

310

311

312

313

314

315

N°. XXXVII

Fleurons ſur le corps de Cicéro.

316

317

318

319

320

321

322

323

324

325

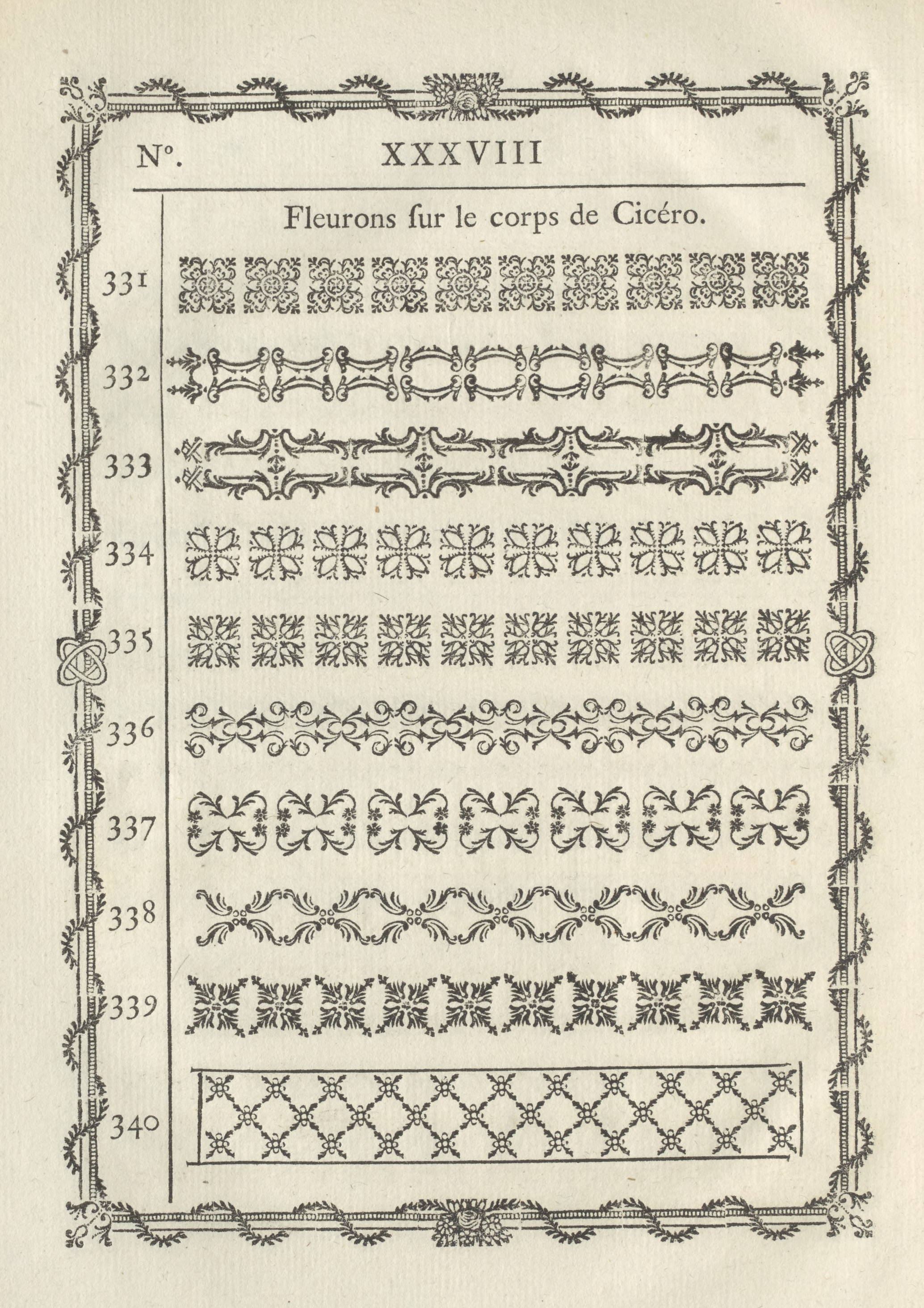
326

327

328

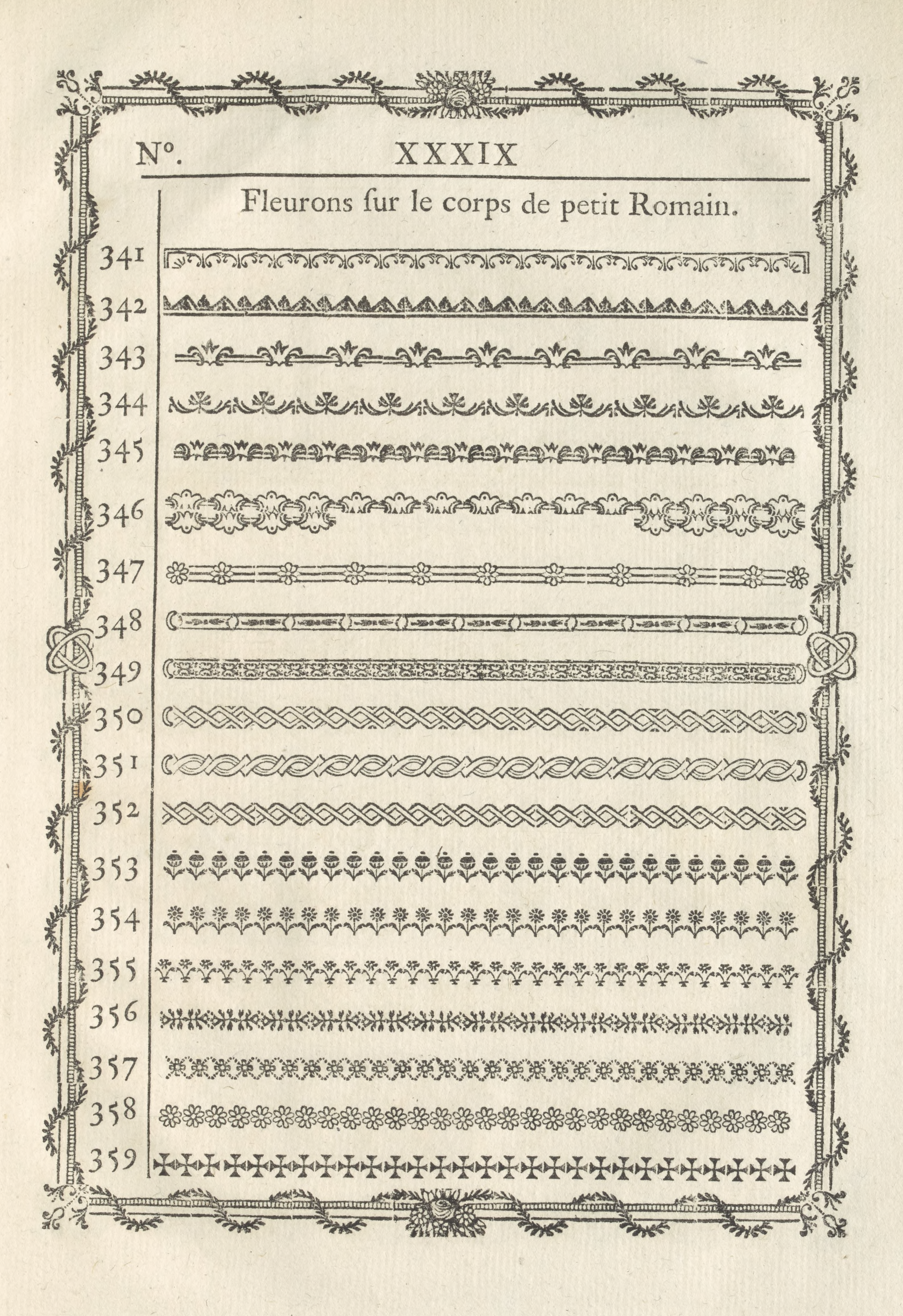
329

330


N°. XXXVIII
Fleurons ſur le corps de Cicéro.
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340

N°. XXXIX

Fleurons sur le corps de petit Romain.



341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359

Nº. XL

Fleurons ſur le corps de petit Romain.

360

361

362

363

364

365

366

367

368

369

370

371

372

373

374

375

376

377

378

379

N°. XLI

Fleurons sur le corps de petit Romain.

380

381

382

383

384

385

386

387

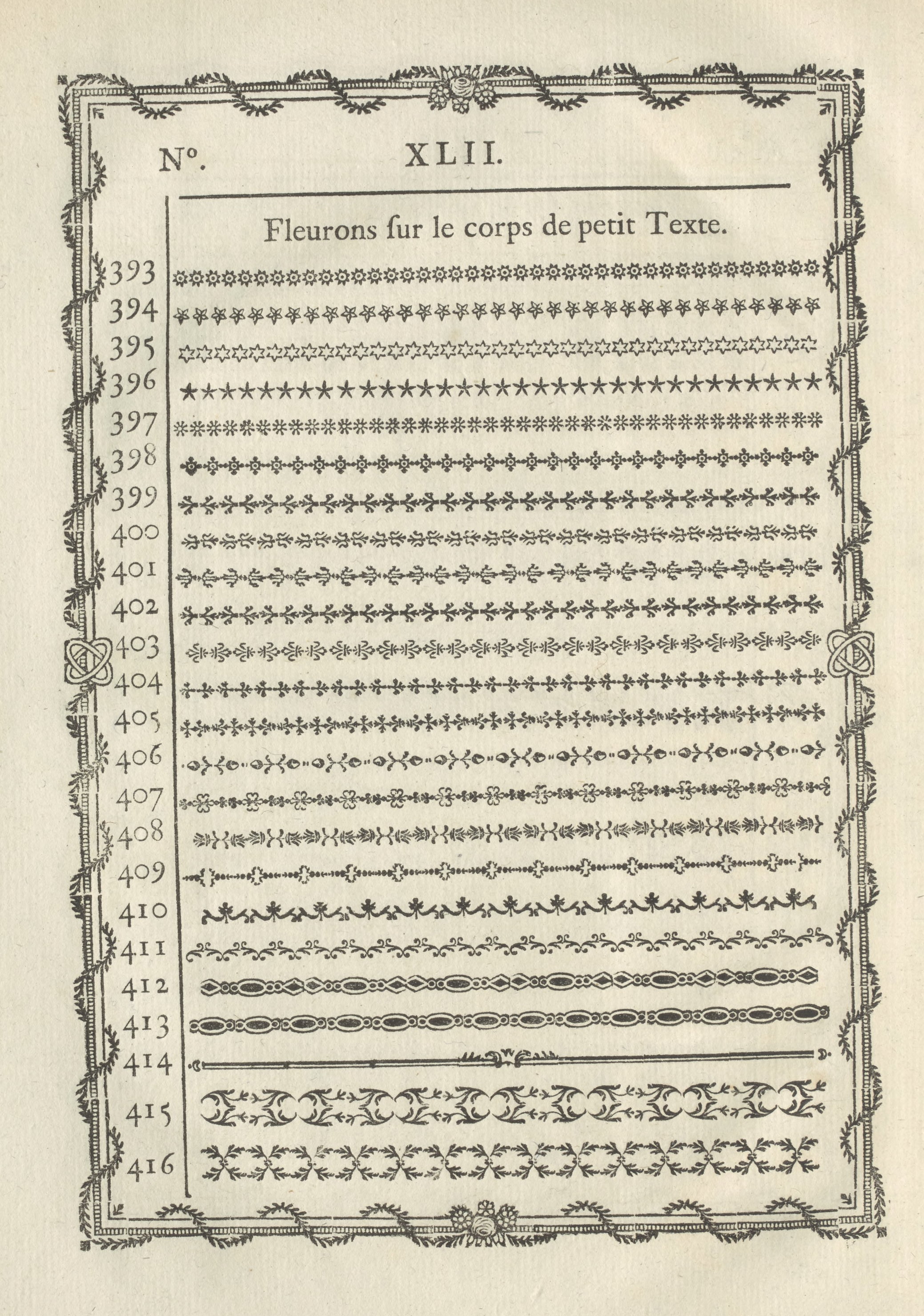
388

389

390

391

392


N°. XLII.
Fleurons ſur le corps de petit Texte.
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416

N°. XLIII.

Fleurons ſur le corps de petit Texte.

417

418

419

420

421

Fleurons ſur le corps de Nompareille.

422

423

424

425

426

427

428

429

430

431

432

433

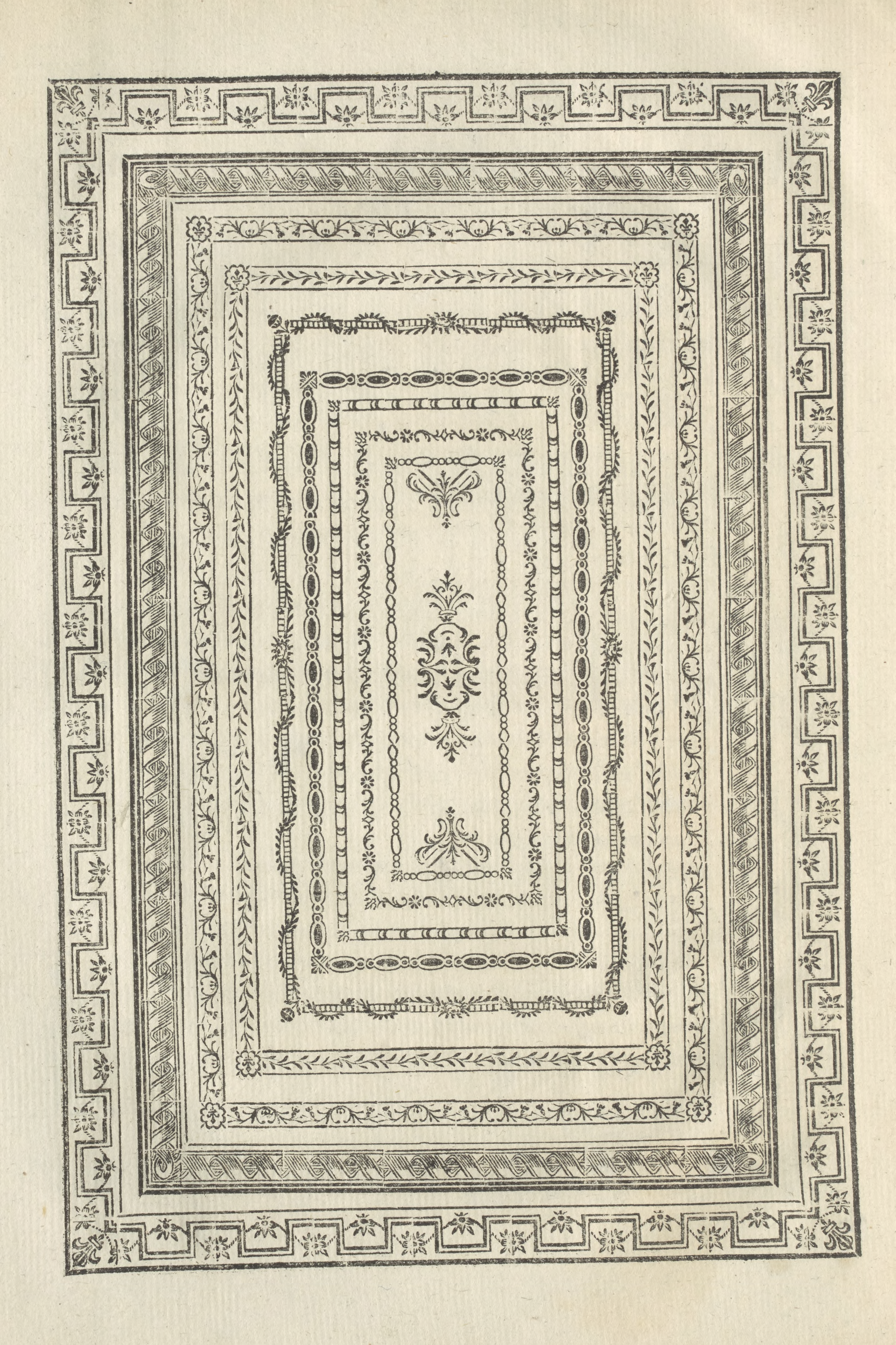
434

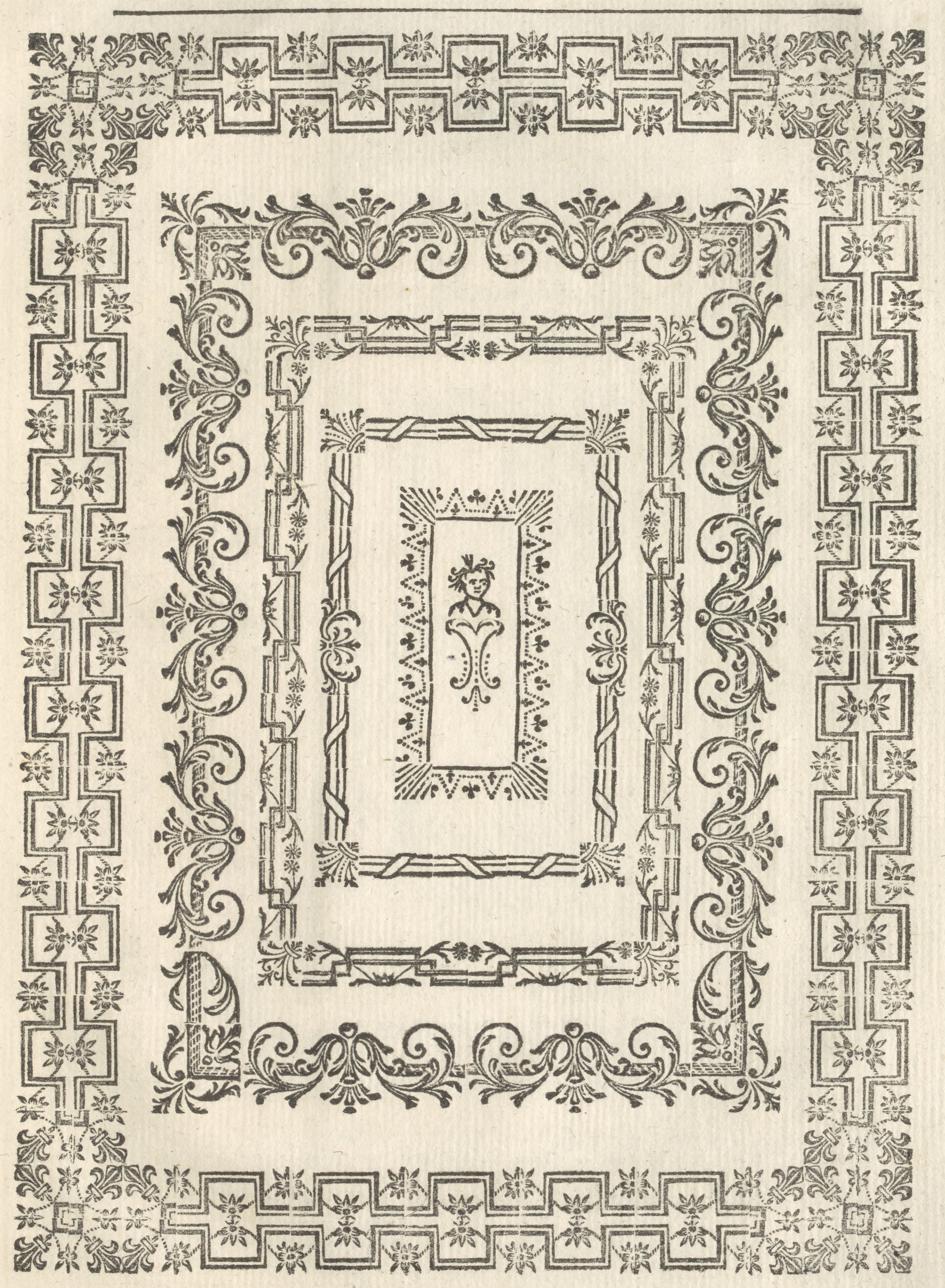
435

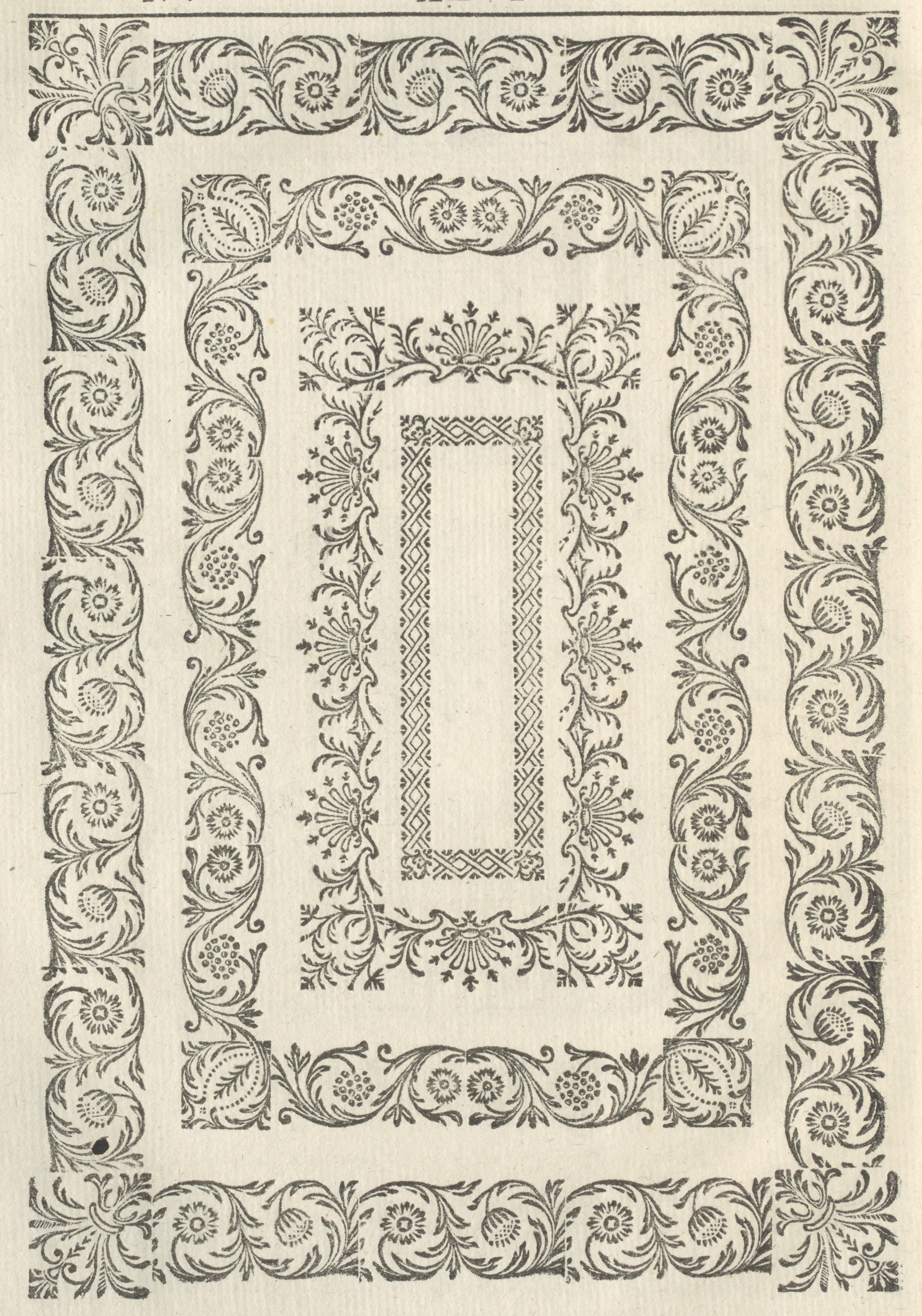
436

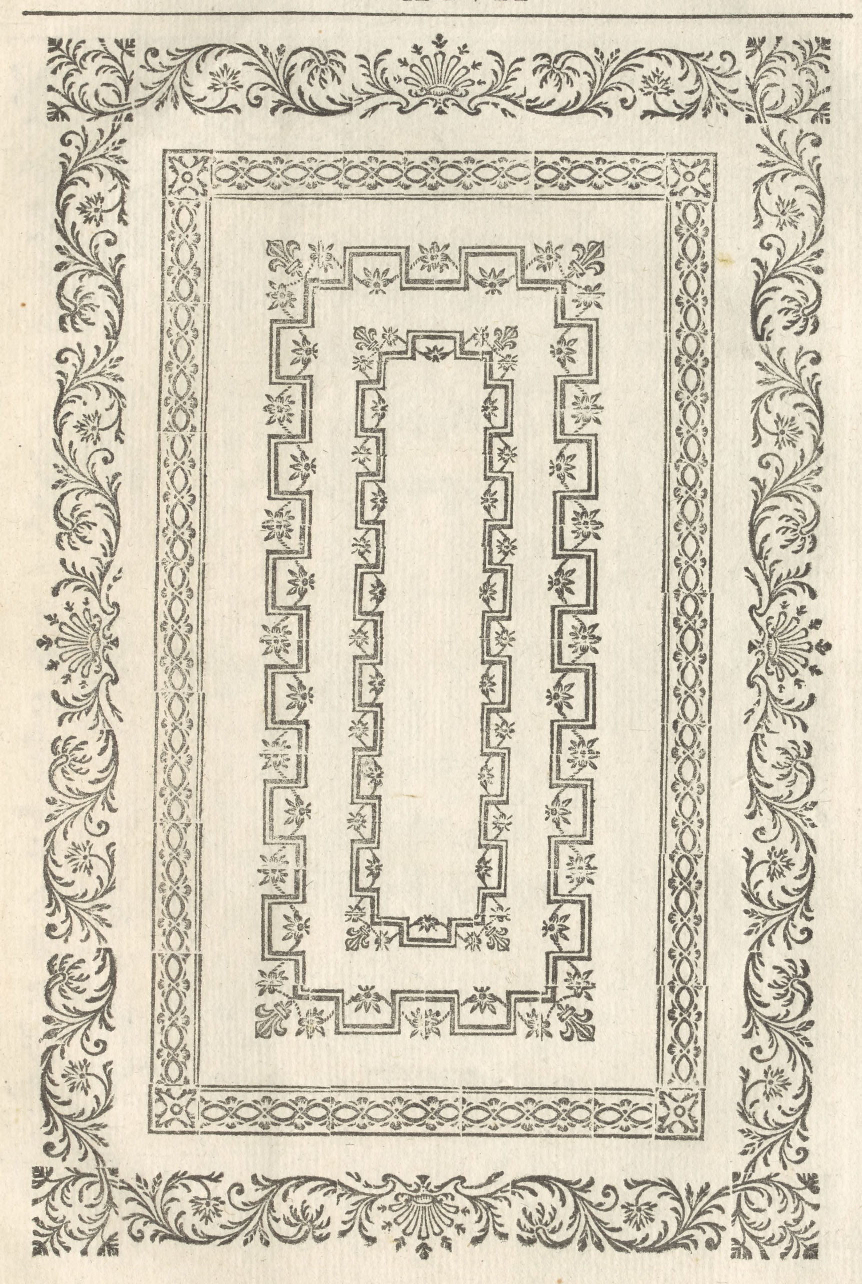
437

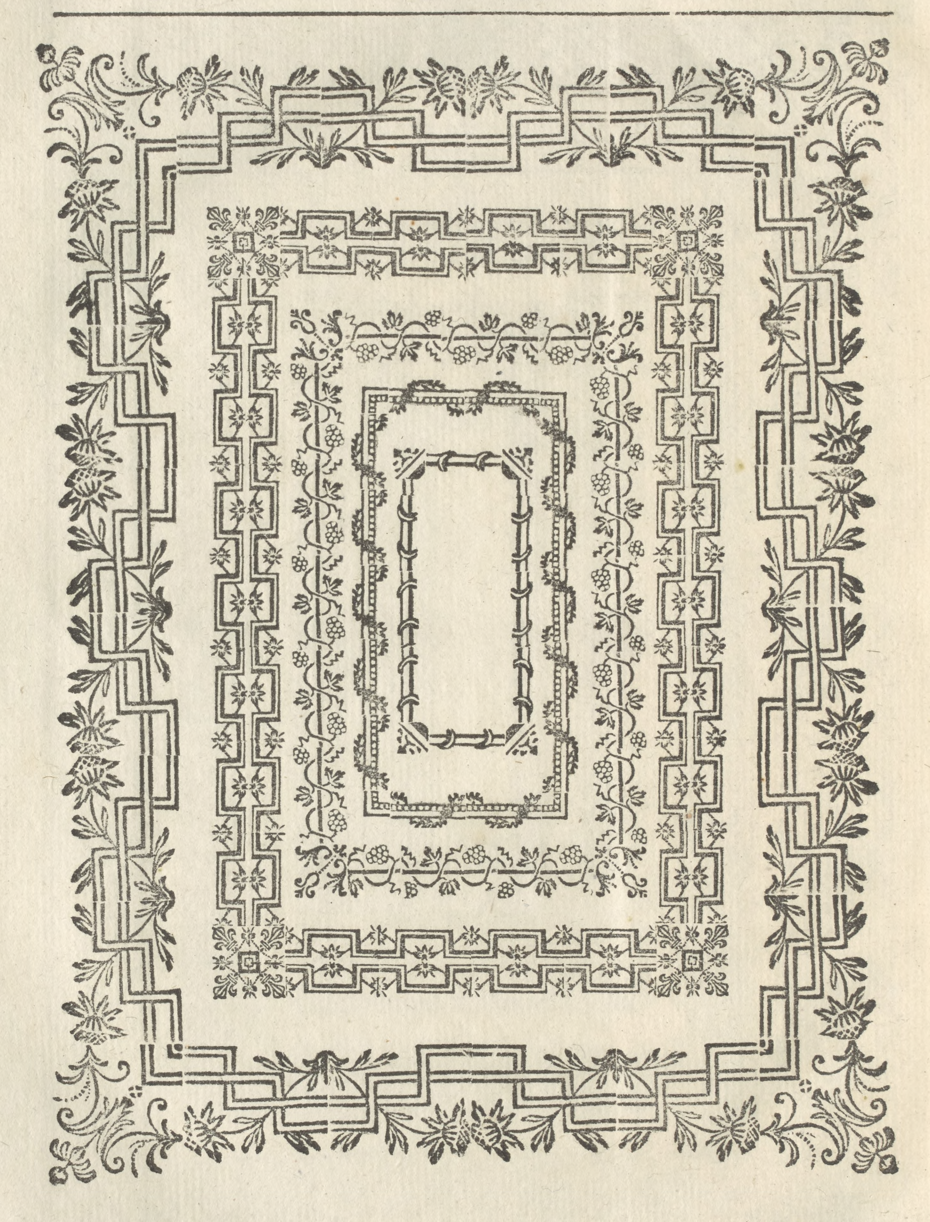
438

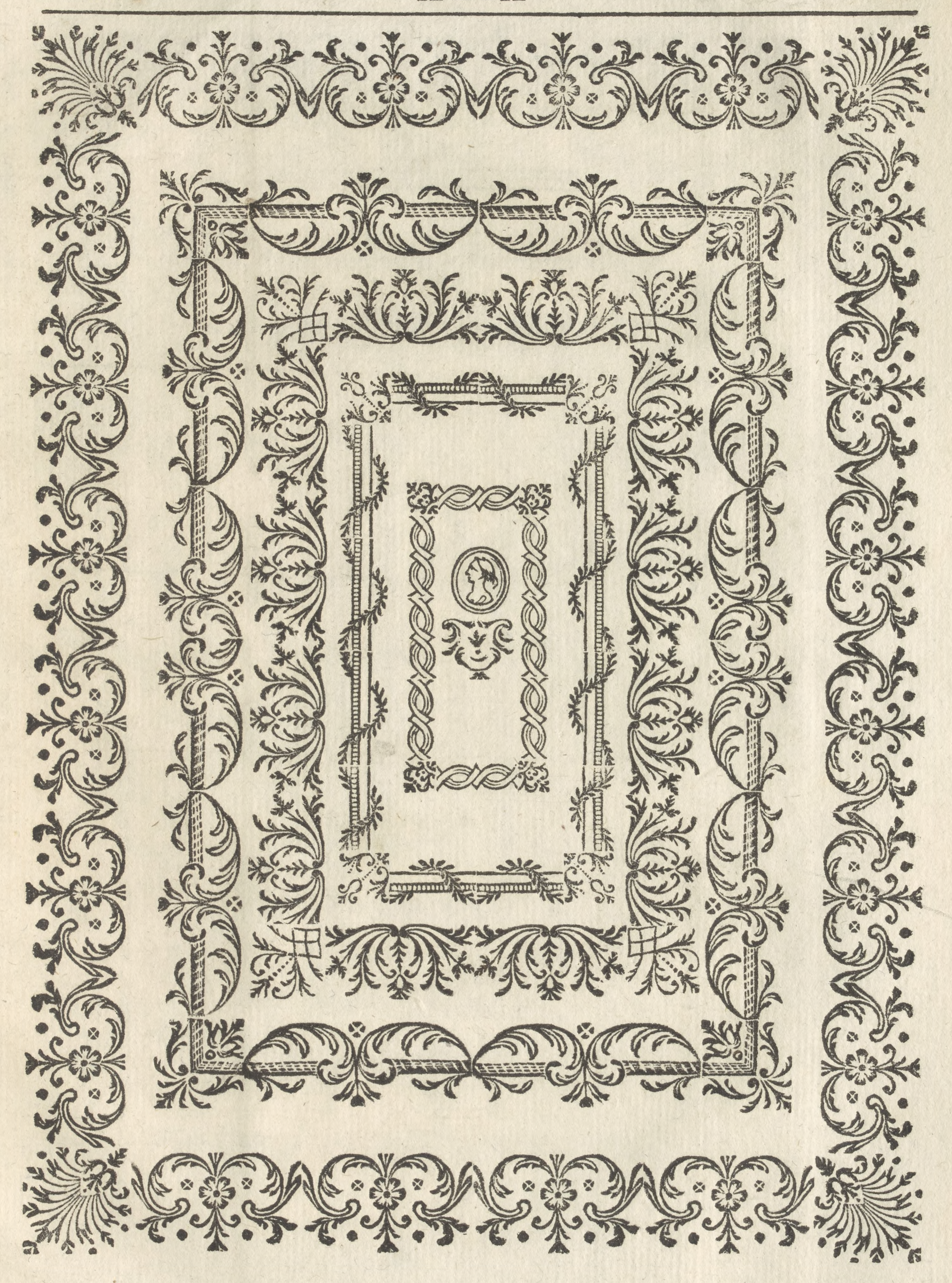




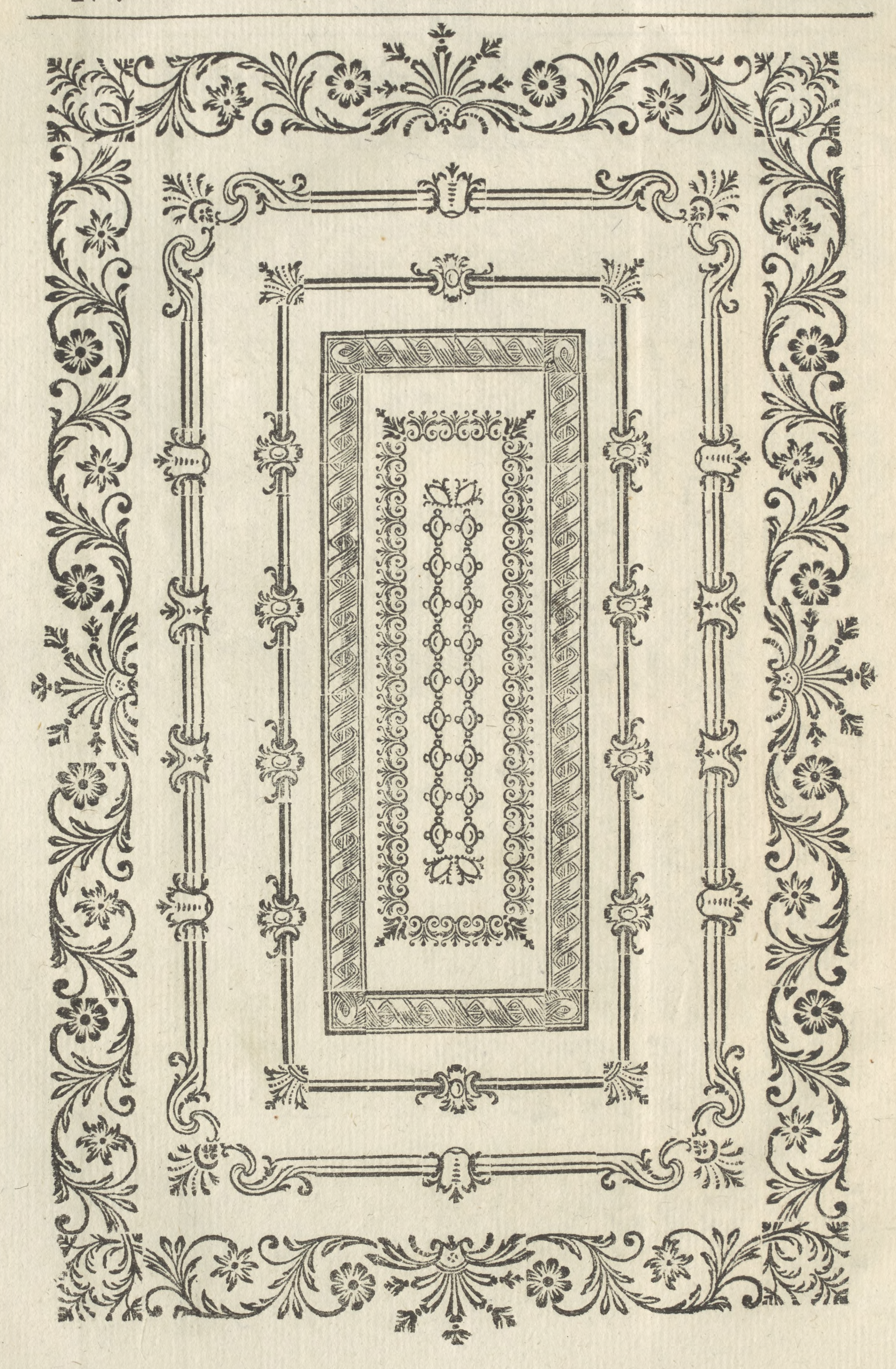


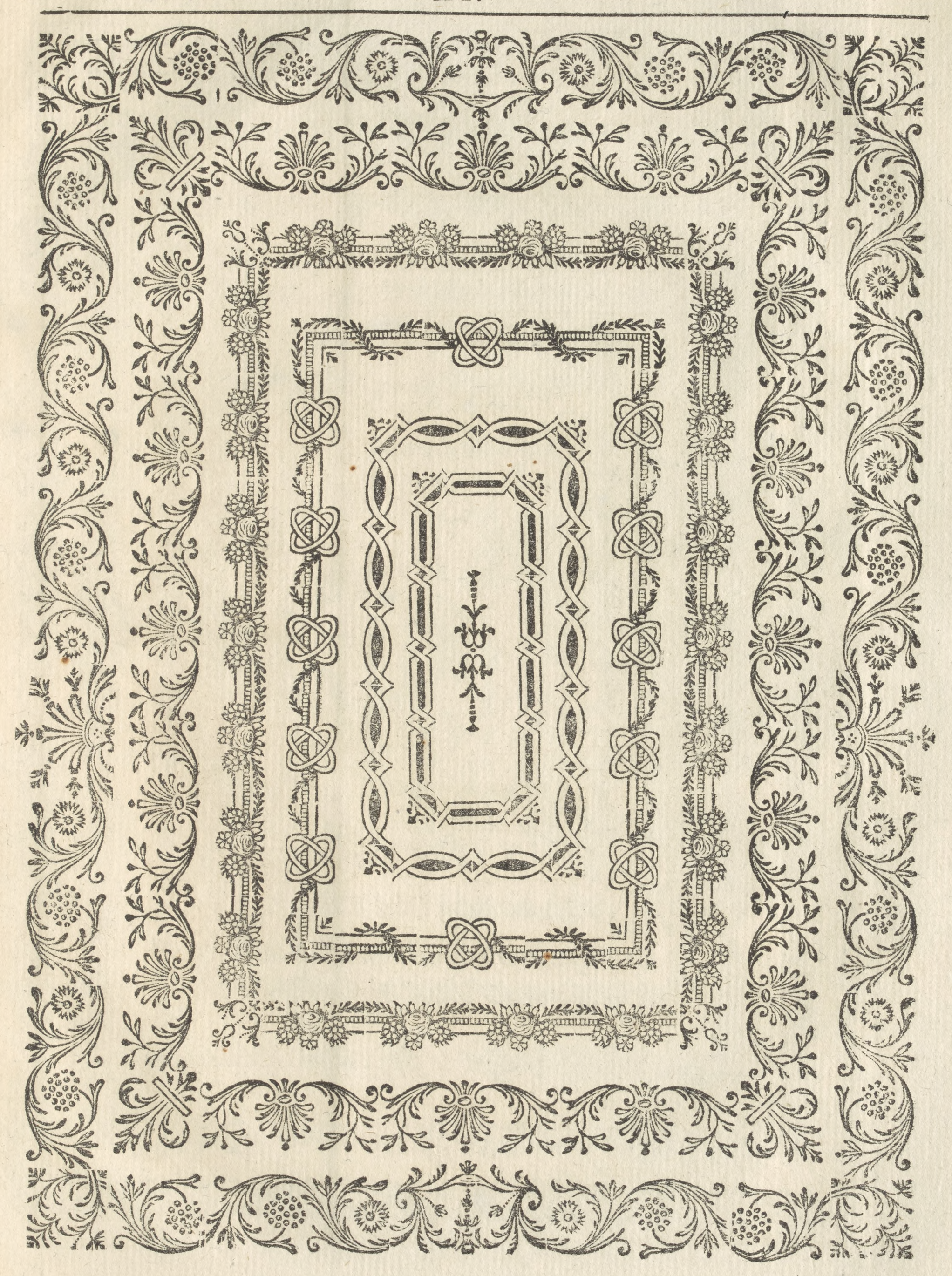


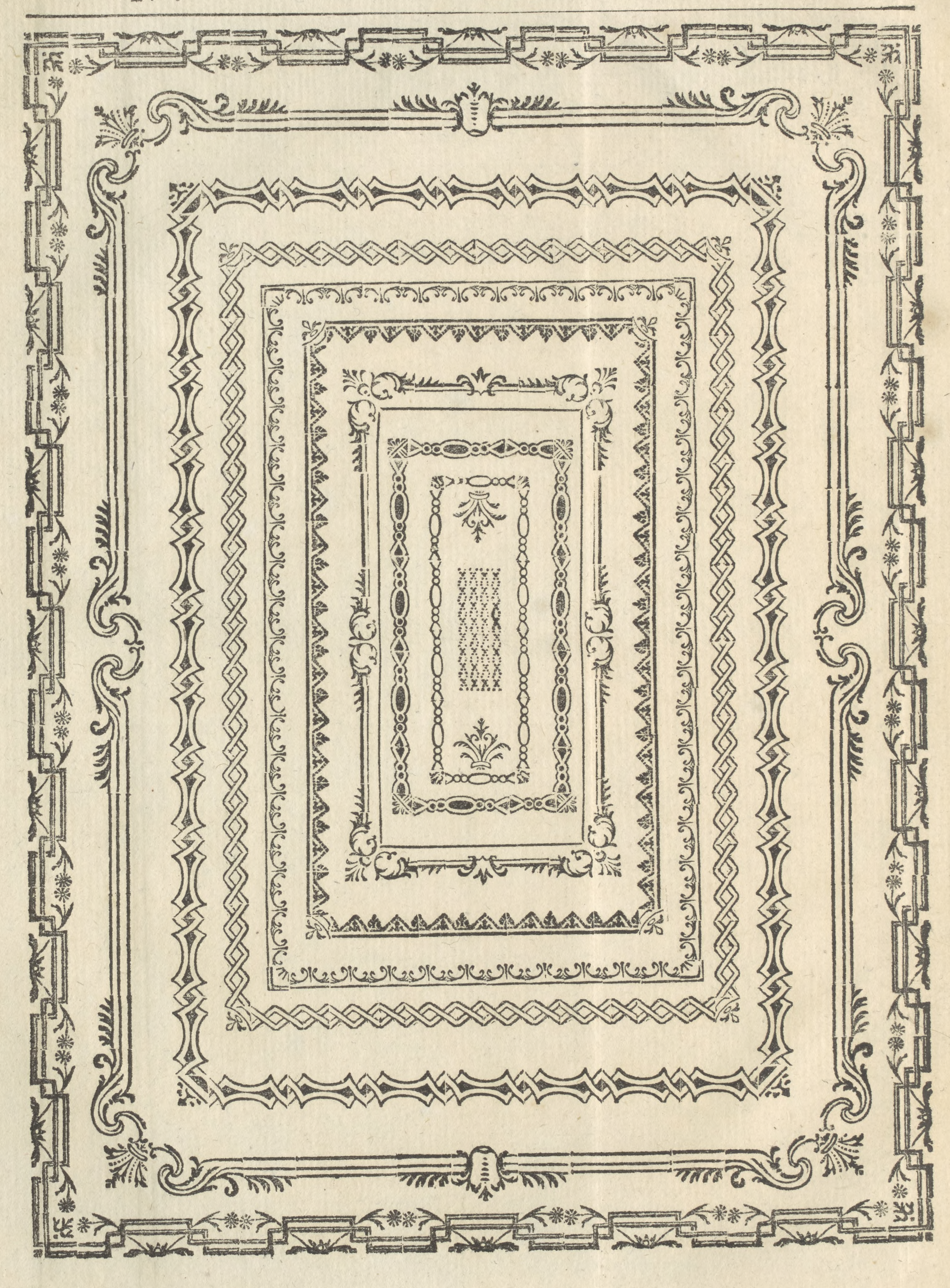




No. L.







£52 Martini Breslauer 27 iii 46.
(£29 paid by him for other books)
E.H.